

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0002-0



Eg. 77.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0004-1



BELISAIRE

Par

Mr. MARMONTEL,

de l'Académie Françoise.

Non miror, si quandò impetum capit (Deus) *spectandi magnos viros, colluctantes cum aliquâ calamitate.*
Senec. De Provid.

Nouvelle Edition,

Enrichie de nouvelles remarques et de très-belles figures, et augmentée

de

L'HEUREUSE FAMILLE,

Conte moral, par le même.



Avec Privilége de S. A. S. l'Electeur de Saxe.

A LEIPSIC,

chez Siegfried Lebrecht Crusius.

MDCCLXVII.

KÖNERL
UNIVERS.
ZVIHALIE

PRÉFACE.

JE sçais, & je ne dois pas dissimuler qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, & l'idée de Bélisaire aveugle & mendiant est devenue si familiere, qu'on ne peut guere penser à lui, sans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reste, à peu de chose près, j'ai suivi fidélement l'histoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard à ce libelle calomnieux, qui lui est attribué, sous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Histoire secrete*. Il est pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures grossieres & de fausfetés palpables, n'est point de lui, mais de

quelque Déclamateur auſſi mal adroit que méchant (a).

Aucun des Ecrivains du tems de Procope, aucun de ceux qui l'ont ſuivi, dans l'intervalle de cinq cens ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faiſant l'énumération de ſes Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; Mais du moins, trois cens ans après, il auroit dû être public: le ſavant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoiſſoit pas. Suidas, Ecrivain du onzieme ſiécle, eſt le premier qui ait attribué à Procope cette ſatyre mépriſable; & le plus grand nombre des Savans ont répété ſans diſcuſſion ce qu'en avoit dit Suidas (b). Quelques-uns cependant ont douté que ce Livre fût de Procope (c); il y en a même qui l'ont nié; & de ce nombre eſt Eichelius, dans la Préface & les remarques de l'édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable que Procope en

(a) On a ſoupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Céſarée. *Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lett. T. 21.*

(b) Voſſius, Grotius, &c.

(c) Le Pere Combefis; la Mothe-le-Vayer, &c.

soit l'Auteur; & en supposant qu'il le fût, il ajoute que dans une déclamation si outrée, si impudente & si absurde, il seroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre Auteur de l'esprit des Loix ait donné quelque croyance à un Libelle si manifestement supposé. Je sçais de quel poids est son autorité; mais elle céde à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'Etat, estimé de son siécle, pour le plaisir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu se diffamer lui-même, en réduisant la postérité au choix, de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, jusque-là si judicieux, eut perdu le sens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît, sur sa parole, pour *un homme ébêté, pour un rustre imbécile (a)*, Justin, ce sage & vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obscur & des plus bas emplois de la Milice, étant monté aux plus hautes grades par sa valeur & ses talens, avoit fini par réunir les vœux du Sénat, du peuple & des armées, & par être élu Empe-

(a) *Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ summâque cum rusticitate conjunctâ.*

reur? Le moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'hiſtoire de ſon tems avec tant d'honnêteté, de décence & de ſageſſe, ait pu dire de Juſtinien, qu'il étoit *ſtupide & pareſſeux comme un âne, qui ſe laiſſe mener par le licou, en ſecouant les oreilles (a); que ce n'étoit pas un homme, mais une furie (b); que ſa mere elle-même ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être groſſe de lui (c); & qu'il avoit fait tant de maux à l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais raſſemblé de pareils, ni en ſi grand nombre (d)*? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un Héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait oſé le donner en-

(a) *Nam mirè ſtolidus fuit, & lento quam ſimillimus aſino, capiſtro facile trahendus, cui & aures ſubinde agitarentur.*

(b) *Quod vero non homo, ſed, ſub humanâ ſpecie, furia viſus ſit Juſtinianus, documento eſſe poſſunt ingentia quibus affecit homines mala: quippe enim ex atrocitate facinorum Autoris virium immanitas palam fiat.*

(c) *Eo gravida antequam eſſet, quandam genii ſpeciem ad ſe ventitaſſe, quæ non ad viſum, ſed ad contactum ſe præberet, accubaretque ſibi, & quaſi maritus ſe coniugem iniret.*

(d) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum Autor, quot & quanta audita non ſunt ex omni ſuperiorum ætatum memoriâ.*

ſuite pour *un méchant imbécile, mépriſé de tout le monde, & bafoué comme un fou (a)*; & cela dans le tems de ſa plus grande gloire, lorſqu'il fut chargé de ſauver l'Empire, en chaſſant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le ſtyle de Procope, y ont-ils reconnu ſon bon ſens? Je le ſuppoſe ingrat, méchant, furieux contre ſes bienfaiteurs; eſt-ce par des déclamations puériles qu'il auroit voulu rétracter & ſes éloges, & les faits ſur leſquels ils étoient fondés? L'hiſtorien Procope ſe ſeroit amuſé à prouver en forme que Juſtinien & ſes Miniſtres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, ſous des figures humaines, avoient bouleverſé la terre (b)!* Je le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de ſon tems me l'atteſteroient; à plus forte raiſon ne le croirai-je pas ſur le témoignage équivoque d'un ſeul homme qui a vécu cinq cens ans après lui.

(*a*) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens ſubſannari.*

(*b*) *Hi nunquam homines (mihi) viſi ſunt, ſed pernicioſi demones.... Humanas induti formas, quaſi ſemihomines furiæ, ſic univerſum terrarum orbem convulſerint.*

Je n'ai donc vu Procope que dans son histoire authentique. C'est-là que je l'ai consulté; c'est-là que j'ai pris le caractére de mon Héros, sa modestie, sa bonté, son affabilité, sa bienfaisance, son extrême simplicité, sur-tout ce fond d'humanité qui étoit la base de ses vertus, & qui le faisoit adorer des peuples. *Erat igitur Bisantinis civibus voluptati Belisarium intueri in forum quotidie prodeuntem..... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honestabat. Humilem praeterea se, benignumque adeò, atque aditu obviis quibusque perfacilem exhibebat, ut infimae sortis viro persimilis videretur..... In suos praecipuè milites munificentiâ cæteros anteibat.... Erga agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dum in agris matureſcerent, diligentiùs tuebatur, ne forte equorum greges has devastarent; frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat.* Proc. De Bell. Goth. L. 3.

BELI-

BELISAIRE.

CHAPITRE I.

DANS la vieilleſſe de Juſtinien, l'Empire, épuiſé par de longs efforts, approchoit de ſa décadence. Toutes les parties de l'adminiſtration étoient négligées: les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la diſcipline militaire à l'abandon. L'Empereur, laſſé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laiſſoit dans l'inaction le peu de Troupes qui lui reſtoient, comme inutiles & à charge à l'Etat. Les Chefs de ces Troupes délaiſſées ſe diſſipoient dans les plaiſirs; & la chaſſe, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oiſiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux soupoient ensemble dans un Château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire, qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne; & le froid, qui déja se faisoit sentir, l'avoit saisi: on le fit asseoir près du feu.

Le soupé continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaste pour la censure; & la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, si l'on n'eut pas mis en oubli ses services & ses talens. Tous les malheurs de l'Empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas sçu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, & sourioit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit: Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là? *Plaisant?* non, dit le vieillard, mais un peu

léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous! Dans votre tems, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi? Hé bien la mode en est venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard; & s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité? Je ne vous insulte point, dit le vieillard; je vous parle en ami, & je paye mon asyle en vous disant la vérité.

Le jeune Tibére, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des Chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; & ce dévouement que vous exigez, est une vertu,

mais non pas un devoir. C'eſt un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté; ou plutôt c'eſt la baſe de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui ſe dévoue pour ſa patrie, doit la ſuppoſer inſolvable; car ce qu'il expoſe pour elle, eſt ſans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car ſi le ſacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il ſeroit inſenſé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthouſiaſme de la vertu, qui ſoient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos ſervices ſeront reçus? La récompenſe en eſt indépendante des caprices d'un Miniſtre & du diſcernement d'un Souverain. Que le Soldat ſoit attiré par le vil appas du butin; qu'il s'expoſe à mourir pour avoir de quoi vivre; je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir; en renonçant aux délices d'une molle oiſiveté, pour aller eſſuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, eſtimez-vous aſſez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paye? Ne voyez-vous pas que c'eſt l'avilir? Quiconque s'attend à un ſalaire eſt eſclave: la grandeur du prix n'y fait rien; & l'ame qui s'apprécie un talent eſt auſſi vénale que celle qui ſe donne pour une

obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela est une solde, & qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi bon homme, vous mettez, lui dit-on, les Souverains bien à leur aise! Si je parlois aux Souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois, que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui, mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser; tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé & fût content, il faudroit que chacun commandât, & que personne n'obéît; or cela n'est guére possible. Croyez-moi, le Gouvernement peut quelquefois manquer de lumiéres & d'équité; mais il est encore plus juste & plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune

Maître du Château? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce Héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étoient frappés; & oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme! lui dit enfin Tibére, que la fortune est injuste & cruelle! Quoi! vous, à qui l'Empire a dû pendant trente ans sa gloire & ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte & de trahison! vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumiére! & c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zele! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire? Les esclaves de la faveur? Ah quelle honte! Ah quel excès d'ingratitude, poursuivit Tibére! L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris; je ne croyois pas être si mal traité. Mais je comptois mourir en servant l'Etat; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux.

Ce qui m'eſt plus cher que la lumiére & que la vie, ma renommée, & ſur-tout ma vertu, n'eſt pas au pouvoir de mes perſécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la Cour; il ne le ſera point de la mémoire des hommes; & quand il le ſeroit, je m'en ſouviens, & c'eſt aſſez.

Les Convives, pénétrés d'admiration, preſſerent le Héros de ſe mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place eſt le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du Château; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il: ayez ſeulement ſoin de cet enfant qui me conduit, & qui eſt plus délicat que moi.

Le lendemain Béliſaire partit, dès que le jour put éclairer ſon guide, & avant le réveil de ſes hôtes, que la chaſſe avoit fatigués. Inſtruits de ſon départ, ils vouloient le ſuivre, & lui offrir un char commode, avec tous les ſecours dont il auroit beſoin. Cela eſt inutile, dit le jeune Tibére; il ne nous eſtime pas aſſez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit ſur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impreſſion. Non, dit-il à l'un de ſes amis, qui approchoit de l'Empereur, non, jamais ce ta-

bleau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant il m'a fait sentir combien il me restoit à faire, si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibére.

Tibére, après avoir rendu fidélement ce qui s'étoit passé, il est impossible, ajouta-t-il, Seigneur, qu'une si grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuse; & j'en répondrois sur ma vie, si ma vie étoit digne d'être garant de sa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit Justinien, sans en être connu; & dans l'état où il est réduit cela n'est que trop facile. Depuis qu'il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin; suivez ses traces, tâchez de l'attirer dans votre maison de campagne: je m'y rendrai secrètement. Tibére reçut cet ordre avec transport, & dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit suivie.

CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit en mendiant, vers un vieux Château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un Village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux Soldat, répondit Bélisaire. Un Soldat, dit le Villageois! Et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un Souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du Villageois; il offrit l'asyle au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous

êtes, devant une famille qui connoit le malheur. Repoſez vous: nous allons ſouper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez ſervi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Béliſaire, celle d'Aſie contre les Perſes, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le Villageois ne put retenir un profond ſoupir. Ainſi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Béliſaire? — Nous ne nous ſommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'ame! Quelle droiture! Quelle élévation! Eſt-il vivant? car dans ma ſolitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il eſt vivant. — Ah! que le ciel béniſſe & prolonge ſes jours. — S'il vous entendoit, il ſeroit bien touché des vœux que vous faites pour lui! — Et comment dit-on qu'il eſt à la Cour? tout puiſſant? adoré ſans doute? — Hélas! vous ſçavez que l'envie s'attache à la proſpérité. — Ah! que l'Empereur ſe garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'eſt le génie tutelaire & vengeur de ſon Empire. — Il eſt bien vieux! — N'importe; il ſera dans les Conſeils ce qu'il étoit dans les armées; & ſa

sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu, demanda Bélisaire attendri? Mettons-nous à table, dit le Villageois: ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque Officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie & d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre Général; & puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfans; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gelimer, s'écria Bélisaire! & l'Empereur ne vous a pas fait un

état plus digne de vous! Il l'avoit promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités *(a)*; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été Roi, & qu'on ceſſe de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obſcurité. — Vous Gelimer! — Oui, c'eſt moi-même qu'on aſſiégea, s'il vous en ſouvient, ſur la montagne de *Papua*. J'y ſouffris des maux inouïs *(b)*. L'hiver, la famine, le ſpectacle effroyable de tout un peuple réduit au déſeſpoir, & prêt à dévorer ſes enfans & ſes femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'aſſiégeant, ne ceſſoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens, enfin ma juſte confiance en la vertu de votre Général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air ſimple & modeſte il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagemens, quels reſpects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt ſix luſtres que je vis dans cette ſolitude; il ne s'eſt pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien là, dit Béliſaire, cette philoſophie qui, ſur la montagne où vous

(*a*) Celle de Patrice.
(*b*) *Vid. Procop. de Bello Vandalico, L. II.*

aviez tant à souffrir, vous faisoit chanter vos malheurs; qui vous fit sourire avec dédain, en paroissant devant Bélisaire; & qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'Empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les choses. Je ne me suis senti du courage & de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des Rois de la terre; & du fond de mon Palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la molesse, j'ai passé tout-à-coup dans les cavernes du Maure *(a)*, où, couché sur la paille, je vivois d'orge grossiérement pilé & à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misére, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

(a) *Vandali namque omnium sunt, quos sciam, mollissimi atque delicatissimi; omnium vero miserrimi Mauruſii.* Ibid.

Vous avez dans votre sageſſe, lui dit Béliſaire, bien des motifs de conſolation; mais je vous en promets un nouveau, avant de nous ſéparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla ſe livrer au ſommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver ſon jardin, vint voir ſi le vieillard avoit bien repoſé. Il le trouva debout, ſon bâton à la main, prêt à ſe remettre en voyage. Quoi, lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes! Cela m'eſt impoſſible, répondit Béliſaire: j'ai une femme & une fille qui gémiſſent de mon abſence. Adieu, ne faites point d'éclat ſur ce qui me reſte à vous dire. Ce pauvre aveugle, ce vieux Soldat, Béliſaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Béliſaire? — C'eſt Béliſaire qui vous embraſſe! — O juſte ciel, s'écrioit Gelimer, éperdu & hors de lui-même! Béliſaire dans ſa vieilleſſe, Béliſaire aveugle eſt abandonné! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah, dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, eſt-il poſſi-

ble? Et quel ſont les monſtres? ... Les envieux dit Béliſaire. Ils m'ont accuſé d'aſpirer au trône, quand je ne penſois qu'au tombeau. On les a cru, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'eſt révolté & a demandé ma delivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiére. — Et Juſtinien l'avoit ordonné! — C'eſt-là ce qui m'a été ſenſible. Vous ſçavez avec quel zéle & quel amour je l'ai ſervi. Je l'aime encore, & je le plains d'être aſſiégé par des méchans qui déshonorent ſa vieilleſſe. Mais toute ma conſtance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en eſt fait, je n'ai plus, grace au ciel, que quelques momens à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les paſſer avec moi, ces derniers momens d'une ſi belle vie. Ce ſeroit pour moi, dit Béliſaire, une douce conſolation; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ſes bras. Adieu!

Gelimer l'embraſſoit, l'arroſoit de ſes larmes, & ne pouvoit ſe détacher de lui. Il fallut enfin le laiſſer partir; & Gelimer le ſuivant des yeux,

O prospérité! disoit-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le Héros, le juste, le sage Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en béchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le Roi des Vandales reprit sa béche.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

BELISAIRE approchoit de l'asyle où sa famille l'attendoit, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire privé de la vue, étoit sorti de sa prison, & qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le Prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sçut la route qu'il avoit prise; il le fit suivre par quelques-uns des siens; & vers le déclin du jour Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisoient; & l'un d'eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant Prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Belisaire? Il veut, lui dirent les Barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah! qu'il me laisse sans vengeance, dit

le vieillard: sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille; & vous m'en éloignez. Où me conduisez vous? Je suis épuisé de fatigue, & j'ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le Maître du Château voisin ne soit sur ses gardes, & ne soit le plus fort.

Ce Château étoit la maison de plaisance d'un vieux Courtisan appellé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, & y avoir exercé les plus horribles concussions, s'étoit retiré avec dix mille talens (*a*). Bélisaire avoit demandé qu'il fût puni selon les loix; mais ayant pour lui à la Cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi; & il en étoit quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence & de l'oisiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur Chef que dans ce Château ce n'étoient que festins & que réjouissances; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Bélisaire; & que Bessas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête, comme une vengeance du ciel. Ah le lâche, s'écrierent les Bulgares! Il

(*a*) Six millions.

n'aura pas long-tems à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complaisans; & l'un d'eux, chantant ses louanges, disoit dans ses vers, que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumiére. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le Flatteur, & quel triomphe pour l'innocence! Le ciel est juste, disoit Bessas, & tôt ou tard les méchans sont punis. Il disoit vrai. A l'instant même les Bulgares, l'épee à la main, entrerent dans la cour du Château, laissant quelques Soldats autour de Bélisaire, & pénétrent avec des cris terribles jusqu'à la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante, & comme lui tous ses convives sont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de se mettre en défense; ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnoit, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri, conjure les Bulgares de l'épargner, lui & les siens. Point de grace pour les mechans, lui répondit le Chef: ce fut

le signal du carnage: Bessas & ses convives furent tous égorgés. Aussitôt se faisant amener leurs valets, qui croyoient aller au supplice, Vivez, leur dit le même, & venez nous servir, car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, & fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhumain: je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni; je ne le plains que d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense; mais le Château de Bessas fut pillé; & après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur Général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au devant de lui, & le recevant dans ses bras, Viens, mon pere, lui dit-il, viens voir si c'est nous qui sommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie; mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit par la main dans sa tente, l'invita à s'y reposer, & ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir, après un soupé splendide, où le nom de Bélisaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étant enfermé avec lui, Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible; le châtiment doit l'être. C'est sous les ruines du trône & du Palais de votre vieux Tyran, sous les débris de sa Ville embrasée, qu'il faut l'ensevelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiére de l'ame, les yeux de la sagesse; tu sçais les moyens de les surprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur Empire; & si dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec

moi, jy consens, tous les honneurs du rang suprême; & que le Tyran de Bisance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voie encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux? Il y a long-tems, Seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition; je me voyois déja persécuté; je n'en restai pas moins fidéle à mon Prince & à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, subsiste, & rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à Justinien, j'esperois bien qu'il seroit juste; mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paroit foible; il n'est que languissant; & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui

qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette Ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri; & quels hommes encore il auroit à sa tête! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant; Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon & tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du tems la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages; mais c'est la guerre des brigands; & votre ame est digne de concevoir une ambition plus noble & plus juste. Justinien ne demande plus que des alliés & des amis; il n'est point de Rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous..... Non, reprit le Bulgare, je ne serai l'ami, ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu regner avec moi, être l'ame de mes Conseils & le génie de mes armées? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire; mais rien ne peut me détacher de mon Souverain legitime; & si dans l'état où je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il seroit aussi sûr de moi que dans le tems de mes prospérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare! Malheur au peuple à qui elle pa-

roît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline; que nul homme, dans un Etat, n'est Juge & vengeur de lui-même; & que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontens? Vous qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos Soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur donner, dit le Bulgare! ils l'ont, sans que je le leur donne; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire; & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espére & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous? Leur seule ressource est la guerre; & cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail & de l'industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, Seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans Laboureurs & sans moissons; que pour nourrir une portion de l'hu-

manité, il faut en égorger une autre; & que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu'il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas chez vous la même? Non, dit Bélisaire, & le but de nos armes c'est la paix après la victoire, & la felicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on est le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illustre & malheureux vieillard cette fidélité digne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasse remmener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du Héros, voulut le combler de présens. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire: vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui & son guide sur la route; & la même escorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

Il n'étoit plus qu'à douze milles du Château où sa famille s'étoit retirée; mais fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci; mais il est éloigné: faites-vous y conduire. Non, dit le Héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là; & il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre, *Le voilà, c'est lui, c'est lui-même.* Qu'est-ce? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous sçavoir qui vous êtes? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, & non pas un Seigneur. Un pauvre, hélas! C'est ce qui nous confond, reprit le payſan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le Héros, parlez plus bas; & si ma misere vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux; mais il rele-

va bien vîte le bon homme, & se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux filles & à son fils, tombez aux pieds de ce Héros. C'est lui qui nous a sauvés du ravage des Huns. Sans lui le toit que nous habitons auroit été réduit en cendre; sans lui vous auriez vu votre pere égorgé, & vos enfans menés en esclavage; sans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux: vous lui devez plus que la vie. Respectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez; & pleurez sur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille reconnoissante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces transports qu'en pressant tour à tour dans ses bras le pere & les enfans. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocens dont vous êtes le second pere. Nous leur rappellerons sans cesse le bonheur qu'ils auront eu de baiser leur libérateur, & de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une & l'autre mere lui présenta son fils, le mit sur ses genoux; & ces deux enfans souriant au Héros, & lui tendant leurs foibles mains, sembloient aussi lui rendre graces. Ah! dit Bélisaire à ces bonnes gens,

me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais dites-moi, qui m'a fait connoître. Hier, lui dit le pere de famille, un jeune Seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondimes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondimes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des soins du ménage, & que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passans. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre Défenseur, votre Libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé tout la nuit à attendre son Général, car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la

porte. A la fin nous vous poſſédons. Diſpoſez de nous, de nos biens: ils ſont à vous. Le jeune Seigneur qui vous attend vous en offrira davantage, mais non pas de meilleur cœur, que nous le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le Héros, le regardoit d'un air penſif, les mains jointes, la tête baiſſée, la conſternation, la pitié, & le reſpect ſur le viſage.

Mon ami, dit Béliſaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire juſqu'à mon aſyle. Mais dites-moi ſi vous êtes auſſi heureux que bienfaiſant. Votre fils a ſervi ſous moi; je m'intéreſſe à lui. Eſt-il ſage? eſt-il laborieux? eſt-il bon mari & bon pere? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma conſolation & ma joie. Il s'eſt retiré du ſervice, à la mort de ſon frere aîné, couvert de bleſſures honorables; il me ſoulage dans mes travaux; il eſt l'appui de ma vieilleſſe; il a épouſé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il eſt vif; mais ſa femme eſt douce. Ma fille, que voilà, n'eſt pas moins heureuſe. Je lui ai donné un mari jeune, ſage & homme de bien, qu'elle aime & dont elle eſt aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait de petits neveux dans les-

quels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en ſongeant qu'ils m'aimeront encore, & qu'ils me béniront quand je ne ſerai plus. Ah mon ami, lui dit Béliſaire, que je vous porte envie! J'avois deux fils, ma plus belle eſpérance; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieilleſſe il ne me reſte qu'une fille, hélas, trop ſenſible pour ſon malheur & pour le mien. Mais le ciel ſoit loué: mes deux enfans ſont morts en combattant pour la patrie. Ces dernieres paroles du Héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On ſervit un repas champêtre: Béliſaire y répandit la joie, en faiſant ſentir à ces bonnes gens le prix de leur obſcurité tranquille. C'eſt, diſoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens ſont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maiſon, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés ſur Béliſaire; & plus il l'obſervoit, plus ſon air devenoit ſombre, & ſon regard farouche. Voilà mon fils, diſoit le vieux bon homme, qui ſe rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le Héros, à reconnoître ſon Général. On a bien fait

ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable; mais ses Soldats l'ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, Mon Général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et des qu'ils furent en chemin, Souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance: j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon Général, du misérable état où l'on vous a reduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur; & autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, & je regarde avec pitié les enfans que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le Héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchans? Non, dit le Villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme & des enfans; mais je les recommande à Dieu & à mon pere; & je vais arracher le cœur au traitre qui.... Ah! mon enfant, s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave

homme un perfide! d'un bon Soldat un assassin! d'un pere, d'un fils vertueux & sensible un scélérat, un forcené! C'est alors que je serois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton pere & nourrir tes enfans, tu as abandonné la défense de ta patrie; & pour un vieillard expirant, à qui ton zéle est inutile, tu veux abandonner ton pere & tes enfans! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendit la jeunesse & la vue? En serois-je moins malheureux quand tu serois criminel? Non; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un mechant effrayera ceux qui lui ressemblent; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels, &, en lui enfonçant le poignard dans le sein, je crierai: *c'est Bélisaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d'un ton plus imposant? Est-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même? Veux-tu l'usurper sur les loix? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme; on s'en reposera sur elles. Mais puisqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles, & rentrer dans nos premiers droits.

droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager; & leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchans; & tu vas leur donner l'exemple! Ah! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer? Feras-tu détester cette pitié si tendre? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zéle ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le Soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir; mais un grand homme! Mais Bélisaire!..... Non je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le Héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée; imite moi; ne crois pas sçavoir mieux que Bélisaire ce qui

eſt honnête & légitime; & ſi tu te ſens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour ſervir au beſoin ton Prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zéle, vous devez l'excuſer. Je fais plus, reprit Béliſaire, je l'eſtime, comme l'effet d'une ame forte & généreuſe. Permets-moi de le diriger. Ta famille a beſoin de toi; je veux que tu vives pour elle. Mais c'eſt à tes enfans qu'il faut recommander les ennemis de Béliſaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfans les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le Héros, ſont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Eſclavons, les Perſes, tous les ennemis de l'Etat. Homme étonnant, s'écria le Villageois, en ſe proſternant à ſes pieds! Adieu, mon ami, lui dit Béliſaire en l'embraſſant. Il y a des maux inévitables, & tout ce que peut l'homme juſte, c'eſt de ne pas mériter les ſiens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la proſperité des méchans t'irrite, penſe à Beliſaire. Adieu.

CHAPITRE V.

SA constance alloit être mise à une épreuve bien plus pénible; & il est tems de dire ce qui s'étoit passé depuis son empriſonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers comme un Criminel d'Etat, l'épouvante & la déſolation ſe répandirent dans ſon Palais. Le réveil d'Antonine ſa femme, & d'Eudoxe ſa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de ſon égarement, & ſe rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, ſe reprocha comme une foibleſſe la frayeur qu'elle avoit montrée. Admiſe à la familiarité la plus intime de Théodore, Compagne de tous ſes plaiſirs, elle étoit ſûre de ſon appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle ſe rendit donc à ſon lever; & en préſence de toute la Cour, Madame, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, ſi Béliſaire a eu plus d'une fois le bonheur de ſauver l'Empire, il demande pour récompenſe que le crime qu'on lui impute lui ſoit déclaré hautement, & qu'on oblige ſes ennemis à l'accuſer en face, au Tribunal de l'Empereur. La liberté de les confondre eſt la ſeule grace qui ſoit digne de lui. Théodore

lui fit signe de se lever, & lui répondit avec un front de glace: Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre; s'il est coupable, il connoit assez la clémence de son Maitre, pour sçavoir comment le fléchir. Allez, Madame; je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine; pâle & tremblante elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle; & Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eut abordé. C'étoit l'Intendant des Finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, Madame, lui dit-il, Je ne sçais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah! le complot est formé, dit-elle, & Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler; mais sans daigner l'entendre, Je sçais vos malheurs lui dit-il, & j'en suis désolé; mais pardon: j'ai une grace à solliciter; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu Madame; person-

ne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille; & une heure après on lui anonça qu'il falloit sortir de la Ville, & se rendre à ce vieux Château qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce Château solitaire & ruiné, où Antonine se voyoit comme ensévelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant; & l'ame sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un pere accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & une mere dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mere; ses nuits se passoient dans les larmes; & les momens que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son pere au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse; & les funestes pressentimens de sa mere redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la Cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchaînées contre son époux. Quel

triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sourire de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sçait, & semble vouloir ménager l'infortuné qu'elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisans si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. O ma fille! dans ton malheur tu as du moins la consolation de n'avoir point de reproche à te faire; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton pere m'importunoient: il avoit beau me recommander de fuir les piéges de la Cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs simples & modestes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maison, & de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix; j'appellois humeur sa triste prévoyance, je m'en plaignois à ses ennemis. Quel égarement! quel affreux retour! C'est un coup de foudre qui m'éclaire; je ne vois l'abîme qu'en y tombant. Si tu sçavois, ma fille, avec quelle froideur l'Impératrice m'a

renvoyée, elle, à qui mon ame étoit asservie, elle dont les fantaisies étoient mes seules volontés! Et cette cour, qui la veille me sourioit d'un air si complaisant!.... Ames cruelles & perfides!..... Aucun, dès qu'on m'a vu sortir, les yeus baissés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur est pour eux comme une peste, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chûte, en la détrompant de la Cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle mépriſoit.

Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration; on l'accusoit de l'avoir tramée; & la voix de ses ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les Chefs obstinés au silence, avoient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot; & c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire: aussi, manque de preuve, le laissoit-on languir; & l'on espéroit que sa mort dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux Soldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur

Général, & répondoient de son innocence. Ils soulevèrent la multitude, & menacèrent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulevement irrita l'Empereur; & Théodore ayant saisi l'instant où la colére le rendoit injuste, Hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce Conseil affreux prévalut: ce fut l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage. Mais Bélisaire l'appaisa. Mes enfans, leur dit-il, l'Empereur a été trompé: tout homme est sujet à l'être: il faut le plaindre & le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste; laissez-la moi. Votre revolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu; elle m'ôteroit ce qui me console de cette perte. Ces mots calmerent les esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédoit; Bélisaire lui rendit grace. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfans, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibére l'avoit devancé. Le

bruit d'un char, dans la cour du Château, avoit fait treſſaillir Antonine & Eudoxe: celle-ci avoit accouru, le cœur ſaiſi & palpitant; mais hélas! au lieu de ſon pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers ſa mere: Ce n'eſt pas lui, dit-elle en ſoupirant.

Un vieux Domeſtique de la maiſon, appellé, Anſelme, ayant abordé Tibére, Tibére lui demande ſi ce n'eſt point là que Beliſaire s'eſt retiré. C'eſt ici que ſa femme & ſa fille l'attendent, répondit le fidéle Anſelme; mais leur eſpérance eſt tous les jours trompée. Hé, plût au ciel moi-même être à ſa place, & le ſçavoir en liberté! Il eſt en liberté, lui dit Tibére; il vient; vous l'allez bientôt voir; il devroit même être arrivé. — Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à ſa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il, en courant vers Antonine, rejouiſſez-vous. Mon bon Maître eſt vivant; il eſt libre; il vous eſt rendu. Un jeune homme eſt là qui l'aſſure, & qui croyoit le retrouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine ſe ranimerent. Où eſt-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéreſſe à nos malheurs? Qu'il vienne, ah! qu'il vienne, dit-elle.

Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en se jettant sur le lit de sa mere, & en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant; il est en liberté; nous l'allons revoir. Ah, ma mere! oublions nos peines. Le ciel nous aime; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibere? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis? Le jeune homme pénétré de douleur, de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit, qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé; & que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibére, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond! Est-ce notre misére qui vous afflige? Ah! que mon pere arrive, qu' il rende la santé à cette moitié de lui-même; & vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces momens est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentimens pour attendrir & pour charmer Tibere. Il ne vit point si elle étoit belle; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, Madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mere? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

Madame, lui dit Tibére, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulevement qu'on a cédé; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe; & pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons

pas plus à plaindre que tous ces Villageois que je vois dans les champs. O ciel! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état! Indigne & pourquoi, lui dit-elle? Il n'étoit pas indigne des Héros de Rome vertueuse & libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Regulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage; mon illustre pere sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibére ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse & pure qui remplissoit le cœur de cette aimable fille. Hélas! disoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion! Et les yeux baissés, il restoit devant elle, dans le silence de la douleur.





Gravelot inv. C. Cousins fc.

CHAPITRE VI.

BELISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du Château. Le fidéle Anſelme le voit, s'avance, reconnoit ſon Maître, & tranſporté de joie, court au devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il eſt aveugle, O ciel! dit-il; ô mon bon Maître! Eſt-ce pour vous revoir dans cet état, que le pauvre Anſelme a vécu? A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoit Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fievre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup ſaiſie du plus violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des bras de Tibére & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de ſa mere, accourt, la ſaiſit & l'embraſſe: Ma mere, dit-elle, ah ma mere! ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je

ne vivrois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monstres! Voila sa récompense! Sans lui vingt fois ils auroient été ensévelis sous les cendres de leur Palais. Son crime est d'avoir prolongé leur odieuse tyrannie... Il en est puni; les peuples sont vengés.... Quelle férocité! quelle horrible bassesse!..... Leur appui! Leur Libérateur!... Cour atroce! Conseil de Tigres!.... O ciel! est-ce ainsi que tu es juste? Vois qui tu permets qu'on opprime; vois qui tu laisses prospérer!

Antonine, dans ses transports, tantôt s'arrachoit les cheveux & se déchiroit le visage; tantôt ouvrant ses bras tremblans, elle couroit vers son époux, le pressoit dans son sein, l'inondoit de ses larmes; & tantôt repoussant sa fille avec effroi, Meurs, lui disoit-elle; il n'y a dans la vie de succès que pour les méchans, de bonheur que pour les infâmes.

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir, des larmes, des cris, des gemissemens, & pour comble de maux,

l'abandon, la solitude & l'indigence, tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibére une maison trente ans comblée de gloire & de prospérité. Ah, dit-il, en se rappellant les paroles d'un Sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît, l'homme juste luttant contre l'adversité, & la domptant par son courage!

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, & lui-même il s'abandonna à toute son affliction; mais après avoir payé à la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un Héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur de redoubler la douleur de son pere. Mais le vieillard qui l'embrassoit se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix; & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains: un

ſouffle, un inſtant les diſſipe. La Cour & l'Empire ont diſparu aux yeux de ta mere; & du ſein de ſon Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immenſité. Voilà ce qui fait dans le malheur la conſolation & la force du ſage. — Ah! donnez-la moi cette force que la nature me refuſe, pour réſiſter à tant de maux. J'aurois ſupporté la miſére; mais voir une mere adorée mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis!... Ma fille, lui dit le Héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieilleſſe ou la mort alloit faire; & quant à ma fortune, tu en aurois mal joui, ſi tu ne ſçais pas t'en paſſer. Ah! le ciel m'eſt témoin, dit-elle, que ce n'eſt pas ſa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit ſon pere; & de ſa main il eſſuya ſes pleurs.

Béliſaire, inſtruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'eſt pas le moment, lui dit Tibére, de vous offrir des conſolations. Illuſtre & malheureux vieillard, je reſpecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir.

Juſque-

Jusque là, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture; & Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du Héros étoit celle d'un Sage: elle étoit profonde, mais sans éclat, & soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le deuil, mais un deuil silentieux & grave. Son front élevé, sans défier le sort, sembloit s'exposer à ses coups.

Tibére lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fut témoin des regrets touchans qu'Eudoxe donnoit à sa mere, & il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'adressant à lui, Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous, je le vois, qui avez pris soin de me recommander sur la route; apprenez-moi qui vous êtes, & ce qui peut m'attirer cet empressement généreux. Je m'appelle Tibére, répondit le jeune homme. J'ai servi sous Narsès en Italie; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces Chasseurs à qui vous avez demandé l'asyle, & dont vous avez si bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne sois venu vous demander pardon, & une grace enco-

re plus chere. Je suis riche: c'est un malheur peut-être; mais si vous vouliez, ce seroit un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne; & toute mon ambition seroit de la consacrer, en en faisant l'asyle d'un Héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserois m'en prévaloir: il suffit d'aimer la Patrie, pour partager la disgrace de Bélisaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme qui désire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un Héros, & de puiser dans son ame, comme à la source de la sagesse, de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieillesse, lui répondit Bélisaire; mais je reconnois une belle ame à la sensibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je désire d'être seul avec moi-même, mon ame ébranlée a besoin de se raffermir en silence. Mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, & de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse: l'ame encore neuve dans cet âge heureux, est susceptible des impressions du bien; elle s'enflame & s'éleve au grand; & rien encore ne la

retient captive. Venez me voir; je ſerai bien aiſe de converſer avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibére, pourquoi ne le ſerois-je pas de vous poſſéder tout-à-fait? Mes aïeux ſeront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre aſyle. Vous y ſerez révéré, ſervi avec un ſaint reſpect par tout ce qui m'environne; & c'eſt à mon exemple qu'on s'empreſſera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Béliſaire, vous êtes bon; mais ne faiſons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel eſt l'état de votre pere, & quelles vues il a ſur vous. Nous ſommes iſſus, lui dit Tibére, de l'une de ces familles que Conſtantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon pere a ſervi ſous le regne de Juſtin avec aſſez de diſtinction. Il étoit eſtimé & chéri de ſon Maître. Sous le nouveau regne, on obtint ſur lui des préférences quil croyoit injuſtes: il ſe retira: il s'en eſt repenti; & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas aſſez pour lui-même. Il ſuffit, lui dit Béliſaire; je ne veux mettre aucun obſtacle à l'avancement de ſon fils. En ſuivant le mouvement de votre

cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux; & en effet c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la Cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni; mais elle haït toujours un innocent qu'elle a sacrifié; car son nom seul est un reproche, & son existence pése comme un remors, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'Empereur a pu se laisser tromper; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le Héros: le mal est fait: puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse!

Hé bien donc, insista Tibére, soyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misére. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Belisaire, ne seront point mes pareils. Je crois au surplus, comme vous, que mon état peut inspi-

rer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compassion. Aussi mon dessein est-il de me cacher; & si je me suis fait connoître à vos compagnons, c'est un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce sera la derniere de ma vie; & mon asyle sera mon tombeau. Adieu. L'Empereur peut ne pas sçavoir que les Bulgares sont dans la Thrace; ne négligez pas de l'en avertir.

Le jeune homme se retira bien affligé de n'avoir pas mieux réussi; & il rendit à l'Empereur ce que lui avoit dit Bélisaire. Justinien fit marcher quelques troupes; & peu de jours après on l'assura que les Bulgares avoient été chassés. A présent, dit-il à Tibére, nous pouvons aller sans danger voir ce malheureux vieillard. Je passerai pour votre pere; & vous aurez soin de ne rien dire qui puisse le désabuser. Une maison de plaisance, à moitié chemin de la rétraite de Bélisaire, fut le lieu d'où l'Empereur se dérobant aux yeux de sa Cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur! dit Juſtinien, en s'avançant ſous un vieux portique en ruine. Béliſaire, à leur arrivée, ſe leva pour les recevoir. L'Empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fut pénétré de honte & de remors. Il jetta un cri de douleur, & s'appuyant ſur Tibére, il ſe couvrit les yeux avec ſes mains, comme indigne de voir le jour que Béliſaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard? C'eſt mon pere que je vous amene, dit Tibére, & que votre malheur touche ſenſiblement. Où eſt-il, reprit Béliſaire, en tendant les mains? Qu'il approche, & que je l'embraſſe; car il a un fils vertueux, Juſtinien fut obligé de recévoir les embraſſemens de Béliſaire; & ſe ſentant preſſé contre ſon ſein, il fut ſi violemment ému, qu'il ne put retenir ſes ſanglots & ſes larmes. Modérez, lui dit le Héros, cet excès de compaſſion: je ne ſuis peut-être pas auſſi malheureux qu'il vous ſemble. Parlons de vous, & de ce jeune homme, qui vous donnera de la conſolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'Em-



Gravelot inven C.G. Geyser sc.

pereur en s'interrompant à chaque mot, oui.... si vous daignez permettre... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'Empereur, c'est la Cour, c'est le pays où il doit vivre; & depuis longtems j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresseroit mal, comme vous voyez; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ses périls & risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Scavez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse? Ce sont des avances que la Patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avan-

ces, dit l'Empereur, ſont quelquefois bien hazardées. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en eſt pas moins une très-belle inſtitution. Je crois voir, lorſqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécile, comme le fils d'un Laboureur, je crois voir la Patrie qui va le recevoir, & qui lui dit: Enfant je vous ſalue, vous qui me ſerez dévoué, vous qui ſerez vaillant, généreux, magnanime, comme vos peres. Ils vous ont laiſſé leur exemple; j'y joins leurs titres & leur rang, double raiſon pour vous, d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus ſolemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'eſt trop, dit Juſtinien. Quand on veut élever les ames, dit Béliſaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence? Ah! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'Etat n'auroit pas à ſe plaindre: il ſeroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous ſoyiez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adreſſant à l'Empereur, Vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere? Ah! je vous en conjure, lui dit Juſtinien. — Hé bien,

mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flame, qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage dont vous n'ayez plus qu'à jouir; gardez-vous de cet orgueil impatient & jaloux qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui céde, & s'indigne de préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range audessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme; & si vous voulez sçavoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, & choisir d'un œil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il lui plaira de faire sa pâture: C'est ainsi que l'ambition délibére à son réveil, pour sçavoir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah! mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce

dans un homme public, sitôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auroient jetté au hazard le salut d'une armée & le sort d'un Empire. Envieux des succès qui ne leur sont pas dûs, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat: s'ils osoient même, ils feroient échouer celles dont ils n'ont pas la gloire: le bien public est un malheur pour eux, s'il ne leur est pas attribué. Voilà l'espece d'hommes la plus dangereuse, soit dans les Conseils, soit dans les armées. L'homme de bien fait son devoir sans regarder autour de lui. Dieu & son ame sont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zéle prompt à concourir au bien, voilà les signes d'une grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit & lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas; il faut sçavoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez; il faut supposer votre Souverain sujet à se tromper, car il est homme, regarder comme très-possible que votre Patrie & votre siécle vous jugent aussi mal que lui, & que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, & vous demander à vous-même: Si j'étois ré-

duit au sort de Bélisaire, m'en consolerois-je avec mon innocence, & le souvenir d'avoir fait mon devoir? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée & bien affermie, vivez obscur: vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah! c'est trop exiger des hommes, reprit Justinien avec un profond soupir; & votre exemple est effrayant. Il est effrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y pense. Car enfin supposons que la guerre, la maladie, ou la vieillesse m'eût privé de la vue; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses comme la peste qui a désolé l'Empire? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire? La colére d'un Empereur, la fléche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal *(a)*. En s'exposant sur la scene du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour

(a) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus nequissimi bipedes interemerunt. Quorsum hæc? ingressus es vitam; navigasti; vectus es; discede.* M. Antonin. Imper. *De se ipso*, L. 3.

lui mille événemens périlleux? Hé bien, comptez-y les assauts de l'envie, les embuches de la trahison, les traits de l'imposture & de la calomnie; & si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, & retiré dans une masure; mais rapellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté: vous avez les allarmes d'un pere; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibére! Mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'Empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire; & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort: c'est la bravoure d'un Soldat. Le courage d'un Chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événemens. Sçavez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes? Celui qui persiste à faire son devoir, méme aux périls, aux dépens de sa gloire; ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point

de conduite; & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hazarder le sort de Rome & de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devois ni ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion, n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous si, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un siécle impartial & un Prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriére; mais la gloire y est avec elles; & si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le sein même de la misére & de l'humiliation, elle vous suivra; eh, mon ami! si vous sçaviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune!

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri & confondu. Que mon fils est heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons! Ah, pourquoi cette école n'est-elle pas celle des Souverains! Laissons les Souverains,

dit Bélisaire; ils sont plus à plaindre que nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'assez éclairés, d'assez courageux pour leur servir de guides. Mon fils est né pour vivre à la Cour: peut-être un jour admis dans les Conseils, ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire usage de vos leçons pour le bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'aggrandir son ame, en l'élevant à la connoissance de l'art sublime de regner. Instruisez-le, comme vous voudriez que fût instruit l'ami d'un Monarque. Justinien va descendre au tombeau; mais son successeur plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le disciple de Bélisaire. Hélas, dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois être, avant de mourir, utile à ma Patrie! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, seroit pris pour les songes de la vieillesse. Et en effet dans la spéculation tout s'arrange le mieux du monde: les difficultés s'applanissent; les circonstances naissent à propos & se combinent à souhait; on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choses; soi-même, on se suppose exempt de passions & de foiblesses, toujours éclairé, toujours sage, aussi ferme que modéré. Douce &

trompeuse illusion, qu'une légere épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un Etat. Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimére du mieux possible devient le modéle du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve partout des partisans intéressés à le maintenir. Et moi, je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zéle de mon fils. Vous méritez, dit le Héros, que je vous parle à cœur ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, sous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi, demanda Justinien? Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'Empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibére, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa Cour que l'image de Bélisaire; & vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

BELISAIRE se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'Empereur l'apperçut, il descendit de son char; & en l'abordant, Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême; & je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eut jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme foible & fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un Sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste & plus infaillible? Est-ce sous le regne d'un seul que les Camilles, les Themistocles, les Aristides ont été proscrits? Multiplier les ressorts du Gouvernement, c'est en multiplier les vices, car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple; & soit que les Etats aient été conquis, ou fondés; qu'ils aient mis leur espoir dans la bonté des loix, ou dans la force

des

des armes; il est naturel que l'homme le plus sage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'est donc pas qu'une multitude assemblée ait voulu confier à un seul le soin de commander à tous; mais qu'un seul ait jamais voulu se charger de ce soin pénible. Voilà, lui dit Tibére, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du Prince dans cette premiere élection.

Que risquons-nous, a dû se dire un peuple, que risquons-nous en nous donnant un Roi? Du bien de tous nous faisons le sien, des forces de l'Etat nous faisons ses forces; nous attachons sa gloire à nos prosperités; comme Souverain, il n'existera qu'avec nous & par nous; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ses peuples, & qu'à sentir ses intérêts pour être juste & bienfaisant. Telle a été leur bonne foi. Ils n'ont pas calculé, dit Justinien, les passions & les erreurs qui assiégeroient l'ame d'un Prince. Ils n'ont vu, reprit Bélisaire, que l'indivisible unité d'intérêt, entre le Monarque & la Nation: ils ont regardé comme impossible que l'un fut jamais de plein gré & de sang froid l'ennemi de l'autre. La ty-

rannie leur a paru une espece de suicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement; & au cas qu'un Prince fût frappé de ce dangereux vertige, ils se sont munis de la volonté réfléchie & sage du Législateur, pour l'opposer à la volonté aveugle & passionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéressés au mal; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aisément réprimée par l'imposante multitude des gens intéressés au bien, à la tête desquels seroit toujours le Prince. Et en effet avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des Souverains assez insensés, pour faire divorce avec leus peuple, & cause commune avec ses ennemis? C'est un renversement si inconcevable de la nature & de la raison, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est celui qu'on avoit élu. Un pere de famille qui a cinq ou six enfans à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dor-

mir tranquille! que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que pour mon peuple; j'immole mon repos à sa tranquillité; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & justes, de n'avoir plus de volonté qui ne soit conforme à ces loix. Plus il me rend puissant, moins il me laisse libre. Plus il se livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foiblesses, de mes passions, de mes erreurs; je lui donne des droits sur tout ce que je suis; enfin, je renonce à moi-même, dès que je consens à regner; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au Roi son ame toute entiere. Connoissez-vous de dévouement plus généreux, plus absolu? Voilà pourtant comme pensoient un Antonin, un Marc-Aurèle. *Je n'ai plus rien en propre*, disoit l'un; *mon Palais même n'est pas à moi*, disoit l'autre; & leurs pareils ont pensé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le suprême rang que les petites jouissances qui la flatteroient & qui lui font envie, des palais, une cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus imposante. Mais, au milieu de tout cela,

il ne reste le plus souvent que l'homme accablé de soins, & consumé d'inquiétude, victime de ses devoirs s'il les remplit fidélement, exposé au mépris s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit, gêné, contrarié sans cesse dans le bien comme dans le mal, ayant d'un côté les soins dévorans & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens: voilà quelle est sa condition. L'on a bien fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs à ses peines; mais ses peines sont infinies, & ses plaisirs sont bornés au cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux sens; & tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & sa foiblesse s'y refuse. Ainsi, tout le superflu qui l'environne est perdu pour lui: un Palais vaste n'est qu'un vuide immense où il n'occupe jamais qu'un point; sous des rideaux de pourpre & des lambris dorés, il cherche en vain le doux sommeil du laboureur sous le chaume; & à sa table, le Monarque s'ennuie dès que l'homme est rassasié.

Je sens, dit Tibére, que l'homme est trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance; mais n'est-ce rien que d'avoir à choisir?

Ah! jeune homme, jeune homme, s'écria Bélisaire, vous ne connoissez pas la maladie de la satiété. C'est la plus funeste langueur où jamais puisse tomber une ame. Et sçavez-vous quelle en est la cause? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'est ému de rien. Ou le desir n'a pas le temps de naître, ou en naissant il est étouffé par l'affluence des biens qui l'excédent. L'art s'épuise en rafinemens pour ranimer des goûts éteints; mais la sensibilité de l'ame est émoussée; & n'ayant plus l'aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l'homme qui a tout à souhaits! l'habitude qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possède.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibére, qu'il est pour un Prince des jouissances délicates & sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple? demanda le vieillard. Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle? — Mais, toute espece de gloire, celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussiere des milliers d'hommes égorgés, peut-on se

livrer à la joie? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés; mais pour un Prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang, & qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille; j'aurois voulu voir à ma place un Néron; il auroit pleuré. Je sais qu'il est des Princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, & qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens; mais la manie de conquérir est une espece d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'assouvit jamais. La Province qu'on vient d'envahir est voisine d'une Province qu'on n'a pas encore envahie *(a)*; de proche en proche l'ambition s'irrite; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté; & en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde, & comme lui on revient ennuyé de l'univers & de soi-même, ne sachant que faire de ces pays

(a) *O si angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc devormat agellum!
Hor. Serm. L. 5

immenſes, dont un arpent ſuffit pour nourrir le vainqueur, & une toiſe pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeuneſſe le tombeau de Cyrus; il étoit écrit ſur la pierre: *Je ſuis Cyrus, celui qui conquit l'Empire des Perſes. Homme, qui que tu ſois, d'où que tu viennes, je te ſupplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre.* (a) Hélas! dis-je, en détournant les yeux, c'eſt bien la peine d'être conquérant.

Eſt-ce Béliſaire que j'entends! dit le jeune homme avec ſurpriſe. Béliſaire ſçait mieux qu'un autre, dit le Héros, que l'amour de la guerre eſt le monſtre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il eſt, reprit Tibére, une gloire plus douce, dont un Monarque peut jouir, celle qui naît de ſes bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah! dit Béliſaire, ſi en montant ſur le trône on étoit sûr de faire des heureux, ce ſeroit ſans doute un beau privilége, que de tenir dans ſes mains la deſtinée d'un Empire, & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuſe immolât ſon repos à cette noble ambition! Mais demandez à l'auguſte vieillard

(a) Voyez Plut. Vie d'Alex.

qui vous gouverne, s'il eſt aiſé de la remplir. Il eſt poſſible, dit l'Empereur, de perſuader aux peuples qu'on a fait de ſon mieux pour adoucir leur ſort, pour ſoulager leurs peines, & pour mériter leur amour.

Quelques bons Princes, dit Béliſaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie; & il a fait leur récompenſe & leur plus douce conſolation. Mais à moins de quelque évenement ſingulier qui faſſe éclater l'amour des peuples, & rende ſolemnel cet hommage des cœurs, quel Prince oſera ſe flatter qu'il eſt ſincere & unanime? Ses courtiſans lui en répondent; mais qui lui répond de ſes courtiſans? Tandis que ſon palais retentit de chants d'allégreſſe, qui l'aſſure qu'au fond de ſes Provinces, le veſtibule d'un Proconſul & la cabane d'un laboureur ne retentiſſent pas de gémiſſemens? Ses fêtes publiques ſont des ſcènes jouées, ſes éloges ſont commandés; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéoſe; & tandis qu'un tyran, plongé dans la molleſſe, s'enivre de l'encens de ſes adulateurs, l'homme vertueux qui ſur le trône a paſſé ſa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine, ſans avoir jamais ſçu s'il avoit un ami ſincere.

J'ai le cœur navré quand je penſe que Juſtinien va deſcendre au tombeau, perſuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'Empereur avec tranſport (& s'interrompant tout-à-coup) non, dit-il avec moins de chaleur, un Souverain n'eſt pas aſſez malheureux pour ne ſçavoir ſi on l'aime.

Hé-bien, dit Béliſaire, il le ſait; & ce bonheur qui ſeroit ſi doux, eſt encore mêlé d'amertume. Car, plus un Prince eſt aimé de ſes peuples, plus leur bonheur lui devient cher; & alors le bien qu'il leur fait & les maux dont il les ſoulage, lui ſemblent ſi peu de choſe dans la maſſe commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il ſe demande encore, *Qu'ai-je fait?* Obligé de lutter ſans ceſſe contre le torrent des adverſités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, & de ſe ſentir entraîné par le cours des évenemens. Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle de voir le monde heureux ſous ſes loix *(a)*? Toutes les calamités, tous les

(a) *Iſte virtutum omnium, cæleſtiſque ingenii extitit, ærumniſque publicis quaſi defenſor objectus eſt.* Aurel. Vict.

fléaux se réunirent sous son règne (a). On eut dit que la nature entiere s'étoit soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse & de sa bonté; & celui des Monarques qui le premier fit élever un temple à la Bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais sans aller chercher d'exemple loin de nous, quel regne plus laborieux & plus prospére en apparence que celui de Justinien? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde; toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un siécle, réparées par des succès; les peuples du Nord & du Couchant repoussés au-delà du Danube & des Alpes; le calme rendu aux Provinces d'Asie; des Rois vaincus & menés en triomphe; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaisante; des forteresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur: quoi de plus imposant & de plus magnifique! & voir après cela dans sa vieillesse, son Empire accablé pencher vers sa ruine, sans

(a) *Ut prope nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sevierit.* Idem.

que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir: voilà le terme de ses travaux & tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibére, à plaindre le sort des Souverains, à les juger avec indulgence, & sour-tout à ne point haïr l'auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibére; & le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer! reprit le Héros. Non, mon ami, vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes? l'épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée & ses devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera la victime des siens; mais dites-lui en même-temps, que ce sacrifice a des charmes; & s'il veut en être payé, qu'il se pénétre, qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public, qu'ils s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, & qu'il attende de sa vertu le dédommagement & le prix de ses peines *(a)*. Et

(a) Homo qui benefecit, ne plausum quærat; sed ad aliud negotium transeat, quem ad modum vitis

où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur & intime de la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, génereux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon Roi calcule le matin le salaire de sa journée? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie: ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple? ta volonté n'est que le vœu public; ta loi l'exprime & le consacre. Regne avec celle, & souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde *(a)* . . . Vous êtes ému, mon cher Tibére; & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissan-

ut rursum suo tempore uvam producat. Marc. Antonin. L. 3.

(a) *Mane, cum gravatim à somno surgis, in promptu tibi sit cogitare te ad humanum opus faciendum surgere... Non sentis quam multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ; & tamen adhuc, prudens sciensque, humi fixus hæres!* Ibid. L. 5.

ces céleſtes. Elle n'aſſure point de bonheur ſans mélange; mais en eſt-il de tel au monde? Eſt-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il eſt réſervé? Un bon Prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut ſoulager; mais ces larmes les croyez-vous améres, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remors? Ce ſont les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu: elles ſont pures comme leur ſource. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que ſi un Dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il eſt vertueux, dans quelque état pénible où le ſort le réduiſe, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle même: il faut y diſpoſer l'ame d'un jeune Prince; & demain nous verrons enſemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibére à Juſtinien; il l'éleve, l'abat, la releve à ſon gré. Il déchire la mienne, dit l'Empereur; & ces mots échappés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Sa Cour eſſaya, mais en vain, de le tirer de ſa triſteſſe; il fut importuné des ſoins qu'on prenoit pour la diſſiper; & le lendemain

ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibére l'y attendoit; ils partirent ensemble, & vinrent trouver le Héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeller sa promesse; & Bélisaire reprit ainsi.

CHAPITRE IX.

On demande s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même. C'est peut-être le sublime instinct de quelques ames privilégiées, mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature: vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié: l'un servira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'est produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Insensiblement l'effet se dégage de la cause: les motifs s'évanouissent, le sentiment reste; on y trouve un charme inconnu; on y attache par habitude la douceur de son existence: dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaisirs que l'on attendoit; on sacrifie à l'amitié tous les biens qu'on espéroit d'elle; & ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu *(a)*. Pour attirer les cœurs il faut qu'elle

(a) *Si quid in vitâ humanâ invenis potius justitiâ, veritate, temperantia, fortitudine... Ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo.* M. Antonin. *Lib.* 3.

préſente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité: car avant de l'aimer, on s'aime; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Regulus, dans ſa jeuneſſe, la vit pour la premiere fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire, il ſe paſſionna pour elle; & vous ſçavez s'il l'abandonna, lorſqu'elle lui montra des fers, des tortures & des buchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune Prince. Ce ſera vraiſemblablement d'être libre, puiſſant & riche, obéi de ſon peuple, eſtimé de ſon ſiécle & honoré dans l'avenir; hé bien, répondez, lui que c'eſt de la vertu que dépendent ces avantages, & vous ne le tromperez pas.

Un ſecret que l'on cache aux Monarques ſuperbes, & qu'un bon Prince eſt digne de ſçavoir c'eſt qu'il n'y a d'abſolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut regner arbitrairement eſt eſclave. La loi eſt l'accord de toutes les volontés réunies en une ſeule *(a)*: ſa puiſſance eſt donc le concours de toutes les forces de l'Etat. Au lieu que la volonté d'un ſeul, dès qu'elle eſt injuſte, a contre elle ces mêmes forces, qu'il

(a) Communis ſponſio civitatis. Pand. L. 1, tit. 3.

faut diviſer, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors les Tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en impoſent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir; tantôt à de vils Satellites, qui vendent le ſang de la Patrie, & qui vont le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élevent au-deſſus du joug & oſent réclamer les droits de la nature. De-là ces guerres domeſtiques, où le frere dit à ſon frere: Meurs, ou obéis au Tyran qui me paye pour t'égorger. Fier de regner par la force des armes, ou par les effrayans preſtiges de la ſuperſtition, le Tyran s'applaudit; mais qu'il tremble, s'il ceſſe un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriſer la licence de ſes partiſans dangereux. En le ſervant, ils le menacent; & pour prix de l'obéiſſance, ils exigent l'impunité. Ainſi pour être l'oppreſſeur d'une partie de ſa nation, il ſe rend l'eſclave de l'autre, bas & lâche avec ſes complices, autant qu'il eſt ſuperbe & dur pour le reſte de ſes ſujets. Qu'il ſe garde bien de gêner, ou de tromper dans leur attente les paſſions qui le ſecondent: il ſçait combien elles ſont atroces, puiſqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'hom-

me élevé pour la chasse, dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des Tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & se rend dépendente de ses suppots. Elle doit s'en appercevoir aux déférences, aux égards, à la tolérance servile dont il faut qu'elle use envers eux, à la partialité de ses loix, à la molleſſe de sa police, aux priviléges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux loix, c'est aux loix seules qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté & sur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchans, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre & du repos public, est le défenseur né de la Puissance qui les protége; & chaque Citoyen, dans l'ennemi du Prince, voit son ennemi personnel. Dès-lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui se combattent; & le Souverain, ligué avec son peuple, est riche & fort de toutes les richesses & de toutes les forces de l'Etat. C'est alors

qu'il est libre, & qu'il peut être juste, sans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance affermie au dedans, en est d'autant plus imposante & plus respectable au-dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ses forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger son peuple contre l'oppresseur domestique ou l'usurpateur étranger. O mon ami! si la justice est la base du pouvoir suprême, la reconnoissance en est l'ame & le ressort le plus actif. L'esclave combat à regret pour sa prison & pour sa chaîne; le Citoyen libre & content, qui aime son Prince & qui en est aimé, défend le sceptre comme son appui, le trône comme son asyle: & en marchant pour la Patrie, il y voit partout ses foyers.

Ah! vos leçons, lui dit Tibére, se gravent dans mon cœur avec des traits de flame. Que ne suis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois!

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus absolu des Monarques est celui qui

est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n'est que la saine raison, & que l'art de regner consiste à suivre les mouvemens d'un esprit juste & d'un bon cœur. C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Bélisaire, de plus facile & de plus sûr. Un bon payſan d'Illyrie, Justin a fait chérir son regne. Etoit-ce une politique habile? Non; mais le ciel l'avoit doué d'un sens droit & d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce seroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique & tortueuse a pour elle quelques succès; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'exposeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, & le plus adroit des Tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraye, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre; & cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir: car elle produit la défiance, que suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un Souverain les besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie; que le cercle lui en est

prescrit, & qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie & illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'Etat; on séme entr'eux la défiance; on persuade au Prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & séditieuse; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple; à la tête de son parti marchent l'ambition & la cupidité; & c'est pour assouvir cette hydre insatiable qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'Empire, entre les provinces du peuple & les Provinces de César, entre le bien du Public & le bien du Monarque. Or dès qu'un Souverain se frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la sûreté de sa couronne & de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ses peuples, & gagner ce qu'il leur ravit, qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire; & de-là les ruses & les surprises qu'il emploie à les dépouiller; de-là leurs plaintes & leurs

murmures; de-là cette guerre inteſtine & ſourde qui, comme un feu caché, couve au ſein de l'Etat, & ſe déclare çà & là par des éruptions ſoudaines. Le Prince alors ſent le beſoin des ſecours qu'il s'eſt ménagés; il croit avoir été prudent; il ne voit pas qu'en étant juſte, il ſe ſeroit mis au-deſſus de ces précautions timides, & que les paſſions ſerviles & cruelles qu'il ſoudoie & tient à ſes gages, lui ſeroient inutiles s'il avoit des vertus. C'eſt-là, Tibére, ce qu'un jeune Prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien perſuadé que l'Etat & lui ne ſont qu'un, que cette unité fait ſa force, qu'elle eſt la baſe de ſa grandeur, de ſon repos & de ſa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne; & ne comptant pour ſes vrais biens que ceux qu'il aſſure à ſon peuple *(a)*, il ſera juſte par intérêt, modéré par ambition, & bienfaiſant par amour de ſoi-même. Voilà dans quel ſens, mes amis, la vérité eſt la mere de la vertu. Il faut du courage ſans doute pour débuter par elle avec les Souverains; & quand de lâches complaiſans

(*a*) Trajan comparoit le tréſor du Prince à la rate, dont l'enflure cauſe l'affoibliſſement de tout le reſte du corps.

leur ont persuadé qu'ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plait, que leurs caprices sont des loix sous lesquelles tout doit fléchir; un ami sincére & courageux est mal reçu d'abord à détruire ce fameux systême. Mais si une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui: la premiere vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès; & le Prince, loin de les fuir, ira lui-même au devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité chere. Car le penchant au bien que l'on ne connoit pas, n'est qu'un instinct confus & vague; & désirer d'être utile au monde, c'est desirer d'être éclairé. Or la vérité que doit chercher un Prince, est la connoissance des rapports qui intéressent l'humanité. Pour lui le vrai, c'est le juste & l'utile; c'est dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des secours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opérent. Voilà ce qui doit l'occuper & l'occuper toute sa vie. S'étudier soi-même, étudier les hommes (a), tâcher de démêler en eux le

(a) *Quænam sunt eorum mentes, quibus rebus*

fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractère, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'esprit & de l'ame; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole & passagere, mais avec une volonté fixe & imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de les gouverner; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom: voilà ce que j'appelle aimer la vérité; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibére, un Prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de sa Cour; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit sçavoir se défier; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zéle a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparerent.

student, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipsorum mentes intueri. Marc. Antonin. L. 9.

C'est une chose étrange, dit l'Empereur, que par-tout & dans tous les tems, les amis du peuple ayent été haïs de ceux qui, par état, sont les peres du peuple. Le seul crime de ce Héros est d'avoir été populaire: c'est par-là qu'il a donné prise aux calomnies de ma Cour, & peut-être à ma jalousie. Hélas! on me le faisoit craindre! j'aurois mieux fait de l'imiter.



CHAPITRE X.

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis; & il se disoit à lui-même: Je suis bien heureux dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité! Que ces intérêts sont puissans sur une ame! ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibére qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'Empereur; & en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté se livrer à ce doux penchant! Encore, hélas! faut il le modérer, dit le Héros; & s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la Justice, il dégénére insensiblement en un vice tout oppose.

Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adreſſant la parole à Tibére.

Dans un Souverain, le plus doux exercice du pouvoir ſuprême, c'eſt de diſpenſer à ſon gré les diſtinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attrait, qu'il reſſemble à la bienfaiſance; & le meilleur Prince y ſeroit trompé, s'il ne ſe tenoit en garde contre la ſéduction. Il ne voit que ce qui l'approche; & tout ce qui l'approche lui répéte ſans ceſſe, que ſa grandeur réſide dans ſa cour, que ſa majeſté tire tout ſon éclat du faſte qui l'environne, & qu'il ne jouit de ſes droits & du plus beau de ſes priviléges, que par les graces qu'il répand & qu'on appelle ſes bienfaits.... Ses bienfaits, juſte ciel! la ſubſtance du peuple! la dépouille de l'indigent!.... Voilà ce qu'on lui diſſimule. L'adulation, la complaiſance, l'illuſion l'environnent; l'aſſiduité, l'habitude le gagnent comme à ſon inſçu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de ſa magnificence; il voit la joie, il entend les vœux du courtiſan qui la bénit; il s'accoutume à croire qu'elle eſt une vertu; & ſans remonter à la ſource des richeſſes dont il eſt prodigue, il les répand comme ſon bien.

Ah! s'il sçavoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats! Il le sçaura, mon cher Tibére, s'il a jamais un véritable ami: il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite; & qu'elle est la source des plus grands maux dont un Etat soit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu sévére, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle est, dit le vieillard, comme une prédilection personnelle, qui dans le choix & l'emploi des hommes, renverse l'ordre de la justice, de la nature & du bon sens. Et en effet, la justice attribue les honneurs à la vertu, les récompenses aux services; la nature destine les grandes places aux grands talens; & le bon sens veut qu'on fasse des hommes le meilleur usage possible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu; elle préfére la complaisance au zéle, l'adulation à la vérité, la bassesse à l'élévation d'ame; & comme si le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le posséde peut aspirer à tout. Ainsi, la faveur est tou-

jours le préſage d'un mauvais régne; & le Prince qui livre à ſes favoris le ſoin de ſa gloire & le ſort de ſes peuples, fait croire de deux choſes l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à ſon choix la vertu de transformer les ames, & de faire un ſage, ou un héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce ſeroit une prétention inſenſée, dit Tibére; mais il y a dans l'Etat mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Béliſaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; & la faveur recherche auſſi peu l'un que l'autre. C'eſt peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là, elle détruit juſques aux germes des talens & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un Etat où elle domine, reſſemble à ces campagnes déſolées, où quelques plantes utiles, qui naiſſent d'elles-mêmes, ſont étouffées par les ronces; & je n'en dis pas aſſez: car, ici ce ſont les ronces que l'on cultive, & les plantes ſalutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous ſuppoſez, inſiſta Tibére, que la faveur n'eſt jamais éclairée & ne fait jamais de bons choix?

Très-rarement, dit Béliſaire; & en tirant au ſort les hommes qu'on éléve, on ſe tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle eſt donc ſûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer conſtamment l'ambitieux qui la pourſuit. Et quel accès le Sage ou le Héros peut-il avoir auprès d'elle? Eſt-il capable des ſoupleſſes qu'elle exige de ſes eſclaves? Son ame ferme ſe pliera-t-elle aux manéges de la cour? Si ſa naiſſance le place auprès du Prince & dans le cercle de ſes favoris, quel rôle y jouera ſa franchiſe, ſa droiture, ſa probité? Eſt-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux? qui étudie avec le plus de ſoin les foibleſſes & les goûts du Maître? qui ſait feindre & diſſimuler avec le plus d'adreſſe? taire & déguiſer ce qui offenſe, & ne dire que ce qui plaît? Il a y mille à parier contre un, qu'un favori n'eſt pas digne de l'être.

Le favori d'un Prince éclairé, juſte & ſage, dit l'Empereur, eſt toujours un homme de bien.

Un Prince éclaire, juſte & ſage, dit Béliſaire, n'a point de favori. Il eſt digne d'avoir des amis, & il en a; mais ſa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces; & leur Roi fit dire à l'Empereur, que s'il refuſoit de ſouſcrire à la paix qu'il lui propoſoit, il feroit mourir ſon captif. Sçavez-vous quelle fut la réponſe de Trajan? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Regulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'eſt d'un tel Prince qu'il eſt glorieux d'être l'ami. Auſſi, le brave Longin s'empoiſonna-t-il bien vîte, pour ne laiſſer aucun retour à la pitié de l'Empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibére. Oui, je ſens que le bien public, dès qu'il eſt compromis, ne permet rien aux affections d'un Prince; mais il peut avoir quelquefois des prédilections perſonnelles, qui n'intéreſſent que lui ſeul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Béliſaire, qui n'intéreſſe l'Etat. Rien de lui n'eſt ſans conſéquence; & il doit ſçavoir diſtribuer

jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attrait, & l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue; & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un Prince résiste au choc des passions & des intérêts de sa cour? Cette digue, mon cher Tibére, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un prince, qui dans le choix des hommes n'a pour régle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talens, les services sont les seuls titres qu'il admette; & quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée fait place à l'émulation; & la perspective effrayante d'une disgrace sans retour interdit aux ambitieux les manéges & les surprises. Mais sous un Prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'est à qui saura le mieux s'insinuer dans ses bonnes graces, gagner les esclaves de ses esclaves, & de proche en proche s'élever en rampant. L'homme adroit & souple

s'avan-

s'avance; l'homme fier de sa vertu, s'éloigne & demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'est le sien, se réunissent pour le détruire; & il est réduit au choix de s'avilir, en opposant l'intrigue à l'intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu'une cour est intrigante, c'est le chaos des passions, & je défie la sagesse même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'est plus rien; la personnalité décide & du blâme & de la louange; & le Prince que le mensonge obsède, fatigué du doute & de la défiance, ne sort le plus souvent de l'irrésolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibére? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'altérent, & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté? On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu'heureux; & dans l'une & dans l'autre fortune, il est très-mal aisé d'ap-

précier les hommes, sur-tout pour un Prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien dans sa vieillesse en est la preuve, dit l'Empereur: il a été cruellement trompé!

Et qui sçait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L'Empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'Intendant de ses finances; mais Narsès avoit un parti à la cour; il s'en fit un dans mon armée; la division s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé; mais il n'étoit plus temps: Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes, Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l'Empereur: nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme. *(a)* Mais du temps de la République, Narsès eut payé de sa tête, le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, &

(a) *In bello qui rem a duce prohibitam fecit, aut mandata non servavit, capite punitur, etiam si rem bene gesserit.* Pand. L. 49, T. 16.

de m'avoir désobéi. Je fus rappellé à mon tour ; & pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre (a), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant, mes ennemis étoient triomphans à la cour, & ils se disoient l'un à l'autre : Tout va bien, il est aux abois, & nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publique ; & pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étoient contens! Je demandois des forces, je reçus mon rappel ; & pour me succéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puissante armée. Narsès justifia sans doute le choix qu'on avoit fait de lui ; & ce fut peut-être un bonheur qu'il eut été mis à ma place ; mais, pour me nuire, il avoit fallu nuire au succès de

(a) 4000.

mes armes: on achetoit ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeſte. Pour élever ou détruire un homme, elle ſacrifie une armée, un Empire, s'il eſt beſoin.

Ah! s'écria Juſtinien, vous m'éclairez ſur tout ce qu'on a fait pour obſcurcir votre gloire. Quelle foibleſſe dans l'Empereur d'en avoir cru vos ennemis!

Mon voiſin, lui dit Bélisaire, vous ne ſçavez pas combien l'art de nuire eſt rafiné à la cour; combien l'intrigue eſt aſſidue, active, adroite, inſinuante. Elle ſe garde bien de heurter l'opinion du Prince ou ſa volonté; elle l'ébranle peu-à-peu, comme une eau qui filtre à travers ſa digue, la ruine inſenſiblement, & finit par la renverſer. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque eſt ſans défiance & ſans précaution: qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguiſe, & que la renommée, dont la voix ſe perd aux barriéres du palais. Là c'eſt l'envie qui prend la parole; & malheur à l'homme abſent qu'elle a réſolu de noircir. Il n'eſt pas poſſible que dans le cours de ſes ſuccès, il n'éprouve quelques revers; on ne manque pas de lui en faire un crime, & lors

même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait; un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D'un côté le mal se grossit, de l'autre le bien se déprime; & tout compensé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chûte, c'est l'élévation de celui que l'intrigue met à sa place, & qui communément ne la mérite pas; c'est l'impression que fait sur les esprits l'exemple d'un malheur injuste & d'une indigne prospérité. De-là le relachement du zéle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autorise l'impunité. Tel est le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un Empire.

Sans doute, hélas, c'est dans un Prince une foiblesse malheureuse, dit l'Empereur: mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la destinée, & que malgré tous ses efforts le vaisseau de l'Etat, brisé par les tempêtes, est sur le point d'être englouti. Car enfin ne nous flattons pas: la grandeur même & la durée de cet Empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu'avant lui le vaste Empire de Be-

lus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri; il doit passer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système le découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le sçais; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie, & de se résoudre à finir; il n'est aucun tems où il soit permis de renoncer au salut d'un Empire. Un Corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consument, à des accès qui, du transport, le font tomber dans l'accablement: le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise; mais aucun de ces accidens n'est mortel. On a vu les Nations se relever des plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus désespéré, &, après les crises les plus violentes, se rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'est donc pas marquée, comme l'est pour nous le déclin des ans; leur vieillesse est une chimére; & l'espérance qui soutient le courage, peut s'étendre aussi loin qu'on veut. Cet Empire est foible,

ou plutôt languiſſant; mais le remede, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante; & avant d'aller au remede, remontons aux ſources du mal. Je le veux bien, dit Béliſaire; & ce ſera plus d'une fois le ſujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

JUSTINIEN plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant, de déchirer le voile qui depuis si long-tems lui cachoit les maux de l'Empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage & d'activité, ce génie vaste & puissant se soit trompé dans ses vues, & qu'il ait employé à ruiner l'Empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence: la milice Prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'Etat *(a)*, l'autorité du Préfet divisée & réduite *(b)*, les Vétérans établis possesseurs & gardiens des frontiéres, tout cela étoit sage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples? Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter le siége de l'Em-

(*a*) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourir son enfant, l'Etat en étoit chargé; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la République. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(*b*) Voy. Zosime, L. 2, ch. 33.

pire, c'étoit en ébranler, & au phyſique & au moral, les plus ſolides fondemens. Il eut beau vouloir que ſa Ville fût une ſeconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ſes plus riches ornemens, pour en décorer la nouvelle; ce n'étoit-là qu'un jeu de théâtre, qu'un ſpectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibére, & la capitale du monde me ſembloit bien plus dignement, bien plus avantageuſement placée ſur le Boſphore, au milieu de deux mers, & entre l'Europe & l'Aſie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruiſſeau qui ſoutient à peine une barque.

Conſtantin a penſé comme vous, dit Béliſaire, & il s'eſt trompé. Un Etat obligé de répandre ſes forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel eſt l'avantage de l'Italie. La nature elle-même ſembloit en avoir fait le ſiége des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantiſſent à peu de frais des inſultes de ſes voiſins: & Rome, pour ſa ſûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puiſſant & hardi franchiſſoit ces barriéres, l'Apennin ſervoit de refuge aux Ro-

mains, & de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois; & c'eſt dans ce même lieu que Narsès a remporté ſur Totila une ſi belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le reſſort du Gouvernement eſt expoſé au choc de tous les revers. Demandez aux Sarmates, aux Eſclavons, ſi l'Hébre, le Danube, le Tanaïs, ſont des barriéres qui leur impoſent. Biſance eſt contre eux notre unique refuge; & la foibleſſe de ſes murs n'eſt pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui regnoient au dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'Etat juſqu'aux extrémités: l'Italie étoit ſous leurs yeux & ſous leurs mains modératrices: elles y formoient les mœurs publiques, & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fidéles diſpenſateurs. Ici nous avons les mêmes loix; mais comme tout eſt tranſplanté, rien n'eſt enſemble. L'eſprit national n'a point de caractere; la Patrie n'a pas même un nom. L'Italie produiſoit des hommes qui reſpiroient en naiſſant l'amour de la Patrie, & qui croiſſoient dans le champ de Mars. Ici quel eſt le berceau,

quelle est l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont aussi étrangers pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'Etat & de Corps qui les anime & les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains,* disoit à ses Soldats, un Capitaine de l'ancienne Rome; & cette harangue les rendoit infatigables dans le travaux, & intrépides dans les combats. A présent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates?* L'Etat n'est plus un Corps, c'est le principe de sa foiblesse; l'on n'a pas vu qu'il falloit des siécles pour y rétablir cette unité qu'on appelle Patrie, & qui est l'ouvrage insensible & lent de l'habitude & de l'opinion. Constantin a décoré sa Ville des statues des Héros de Rome: vain stratagême, hélas! ces images sacrées étoient vivantes au Capitole; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux: ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul Emiles, les Scipions, les Catons sont muets pour nous: Bisance leur est étrangére. Mais dans Rome ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'Empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-tems. Le peuple y étoit avili, & le Sénat plus avili encore.

Un Empire est foible & malheureux partout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon regne pour changer la face des choses. Voyez de quel abbaissement l'Etat sortit sous Adrien; & à quel point de gloire & de majesté il arriva sous Marc-Auréle. La vertu romaine s'éclipsoit sans s'éteindre; le Prince, digne de la ranimer, en retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Bisance: il faut le semer de nouveau; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juste & modéré. Sans ce prodige tout est perdu. Les succes mêmes de nos armes sont ruineux pour l'Etat. L'Empire a sur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire; ils renaissent, ils se succédent l'un à l'autre, & par des diversions rapides ils se donnent mutuellement le tems de se relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en se divisant: ses courses le ruinent, ses travaux le consument, ses victoires mêmes sont pour lui des plaies

qui n'ont pas le tems de se fermer; & après des efforts inouis pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle & renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, sous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube? Et tous les efforts de nos armes, sous Mundus, Germain, Salomon, Narsès, & moi, si j'ose me nommer, tout cela s'est réduit à subir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'Empereur, puisque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le veillard, ce n'est pas d'acheter la paix. Les Barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos Provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appas qui les attire! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, & nos Empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puissans.

Vous m'affligez, dit Juſtinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu'on leur oppoſe? De bonnes armées, dit Béliſaire, & ſur-tout des peuples heureux. Quand les Barbares ſe répandent dans nos Provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laiſſer après eux la déſolation & la haine, pourvu qu'ils laiſſent la terreur. Il n'en eſt pas ainſi d'un Empire qui veut garder ce qu'il poſſéde: s'il ne fait pas aimer ſa domination, il faut qu'il y renonce: l'autorité fondée ſur la crainte s'affoiblit & ſe perd dans l'éloignement; & il eſt impoſſible de regner par la force, depuis le Taurus juſqu'aux Alpes, depuis le Caucaſe juſqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la ſueur, d'avoir pour oppreſſeurs les Romains ou les Perſes? On défend mal une puiſſance dont on eſt accablé ſoi-même; & ſi on n'oſe s'en affranchir, on s'en laiſſe au moins délivrer. L'humanité, la bienfaiſance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l'on a ſoumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'Etat eſt partout, & chaque Province eſt un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il; & vous m'y autoriſez en conſultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma Patrie. La diſcipline établie dans mon armée y attira l'abondance & j'eus bientôt le plaiſir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour aſyle, & ſe ranger ſous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuſe, on n'entendit pas une plainte: ni le travail ni le repos des Citoyens ne fut interrompu; à voir le commerce & l'induſtrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix: auſſi ne tenoit-il qu'à moi de regner ſur un peuple qui m'appelloit ſon pere. J'ai vu de même en Italie, les Naturels du pays venir en foule ſe donner à nous, & les Goths à Ravenne ſupplier leur vainqueur de vouloir bien être leur Roi. Tel eſt l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie: je n'ai fait que ſuivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les Barbares ont comme nous leurs Titus & leurs Marc-Auréles. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O Villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle

comparaiſon vous avez faite de ces Barbares avec nous! J'ai vu dans Naples égorger ſous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfans au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes ſoldats ces innocentes victimes; mais j'étois ſeul, mes cris n'étoient point entendus; & ceux qui auroient dû me ſeconder, étoient occupés au pillage. Cette même Ville a été priſe par le généreux Totila. Heureux Prince! il a eu la gloire de la ſauver de la fureur des ſiens. Il s'y eſt conduit comme un pere tendre au milieu de ſa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les ſoins qu'il a pris du ſalut de ce peuple, qui venoit de ſe rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos commandans venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont ſçu gagner le cœur des peuples. Leur juſtice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revanche, qui les a bien ſervis, c'eſt l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos Chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuſer la Couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé,

placé résolurent de secouer le joug; de-là le regne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres Brigands, nos gens de luxe & de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté sur leurs Villes & leurs Campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du désespoir; le sang inonda nos Provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au-dedans. Des Préfets indolens, des Proconsuls avides, tyrans absolus & impitoyables des Provinces & des Cités: voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les Charges publiques son devenues si accablantes, que pour retenir sous le faix les principaux Citoyens *(a)*, il a fallu leur interdire la Milice, le Sacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des Peuples si cruellement tourmentés aiment un

(a) Les Décurions, ou Officiers Municipaux.

joug qui les écrase? Peuvent-ils se croire liés ou d'interêt ou de devoir avec de si durs oppresseurs? Au premier murmure que leur arrachent la misere & le désespoir, on crie à la révolte, à l'infidélité: on fait marcher dans les Provinces des armées qui les ravagent. Triste & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner! Et que faire d'un peuple abattu de foiblesse? Il faut qu'il soit docile & fort. Il sera l'un & l'autre, s'il n'est point excédé par tous ces tyrans subalternes, qui, du regne d'un Prince équitable & doux, ne font que trop souvent un regne intolérable.

C'est de ces Dépositaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'est donc sur eux que doit se fixer l'œil vigilant & sévere du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis: car ils l'exposent à la hanei publique; & c'est pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent sa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences; & par eux le Prince est à son insçu le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibére, ajouta le Héros, si un Souverain a le bonheur de vous avoir

pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité; & que tous ceux qui l'exercent sous lui, sentent le frein de sa justice. Car les excès commis en son nom, calomnient son regne, & font retomber sur lui les larmes du foible opprimé. Au lieu que si les peuples sçavent qu'il les protége & qu'il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui; & la haine publique, attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le Prince équitable en possession du cœur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu'un Prince attentif & présent à tout ce qui se passe dans son Empire. Mais le détail en est immense; & s'il faut qu'il écoute les plaintes de ses peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y suffira jamais.

C'est avec ces phantomes de difficultés qu'on l'effraie, dit Bélisaire, mais ils s'évanouissent, quand on les observe de près; & vous verrez demain que l'art de gouverner est moins compliqué qu'on ne pense. Adieu mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Regner est la folie de la plûpart des hommes; & il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amusent, comme je

fais, à régler le ſort des Etats. C'eſt le délire du vulgaire, dit Juſtinien, mais la plus digne méditation du ſage.

L'Empereur ſe retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre; & le ſoir même, à ſon ſouper, il ouit dire à ſes Courtiſans que jamais l'Empire n'avoit éte plus floriſſant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire eſt floriſſant, car vous nagez dans l'abondance; il eſt heureux, car vous vivez dans le luxe & l'oiſiveté. Ici les peuples ne ſont comptés pour rien, & la Cour eſt pour vous l'Empire. Ces mots leur firent baiſſer les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'Empereur étoit plongé, ne fût la ſuite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibére. Tibére, diſoient-ils, eſt un jeune enthouſiaſte, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractére: il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

Le lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la Cour, le bon aveugle & ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un Prince qui veut regner par lui-même, leur disoit-il, doit sçavoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, & ce qu'ils attendent de lui *(a)*. Cela seul, dit Tibére, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le Héros; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, & chacun de nous sçait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez Laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du Prince? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci, qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans & ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire, voilà tout; & chaque Citoyen, dans son état,

(a) Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens & societati. Cic. Off. 3.

n'en demande pas davantage. Et le Prince à son tour, poursuivit le Héros, qu'exige-t-il de ses sujets? — L'obeissance, le tribut, & des forces pour le maintien de sa puissance & de ses loix. — Cela est encore simple & juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques? — De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, & d'observer dans leur commerce la concorde & la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un tems où celles de Rome étoient écrites sur douze tables, ce tems valoit bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, & la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille & le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies, dont elle change à tout propos; c'est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent; c'est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails,

qui se réglent assez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d'Edits & de Décrets sans nombre; mais c'est l'école des Jurisconsultes; ce n'est pas l'école du peuple: or c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs & de ses droits. Chacun doit être son premier Juge; chacun doit donc sçavoir ce qui lui est préscrit, défendu, permis par la loi (a). Il faut pour cela des loix simples, claires, sensibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'est-là sur-tout ce qui abrégera les détails de l'administration. Car dès que le peuple est instruit de ce qu'il doit & de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté & content de sa dépendance; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu'il a faits; & dans le bien public appercevant le sien, il révére l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des loix? parce que la rigueur est toute du côté des loix qui le gênent, & la molleſſe & la négligence du côté des loix qui le favorisent & qui doivent le

(a) *Legis virtus hæc est: imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. L. 1, t. 3.

protéger. Or la ſimplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus; car les Juges voyant le peuple aſſez inſtruit pour les juger eux-mêmes, & en état de réclamer contre eux une loi préciſe & conſtante, ils n'oſeroient plier la régle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abuſives des loix ſont celles qui donnent priſe ſur les biens. Car on n'en veut guére à la vie ni à la liberté des peuples; & quand on leur lie les mains, ce n'eſt que pour les dépouiller. Auſſi de mille excès commis par les Dépoſitaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un ſeul qui ne ſoit pas le crime de l'avarice. C'eſt donc là que le Prince doit porter la lumiére, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt ſera multiplié, vague (*a*) & compliqué comme il l'eſt, la régie, quoi que l'on faſſe, en ſera trouble & frauduleuſe: il faut donc le ſimplifier. Que la loi qui le réglera ſoit préciſe & inaltérable; que le tribut lui-même, ce beſoin

(*a*) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, ſed arbitratu Imperatorum proceſſerunt.* Buling. *De trib. ac vectig. P. R.*

de l'Etat (a), soit égal, aisé, naturel; qu'il soit un, qu'il soit appliqué à des biens réels & solides, réglé par leur valeur, & le même partout; le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile (b) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer Césat dans les Provinces de l'Asie (c). La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dédale ténébreux d'Edits absurdes (d) & bizarres: l'évidence même du droit en marquera les limites; & en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous sçavez bien, dit l'Empereur, ce qu'on oppose à vos principes? Simplifier l'impôt, ce

(a) *Quoniam neque quies sine armis, neque utrumque sine tributis haberi possunt.* Liv. L. 1.

(b) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buling. *Ubi sup.*

(c) *App. de Bell. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ, uberius (ex Asiâ) vel angustius vectigal exactum est.* Item. Dio. L. 45.

(d) Les Empereurs avoient mis des impôts sur l'urine, sur la poussiere, sur les ordures, sur les cadavres, sur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de somme; *& quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vid. Buling. *Ubi supra.*

ſeroit le réduire. Je l'eſpére, dit le Héros. Et puis, ajouta l'Empereur, ſi le peuple eſt trop à ſon aiſe, il ſera, dit-on, pareſſeux, arrogant, rebelle, intraitable. O juſte ciel, s'écria Béliſaire! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en aſſurer les fruits! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux! On craint qu'il ne ſoit arrogant! Ah, je ſçais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'eſclave ſous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il eſt ſans crime & ſans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, ſi ce n'eſt ſous celui des loix & du Souverain légitime? Quel Empire ſera jamais plus ſûr de ſon obéiſſance, que celui qui par les bienfaits, la reconnoiſſance & l'amour, s'eſt acquis tous les droits du pouvoir paternel? Croyez-moi, je connois le peuple: il n'eſt pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'eſt la miſére & la ſouffrance; ce qui l'aigrit & le révolte, c'eſt le déſeſpoir d'acquérir ſans ceſſe, & de ne poſſéder jamais. Voilà le vrai, & on le ſçait bien; mais on le diſſimule: on s'eſt fait un ſyſtême que l'on tâche d'autoriſer. Ce ſyſtême des Grands eſt, que le genre humain ne vit que

pour un petit nombre d'hommes, que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'Empereur; mais il est vrai qu'il existe dans bien des ames. Non, dit Bélisaire, il est joué: il n'a jamais été sincere. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protége, ne soit humble au-dedans de lui-même; car il sent bien qu'il est foible, dépendant & nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un personnage qu'il a pris pour en imposer; mais le mal est qu'il en impose & parvient à persuader. Fasse le ciel, mon cher Tibére, que votre ami ne donne pas dans cette absurde illusion. Obtenez qu'il jette les yeux sur la société primitive: il la verra divisée en trois classes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre les choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur usage, & la troisieme à la régie & à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile: le cercle des secours mutuels est rempli: chacun, selon ses facultés, y contribue assiduement: force, industrie, intelligence, lumiéres, talens &

vertus, tout ſert, tout paye le tribut; & c'eſt à cet ordre ſi ſimple, ſi naturel, ſi régulier, que ſe réduit l'économie d'un Gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il ſeroit inſenſé que l'une de ces claſſes méprisât ſes compagnes; qu'elles ſont toutes également utiles, également dépendantes; & qu'en ſuppoſant même qu'il y eût quelque avantage, il ſeroit pour le Laboureur; car ſi le premier beſoin eſt de vivre, l'art qui nourrit les hommes eſt le premier des arts. Mais comme il eſt facile & ſûr, qu'il n'expoſe point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes; il eſt bon que des arts utiles, & qui demandent des talens, des vertus, des qualités plus rares, ſoient auſſi plus encouragés. Ainſi les arts de premier beſoin ne ſeront pas les plus conſidérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il ſeroit ſuperflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il eſt injuſte & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibére, ſe garde bien de ce mépris ſtupide; qu'il ménage, comme ſa nourrice & comme celle de l'Etat, cette partie de l'humanité ſi utile & ſi dédaignée. Il

est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté: c'est à la terre à nourrir les hommes Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs besoins (a). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne seroient plus dans l'Etat des associés, mais des esclaves: leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable: ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire, & de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit; mais heureusement il faut si peu de chose à cette espece d'hommes endurcis à la peine! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie: qu'ils aient du pain, ils sont contens.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on diroit que vous avez passé votre vie à la Cour, tant vous en sçavez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le Prince à dé-

(a) C'étoit le principe d'Henri IV; c'est celui de tous les bons Rois.

pouiller ſes peuples, à les accabler ſans remors. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les beſoins inſenſés du luxe. Mais plus leur vie eſt frugale & modeſte, plus on les reconnoit ſobres & patiens; plus on eſt ſûr, quand ils ſe plaignent, qu'ils ſe plaignent avec raiſon. Dans le langage de la Cour, manquer du néceſſaire, c'eſt n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans: dans le langage du Laboureur, c'eſt n'avoir pas de quoi nourrir ſon pere accablé de vieilleſſe, ſes enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore & ſa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau ſujet de l'Etat; c'eſt n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi ſoutenir une année de grêle ou de ſtérilité, de quoi ſe procurer à ſoi-même & aux ſiens, dans la vieilleſſe ou la maladie, les ſoulagemens, les ſecours dont la nature a beſoin. Or, mes amis, je vous demande ſi cette premiere deſtination des produits de l'agriculture n'eſt pas ſainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le tréſor de Janus?

Hélas! dit l'Empereur, il eſt des tems de calamité où l'on ne peut ſe diſpenſer d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner: je n'ai jamais vu ces tems-là *(a)*. Mais parlons vrai: Sçavez-vous ce qui accable la classe laborieuse & souffrante d'un Etat? C'est le fardeau que rejette sur elle *(b)* la classe oisive & jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa régie & de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus cesse; qu'on distribue, selon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques; ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'Empereur, pour établir cette égalité désirée *(c)*? N'a-t-on pas

(*a*) Marc-Auréle, dans un besoin pressant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du Palais Impérial: *Vasa aurea, uxoriam ac suam sericam & auream vestem, multa ornamenta gemmarum: ac per duos continuos menses venditio habita est.* Aurel. Vict.

(*b*) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant.* Salv. *L.* 4. *Proprietatibus carent* (*pauperes*) *& vectigalibus obruuntur.* Id. *Lib.* 5. *De gub. dei.*

(*c*) *Cod. Leg. De annona.*

condamné au feu les Décurions infidéles, qui, en distribuant l'impôt de leur Cité, surchargeroient les uns pour exempter les autres (a)?

Hélas! je sçais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves (b). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos Recteurs, vos Proconsuls & vos Préfets? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, & si on étouffe leurs cris? Donnez-leur des loix moins sévères, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tout tems, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser (c). N'a-t-on pas exigé l'attache des Présidens & des Préfets pour que les Villes & les Provinces pussent dénoncer à la Cour les excès dont ils sont eux-mêmes

(a) *Cod. Lib. I. De censib. & censit.*
(b) Traite de l'orig. du Gouv. Fr.
(c) Le même.

mêmes ou les auteurs ou les complices? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité ? Les loix recommandent à leurs dépositaires (a) de s'opposer aux vexations; & ce sont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (b) de garantir le foible des injures du fort; & c'est dans leurs mains qu'est la force, avec le droit d'en abuser (c). Les loix déterminent la somme de l'impôt; mais les Préfets, les Proconsuls, les Présidens le distribuent (d), & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'agraver. Les loix permettent de citer les créatures (e) du Préfet au Tribunal du Préfet lui-même; mais elles défendent d'appeller de ce Tribunal (f) à celui du Prince, par la

(a) *Illicitas exactiones, & violentias factas, & extortas metu venditiones, &c. prohibeat præses Provinciæ.* Pandect. *L.* 1. *T.* 18.

(b) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem præsidis Provinciæ pertinet.* Ibid.

(c) *Qui universas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

(d) Novell. 28.

(e) *Det operam judex ut prætorium suum ipse componat.* Cod. Theod. *L.* 1. T. 10.

(f) *Non potest a præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob singularem indu-*

raiſon, diſent-elles, que le Prince n'éléve à cette dignité que des hommes d'une droiture & d'une ſageſſe éprouvée. Il ne peut donc jamais ſe tromper dans ſon choix? Quelle imprudence de riſquer le ſort d'un peuple ſur la foi d'un homme! Juſtinien en a ſenti l'abus; il a retabli les Préteurs, avec le droit de s'oppoſer aux déprédations des Préfets: nouveaux oppreſſeurs pour les peuples *(a)*. Leur réſidence dans les Provinces a bientôt donné priſe à la contagion; & de ſurveillans devenus complices, ils n'ont fait que groſſir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles *(b)*.

Que feriez-vous, lui dit l'Empereur? J'écouterois le cri du foible, dit Béliſaire, & l'homme injuſte & puiſſant trembleroit.

ſtriam, exploratâ eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro ſapientia ac luce dignitatis, quam ipſe foret judicaturus. Pand. *L.* 1. *Tit.* 11.

(*a*) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum ſuſcipere & exequi mandata quæ malo more à ſede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis ſternendis, & aliis oneribus infinitis.* Novell. 24.

(*b*) Vid. Pandect. *L.* 48. *Leg. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De annona. Leg Jul. peculatus Cod.* Theod. *L.* 4. *T.* 12. *Cod.* Juſt. *L.* 1 *De cenſib. & cenſit.*

Parmi les institutions de nos Empereurs, il en est une que je révére, & que je désire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des Préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des Agens *(a)* spécialement chargés du soin d'aller dans les Provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'Empereur; j'ai senti mon ame s'épanouir, & l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon Prince donne à cette Charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir, qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes; que dans la pompe la plus solemnelle & la plus imposante, il reçoive au pié des autels, le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples sous le nom sacré de Tuteurs; & qu'il les rappelle vers lui, aussi-tôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur présence & leur attente! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les Provinces, la liberté lever un front serein, & la licence & la tyrannie

(a) On les appelloit *Curiosi*.

baiſſer les yeux en frémiſſant; voyez vos Préfets, vos Préſidens, vos Proconſuls, & leurs Prépoſés ſubalternes pâlir, trembler devant leur Juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les Monarques ſe plaignent que la vérité les fuit! Ah, mes amis! Elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aiſément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès! Et ce ne ſeroit point le cri ſéditieux d'une populace en tumulte; ce ſeroit la voix modérée de l'homme ſage & vertueux qui porteroit au pié du trône la plainte de l'humanité. O que les abus, que les excès commis au nom du Prince en ſeroient bien plus rares, s'ils devoient ainſi, tous les ans, paſſer ſous les yeux attentifs & ſévéres de la Juſtice; & ſi ſon glaive du haut du trône étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la Milice eſt ſans doute celle où la licence & le déſordre ſemblent devoir regner le plus impunément. Mais qu'on rende à la diſcipline ſon auſtérité, ſa vigueur; que la faveur ne ſe mêle point d'en mitiger les loix ſévéres; & quelques exemples, comme celui que Juſtinien a donné au monde, impoſeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel eſt cet exemple? demanda l'Empereur. Le voici, reprit Béliſaire: C'eſt à mon gré, le plus beau moment du regne de Juſtinien. Ses Généraux dans la Colchide avoient trempé leurs mains dans le ſang du Roi des Laziens, ſon Allié. Il envoya ſur les lieux mêmes un homme intégre *(a)*, avec pleine puiſſance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défenſe des accuſés. Ce Juge ſuprême & terrible donna à cette grande cauſe tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choiſit pour ſon Tribunal une des Colines du Caucaſe; & là, en préſence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur Roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles; & par malheur l'eſpéce en eſt rare, ſur-tout depuis l'abaiſſement, l'aviliſſement du Sénat.

Quoi, dit Tibére, regrettez-vous ces Tyrans de la liberté, ces Eſclaves de la tyrannie?

Je regrette dans le Sénat, dit le Héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie: car il eſt naturel à l'homme de prétendre que ſa volonté

(*a*) Athanaſe l'un des principaux Sénateurs.

faſſe loi. La dureté du Sénat envers le peuple, & ſon inflexible hauteur a fait préférer à ſon regne celui d'un maître qu'on eſpéra de trouver plus juſte & plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité ſans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat ſous le joug; & le Sénat ſaiſi de crainte a été plus bas & plus vil que ſon maître n'auroit voulu: Tibére s'en plaignoit lui-même *(a)*. Mais il eſt aiſé de concevoir qu'en ceſſant d'être dangereux, le Sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractere plus impoſant, & qu'établi médiateur entre le Peuple & le Souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'Empire. Ce n'eſt pourtant pas ſous ce point de vue que je regarde le Sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conſeils & dans les combats, inſtruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'eſt de cet ordre de Citoyens, contenu dans de juſtes bornes & honoré comme il devoit l'être, qu'un Empereur auroit tiré ſes Généraux & ſes Miniſtres, ſes Préfets & ſes Commandans. Aujourd'hui qu'on ait beſoin d'un homme habile, vertueux & ſage;

(a) Tacite *Ann. L.* 1.

où s'eſt-il fait connoître? Pour eſſai lui donnera-t-on le ſort d'un peuple à décider? Eſt-ce dans les Emplois obſcurs de la Milice Palatine (a) qu'il ſe forme des Regulus, des Fabius, des Scipions? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talens meſurent leurs forces, où le caractere s'annonce, où le génie ſe développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & ſe diſtinguent, on a preſque tout donné au hazard de la naiſſance, au caprice de la faveur. Ainſi s'accumulent les maux ſous leſquels un Etat ſuccombe.

Que voulez-vous? dit l'Empereur. Quand les hommes ſont dégradés, quand l'eſpéce en eſt corrompue, & qu'avec tout le ſoin poſſible on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on ſe rebute, & qu'on ſe laſſe de choiſir.

Non, dit Béliſaire, jamais on ne doit ſe décourager. La corruption n'eſt jamais totale; il y a par-tout des gens de bien; & s'il en manque, on en fait naître. Il ſuffit qu'un Prince les aime, & qu'il ſache les diſcerner. Adieu mes amis. Ce ſera demain un entretien con-

(a) Cette Milice fictive étoit compoſée de la Police & de la Finance. La politique des Empereurs y avoit réduit le Sénat.

ſolant pour nous. Car il eſt doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choſes, un ſeul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Juſtinien à Tibére; mais eſt-on libre de ſe donner le diſcernement & le choix des hommes? Et ne ſçait-il pas à quel point il ſe déguiſent avec nous? Ce qui me confond, dit Tibére, c'eſt qu'il prétende que les hommes naiſſent tels que vous les voulez, comme ſi la nature vous étoit ſoumiſe. Cependant Béliſaire eſt ſage: les ans, le malheur l'ont inſtruit: il mérite bien qu'on l'entende.



CHAPITRE XIII.

LE jour suivant, à leur arrivée, ils le trouverent dans son jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin son Jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris, comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner: car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon Jardinier que voilà, en raisonne comme un Solon.

Alors l'Empereur & Tibére se promenant avec le Héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raisons qu'ils avoient de craindre qu'il ne se fit illusion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son Palais un cercle épais de courtisans & d'adulateurs environne, connoît peu les hommes, sans doute; mais qui l'empêche de s'échapper de son étroite prison, de se communiquer, de se rendre accessible? L'affabilité dans un Prince est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux soldat brusque & sincere, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique: c'est l'oracle des Souverains, c'est le

Juge le plus intégre du mérite & de la vertu; & l'on ne fait que de bons choix lorſqu'on ſe décide par elle. Du reſte, les choix d'un Monarque ne roulent que ſur deux objets, ſur ſes Conſeils & ſes Agens; & s'il a bien choiſi les uns, je lui répons du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Caſſiodore; & l'univers ſçait avec quelle ſageſſe & quelle gloire il a regné. Or il eſt des ſignes certains auxquels on peut, même à la Cour, choiſir ſes conſeils & ſes guides. La ſévérité dans les mœurs, le déſintéreſſement, la droiture, le courage de la vérité, le zéle à protéger le foible & l'innocent, la conſtance dans l'amitié miſe à l'épreuve des diſgraces, une tendance vers le bien que nul obſtacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité; voilà des traits auxquels un Prince peut diſtinguer les gens de bien, & ſe choiſir de vrais amis. Les motifs de l'excluſion me ſemblent encore plus ſenſibles: car la vertu peut être feinte, mais le vice n'eſt point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, ſi j'étois Roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec

légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile & basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insçu, des traits de caractere, qui trahissent & qui décellent même les plus dissimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette dissimulation profonde qu'on attribue aux Courtisans; il n'en est pas un qui ne soit connu comme s'il étoit la franchise même; & si le Prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement son estime & sa confiance; & la vertu, la vérité une fois admises dans ses Conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l'éclairer sur tous ses autres choix.

Mais pensez-vous, dit l'Empereur, à cette foule d'hommes vertueux & sages, dont il aura besoin pour dispenser ses loix & pour exercer sa puissance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélisaire: Elle en produit quand on sçait bien la diriger — Et pour la diriger a-t- il d'autres moyens que des loix justes & sévéres? — C'est beaucoup, ce n'est pas assez, reprit Bélisaire; & les mœurs ne sont pas du ressort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-tems dépravées? demanda Juſtinien.

Mon Jardinier va vous l'apprendre, dit Béliſaire; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il: lorſqu'il vient quelque mauvaiſe herbe parmi tes plantes, que fais tu? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu? — Elle repouſſeroit ſans ceſſe, & je n'aurois jamais fini. Et puis, mon bon maître, c'eſt par la racine qu'elle prend les ſucs de la terre: c'eſt-là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Béliſaire: c'eſt la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la ſociété; mais elles laiſſent ſubſiſter les vices; & ce ſeroient les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'eſt pas impoſſible; car preſque tous les vices, au moins ceux de la Cour, ont une racine commune. Et c'eſt, lui demanda Tibére? C'eſt la cupidité, répondit le vieillard. Oui, ſous ce nom ſoit qu'on entende le déſir d'amaſſer, ou l'ardeur de jouir, il n'eſt rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaiſe foi, l'iniquité, l'envie & juſqu'à l'atrocité même ſont comme les rameaux de cette paſſion avide, cruelle & rampante. De

sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche & cette lâche oisiveté qui les couve dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue par l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus crians. Il imprime la tache de la venalité aux talens les plus estimables; & l'ame qui en est esclave, est sans cesse exposée en vente, pour se livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'est le luxe qui en est le pere: car il fait naître les besoins, ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'assouvir a recours à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il faut s'en prendre; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'Empereur, c'est attaquer une hidre; on lui coupe une tête, il en repousse mille. Ou plutôt c'est comme un Protée qui, sous mille formes diverses, échape à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus ajouta-t-il: les causes du luxe & ses influences, ses liaisons & ses rapports font un mélange de

biens & de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fût possible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois si l'un seroit permis, & si l'autre seroit utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un Etat, comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes aliances; on les ménage par égard pour elles; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas si loin. Commençons par les faits qua j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire; mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées. Pompée, en voyant les Soldats de César se nourrir de racines sauvages, disoit *Ce sont des bêtes brutes:* il devoit dire, *Ce sont des hommes.* Le premier courage d'un Guerrier est d'exposer sa vie; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature; & celui-ci est le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance; & dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des aîles; le luxe énerve & appé-

ſantit l'armée où il eſt répandu. La frugalité ménage les reſſources du dedans & du dehors; la prodigalité les épuiſe & n'en laiſſe aucune au beſoin: elle entraîne la dévaſtation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuſe. Tout eſt pénible pour des hommes que la molleſſe a nourris; le couraga leur reſte, mais les forces leur manquent: l'ennemi qui ſçait les fatiguer n'a pas beſoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à ſa ſuite, en donne l'émulation au pauvre, qui pour éviter l'humiliation d'être effacé par ſon égal, cherche des reſſources dans le deshonneur même. L'eſtime s'attache aux richeſſes, la conſideration à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeſte & déſintéreſſée; c'eſt alors que tout eſt perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je ſçais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibére; comment y étiez-vous parvenu? Le plus aiſément du monde, dit le vieillard; je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris eſt un puiſſant reméde

contre le poiſon de l'orgueil! Je ſçus qu'un jeune Aſiatique avoit porté dans mon Camp les délices de ſa Patrie; qu'il dormoit ſous un Pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faiſoit ſervir à ſa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en préſence de ſes camarades, Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaiſe chere; c'eſt quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre: car ceux qui courent après la gloire ſont expoſés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicateſſe auroit trop à ſouffrir de la vie que nous allons mener: je vous conſeille de ne pas nous ſuivre. Il fut ſenſible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint; mais il renvoya ſes bagages. Et cette leçon vous ſuffit? lui demanda le jeune homme. Oui, ſans doute, dit le Héros; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoiſſoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes! — Quand la loi eſt égale & néceſſaire, perſonne ne s'en plaint. — Non, mais il eſt dur pour le riche, d'être mis au niveau du pauvre. En revanche il eſt doux pour le pauvre, de voir le riche au niveau de lui; & partout les pauvres ſont le plus grand nombre. —

Mais

Mais les riches sont à la Cour les plus puissans & les mieux écoutés. — Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore: car la force de l'ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle point de désintéressement, sans le désintéressement point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fidéles. C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restraindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'Empereur, mais impraticable dans un Etat. Il n'en est pas des loix civiles comme des loix militaires: celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le Citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes; aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses & d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talens, son mérite ou celui de ses peres. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis

d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'Empereur: si les richesses d'un Etat se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, & que le travail & l'industrie les tirent des mains de l'oisiveté. Je conviens encore de cela, dit le Héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délicatesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la molesse & de la vanité sont de ces détails qui échappent à la police la plus sévére, & que les loix ne peuvent s'en mêler sans une espece de tyrannie. A Dieu ne plaise, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le Prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppose à leur indolence & à leur penchant vers l'oisiveté, l'aiguillon des nouveaux besoins, & le désir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux qui en jouissent, & profitable à ceux qui les en font jouir; & que les loix doivent laisser ce commerce libre & tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'Empereur, je prétends que, de proche en proche, son influence se répand sur toutes les classes de l'Etat, même sur celle des Laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit: car ce qui revient à la classe des Laboureurs, des prodigalités du luxe, a déja été pris sur elle; & tous les hommes qu'il emploie, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but? N'est-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre n'est-il pas le droit de l'échange? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile & vorace au milieu de la moisson? Tel est le riche fainéant au sein du

luxe & de la molleſſe. Objet continuel des ſoins & du travail de la ſocieté, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage, C'eſt à flatter ſes goûts, à combler ſes déſirs, que la nature eſt occupée: c'eſt pour lui que les ſaiſons produiſent les fruits les plus délicieux; les élémens, les mets les plus exquis; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la ſociété une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, & meurt ſans laiſſer d'autre vuide que celui des biens qu'il a conſumés.

Je ne ſçais, dit Tibére, mais il me ſemble qu'il eſt moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car ſi dans la maſſe des biens communs il ne met pas le fruit de ſes talens, de ſon activité & de ſon induſtrie, il y met ſon argent, & c'eſt la même choſe.

Hé mon ami! l'argent, dit le vieillard, n'eſt que le ſigne des biens que l'on céde, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur; mais celui qui dans ce commerce ne préſente que le ſigne, & jamais la réalité; abuſe évidemment du moyen de l'échange, pour ſe faire céder ſans ceſſe ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile

qu'il donne, le dispense de tout, au lieu de l'engager. Que le Magistrat veille, que le Soldat combatte, que l'Artisan & le Laboureur travaillent sans cesse pour lui; ses droits acquis sur leurs services se renouvellent tous les ans, & le privilége qu'il a de vivre inutile est gravé sur des lames d'or.

Ainsi donc l'opulence tient le monde à ses gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, sans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre soin, que de rendre en détail à la société les titres de la servitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette servitude? demanda Tibére. Pourquoi des riches dans un Etat? Parce que les loix, dit le Héros, conservent à chacun ce qui lui est acquis; que rien n'est mieux acquis que les fruits du travail, de l'industrie & de l'intelligence; qu'à la liberté d'acquérir se joint celle d'accumuler; & que la propriété comme la liberté doit être un droit inviolable *(a)*. C'est

(a) Un Philosophe à Athénes ayant trouvé un tréfor dans son champ, écrivit à Trajan, *J'ai trouvé un tréfor.* Trajan lui répondit d'en user. *Il est trop grand pour un Philosophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuser. Alexandre Sévére pensoit de même.

un mal sans doute, qu'il y ait des hommes qui puissent imposer à la société tous les frais de leur existence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux seuls; mais ce seroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'industrie l'espérance de posséder & la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus industrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens; cette inégalité sera même excessive dans les Etats florissans, sans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'Empereur, que le luxe est bon à quelque chose; car c'est lui qui, par ses dépenses, diminue & détruit cette inégalité. C'est-à-dire que le luxe est bon à tarir les sources du luxe: je l'avoue, dit Bélisaire; & je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les possède à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissant intacte & sacrée la portion de

la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aisance de chaque Etat. L'opinion fera le reste. L'opinion? dit l'Empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne & sans violence, remet chaque chose à sa place; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroit difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bientôt celui de sa Cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austéres y prendront la place des mœurs licentieuses & frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. O mes amis! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur Empire! Vous sçavez

combien la Ville eſt attentive, docile & prompte à ſuivre l'exemple de la Cour. Ce qui eſt en honneur eſt bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le déſintéreſſement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de ſe rendre utile, n'ayant plus dans les bienſéances un motif de cupidité, & délivré de l'eſclavage des beſoins aviliſſans du luxe, ſentiroit ſe développer en lui le germe des ſentimens honnêtes; l'amour de la Patrie, le déſir de la gloire ſe ſaiſiroient d'une ame libre & fiere de ſa liberté; tous les reſſorts d'une émulation noble s'y déploiroient en même tems. Ah, ſi un Souverain ſçavoit quel aſcendant il a ſur les eſprits, & comme il peut les remuer ſans contrainte & ſans violence! C'eſt de toutes ſes forces la plus irréſiſtible; & c'eſt la ſeule qu'il ne connoit pas.

Et quelle force, dit Juſtinien, peut balancer le goût des plaiſirs, l'attrait des jouiſſances, le déſir de poſſéder l'équivalent de tous les biens? Qu'importe à l'homme que la volupté enivre par tous les ſens, que la Cour le blâme ou le loue? Un Souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne diſpoſe à ſa fantaiſie d'un peuple induſtrieux, ardent à le

servir? que les plaisirs ne l'environnent? que les arts ne lui soient soumis? Non, dit Bélisaire; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agrémens les plus doux de la vie soient attachés à l'estime publique, & aillent avec elle au devant du mérite; il peut du moins humilier le luxe & lui ôter son orgueil. C'en est assez: le luxe humilié, n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent; la reconnoissance & l'estime publique, les honneurs & les dignités seront réservés au mérite; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la bassesse d'ame ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus rafinés sont factices; & l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains & fantasques, est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre & réelle; & alors celui qui les possède-

ra, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un plus digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux; ses besoins le rendent avare; & son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, & l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites ames; & je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames susceptibles des passions nobles & des grandes vertus, dedaigneront les objets de la vanité, & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibére, dans un Empire opulent, que le stérile éclat des hon-

neurs effacera celui des richeſſes. Leur luſtre eſt le ſeul qui éblouit le peuple; & les dignités, la majeſté même, en ont beſoin pour lui impoſer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majeſté du Sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton? Cette demande interdit Tibére. Je vous parle d'un tems de luxe, reprit le Héros; & dans ce tems-là même, avec quelle vénération la plus ſaine partie de l'Etat, le peuple, ne ſe rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuſe & pauvre, l'âge où ſon modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le ſoc de la charue étoit couronné de lauriers? Rendez plus de juſtice au peuple; & croyez qu'un ſage Monarque, environné de Guerriers & de Miniſtres dénués de faſte, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un ſpectacle cent fois plus impoſant, qu'un Prince voluptueux entouré d'une Cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés ſans qu'il leur en coûte, ne ceſſent de dire que leur rang, pour imprimer le reſpect, a beſoin d'être revêtu de pompe & de magnificence; & en effet, c'eſt comme un vêtement dont l'ampleur

cache les défauts du corps; mais c'eſt une raiſon de plus pour écarter cet appareil qui déguiſe & confond des hommes. Quand la vertu ſe préſentera dans les places eminentes, comme l'athléte dans l'arêne, on l'y diſtinguera bien mieux à ſa force & à ſa beauté; & ſi le vice, la baſſeſſe, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs ſimples dans les grandeurs, c'eſt de ſoulager l'Etat des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenſes. Des honneurs bien diſtribués tiennent lieu des plus riches dons; & le Prince qui en ſera économe, le ſera du bien de ſes peuples. C'eſt-là l'objet eſſentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de ſe livrer au luxe: c'eſt un feu qui bientôt lui-même conſumera ſon aliment. Il s'agit de préſerver du goût du luxe & de la ſoif des richeſſes ceux qui, n'ayant que des talens, des lumiéres & des vertus, ſeroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réſerver des diſtinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai ſervi mon Prince avec zéle & avec aſſez de bonheur; & je ſçais par moi-même combien l'or eſt vil au prix du chêne & du laurier, quand

ceux-ci sont le gage de la reconnoissance & de l'estime du Souverain. Or cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le Prince a droit de la réserver à ce qui est utile & louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse & inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise & la séduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, & qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée & soutenue de l'amour du bien: & c'est alors que l'opinion du Prince fera l'opinion publique, & que son exemple décidera le caractére national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibére, une inquiétude qui me reste? Cette Cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, sera peut-être bien sérieuse; & un jeune Prince.... J'entens, vous avez peur qu'il ne s'ennuie; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que regner fût un passetems. Peut-être cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des momens biens doux. Un Ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture

dans des Provinces qui languiſſoient; & il ſe dira à lui-même: Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses Magiſtrats lui apprendront qu'une de ſes loix aura ſauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'uſurpateur avide; & il dira: Béni ſoit le Ciel! le foible en moi trouve un appui. Ses Guerriers ne lui donneront pas des conſolations ſi pures. Mais lorſqu'ils lui raconteront avec quel zéle & quelle ardeur ſes fidéles Sujets auront verſé leur ſang pour leur Prince & pour leur Patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus ſeront mêlés d'un ſentiment d'amour & de reconnoiſſance qui mouillera ſes yeux de pleurs. Enfin les vœux & les louanges du ſiécle heureux qui le poſſéde, la jouiſſance anticipée des bénédictions de l'avenir, tels ſont les plaiſirs d'un Monarque. Si pour le ſauver de l'ennui ce n'eſt pas aſſez, il ira, comme les anciens Rois de Perſe, parcourir des yeux ſes Provinces, diſtribuant des récompenſes à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'induſtrie, l'abondance & la population, & dépoſant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Biſance comme dans Rome, les Empereurs ont pris ſur eux le ſoin de viſiter les gre-

niers publics; seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toit du laboureur, il y a du pain pour ses enfans? O qu'un Prince connoît bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche! Du reste ne croyez pas que dans le peu de momens tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis; ils lui feront goûter le charme des ames sensibles. Les gens de bien contens de peu, ont dans leur vertueux commerce, une sérénité riante, qui prend sa source dans la paix de l'ame; & que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remors, ne connoissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute; mais les instans en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; & la Cour d'un Prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zéle courageux du bien n'auront aucun piége à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la Cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'Empereur. Pourquoi? dit Bélisaire; quelques ambitieux oisifs-

quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibére, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu eſt honorée; elle germe dans tous les cœurs. L'eſtime publique eſt comme un ſoleil qui la fait éclore & pouſſer avec une vigueur extrême. N'en jugez pas ſur l'état d'inertie & de langueur où ſont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui ſon pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui dans les villes & les campagnes n'a vu dès ſon enfance rien de plus mépriſé que l'induſtrie & le travail, qui ſçait que les grandeurs s'abaiſſent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applaniſſent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, & par elle ſeule, on ſe ſouſtrait à la force & on l'exerce impunément; qu'elle décore juſqu'au vice, qu'elle ennoblit juſqu'à la baſſeſſe, qu'elle tient lieu de talens, de lumieres, & de vertus; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile? Mais que l'opinion change; que l'arbitre des mœurs, le Souverain donne l'exemple; que l'éducation,

ducation, l'habitude faſſent à l'homme un premier beſoin de ſa propre eſtime & de celle de ſes ſemblables; qu'on accoutume ſon ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les ſuffrages de ſon ſiécle & de l'avenir; que ſa renommée & ſa mémoire ſoient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens; que le ſoin de cette exiſtence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant; on verra combien les inclinations baſſes auront peu d'empire ſur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Decius, les Regulus, & les Catons, ſi non des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu? Mais cette inſtitution demande des encouragemens réels. On auroit beau préſcrire aux peres de famille d'élever leurs enfans à la vertu, ſi la vertu languiſſoit oubliée, & ſi le vice, honoré ſeul, avoit le droit de l'inſulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juſte & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez ſans peine comme les mœurs ſeconderoient les loix, & comme l'opinion ſoulageroit la force. Les eſpérances & les craintes, les récompenſes & les peines, les jouiſſances & les privations;

voilà les poids que la politique doit ſçavoir mettre à propos dans la balance de la liberté: avec cela elle eſt ſûre de régir à ſon gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs faſtueuſes des Grands les rendent avides & injuſtes; des mœurs plus ſimples les rendroient modérés, humains, généreux; & le plus grand intérêt du vice ayant paſſé à la vertu, le même penchant, qui les portoit vers l'un, les ramèneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau ſonge! dit Juſtinien. Ce n'en eſt pas un, dit Béliſaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la République naiſſante, ce Sénat où tant de vertu, où tant d'héroïſme éclatoit. C'eſt qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-deſſus d'une grande ame *(a)*; c'eſt que l'eſtime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuſes, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les tems les grands reſſorts du cœur humain.

Je ſçais qu'une longue habitude, & ſur-tout celle de la tyrannie, ne céde pas ſans réſiſtance

(a) *Dum nullum faſtidiretur genus in quo enitereturvirtus, crevit Imperium Romanum* Tit. Liv. L. 4.

aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuſte & violent qui ſe roidiroit contre la crainte du blâme, de la diſgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit ſuivre le droit ſentier de l'honneur & de la vertu. Je pourſuis donc, & je ſuppoſe d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds ſur ma vie de l'obéiſſance, de la fidélité, du zéle de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens ſeront protégés par les loix. Dès-lors l'Empire ſe releve, ſes Membres épars ſe réuniſſent; le plan de Conſtantin, élevé ſur le ſable, acquiert des fondemens ſolides; & du ſein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'eſprit patriotique, & avec lui cet aſcendant que Rome avoit ſur l'univers.

Tandis que Béliſaire parloit ainſi, Juſtinien admiroit en ſilence l'enthouſiaſme de ce vieillard, qui oubliant ſon âge, ſa miſére, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la ſeule idée de rendre ſa Patrie heureuſe & floriſſante. Il eſt beau, lui dit-il, de prendre un intérêt ſi vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le Hé-

ros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on me diroit: Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, & pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis.

A ces mots, son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il rentra; il se mit à table; Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie & de noblesse, lui servit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi! c'est là votre soupé, dit l'Empereur avec confusion? Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le soupé de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons nous-en, dit Justinien à Tibére. Cet homme-là me confond.

Sa Cour espérant de le dissiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du soupé de Bélisaire; & en se retirant, il se dit à lui-même: il est moins malheureux que moi, car il s'est couché sans remors.

CHAPITRE XIV.

Je ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibére le lendemain, en allant revoir le Héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais sitôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet Empire est chargé, on puisse soulager les peuples! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut simple & léger! Il a tout prévu, dit Tibére, & il aura tout applani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par-là qu'ils débuterent.

Je sçavois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes; mais j'espere les dissiper.

Les dépenses de la Cour sont réduites: nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif & innombrable est à la charge de l'Etat? Le

blé qu'on lui distribue (a) nourriroit vingt légions. C'est pour peupler sa ville & pour imiter Rome que Constantin a pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'est plus ni Roi ni Soldat, est-il à la charge publique? Le Peuple Romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au sein de la paix, du fruit de ses conquêtes; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver; & quand l'Etat lui en accordoit, vous sçavez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du Palais (b)? Est-ce avec elle que j'ai chassé les Huns qui ravageoient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'industrie en peut occuper & nourrir; & que du reste on

(a) 40000 boisseaux par jour. Le boisseau, *modius*, d'un pied quarré, sur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le Soldat n'ayant que 5 boisseaux par mois, ou le 6e d'un boisseau par jour; 40000 boisseaux devoient nourrir 240000 hommes.

(b) *Et quem panis alit gradibus dispensus ab altis.* Prud. *L. 1 In Symm.*

Panes Palatini bilibres. La livre des Romains, faisoit dix onces de la nôtre. Buling. *De Trib. ac Vectig. Pop. R.*

faſſe d'heureuſes Colonies: elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture eſt la mere de la Milice; & ce n'eſt pas au ſein d'une oiſive indigence que s'élevent de bons Soldats.

Toutes les loix ſimplifiées, & ſurtout celle du Tribut, la Milice Palatine tombe d'elle-même par ſa propre inutilité; & vous ſçavez de quels frais immenſes *(a)* nous ſommes par-là ſoulagés.

La dépenſe la plus effrayante qui nous reſte, eſt celle des Troupes. Mais elle ſe réduit aux ſeules Légions. Les Colonies de Vétérans établies ſur les frontieres vivent de leur travail; & leurs immunités *(b)* leur tiennent lieu de ſolde. Ces Colonies, le chef-d'œuvre du génie de Conſtantin, ne ſont pas éteintes encore; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir: tant de braves Soldats, que vous laiſſez languir

(*a*) Voy. M. l'Abbé Garnier, *de l'orig. du Gouv. Fr.*

(*b*) *Jam nunc munificentiâ meâ* (*Conſtantini*) *omnibus veteranis id eſſe conceſſum perſpicuum ſit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur.... Vacantes terras accipiant, eaſque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. *L. 7. T. 20.*

dans la misére & l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cultiver & garder leur champ de victoire. Il en est de même des Troupes répandues aux bords des fleuves *(a)*: ces bords qu'elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs.

Des essaims de Barbares se présentent en foule *(b)* pour être admis dans nos Provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution *(c)*; mais le danger n'est que dans le nombre. Qu'on les disperse, & qu'on leur donne des terres vagues & incultes: vous n'en avez que trop, hélas! *(d)* un gouvernement doux & ferme en fera des Sujets fidéles & des Soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les Légions qui soient à la solde du Prince, & le seul tribut de l'Egypte, de l'Afrique & de la Sicile en nourriroit trois fois autant que l'Empire en a jamais

(*a*) On les appelloit *ripenses*. Alexandre-Sévére les avoit établies. Voy. Lamprid. *in Alexand.*

(*b*) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres lætiques.*

(*c*) Comme les Goths sous l'Empereur Valens.

(*d*) Celles du Fisc étoient immenses: la peine de la plûpart des crimes étant la confiscation des biens. Voy. Garn. *de l'orig. du Gouv. Fr.*

eu (a). Ce n'eſt donc pas ſur elles que doit porter l'épargne; & ce n'eſt pas de leur entretien (b), mais de leur rétabliſſement, que l'Etat doit s'inquiéter. Il fut un tems, où l'honneur d'y être admis étoit réſervé aux Citoyens (c), & où l'élite de la jeuneſſe ſe diſputoit cet avantage. Ce tems n'eſt plus; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommmes avec de l'honneur & du pain!

Les hommes ne ſont plus les mêmes, dit l'Empereur. Rien n'eſt changé, dit Béliſaire, que l'opinion ſouveraine des mœurs; & il ne faut que l'ame d'un ſeul, que ſon génie & ſon exemple, pour entraîner tous les eſprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la Répu-

(a) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains, 7200000 boiſſeaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 43200000. A ſoixante boiſſeaux par homme, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(b) La paie du Soldat étoit, par mois, de 400 aſſes, valans 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'aſſe étoit une once de cuivre, plus foible d'un ſixieme que la nôtre; le denier d'argent peſoit un gros, & l'*aureus*, 140 grains.

(c) Et à ceux des Provinces qui avoient droit de Cité à Rome.

blique, & qui fait voir que dans tous les tems les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillans Capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville & retranché sur une éminence, ou l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adresse à sa Troupe: „Mes amis, leur dit-il, „il faut mourir ou être esclaves. Vous n'hésiterez pas, sans doute; mais ce n'est pas tout „de mourir, il faut mourir en braves gens. Il „n'appartient qu'à des lâches de se laisser consumer par la faim, & de sécher en attendant „une mort douloureuse & lente. Nous qui, „élevés dans les combats, sçavons nous servir „de nos armes, cherchons un trépas glorieux: „mourons, mais non pas sans vengeance, mourons couverts du sang de nos ennemis; qu'au „lieu d'un sourire insultant notre mort leur cause des larmes. Que nous serviroit de nous „déshonorer pour vivre encore quelques années, „puisqu'aussi-bien dans peu il nous faudroit mourir? La gloire peut étendre les bornes de la „vie; la nature ne le peut pas„.

Il dit. Le Soldat lui répond qu'il eſt réſolu à le ſuivre. Ils marchent; l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'attaquer avec le courage du déſeſpoir; & ſans les attendre, il leur fait offrir le ſalut & la liberté (a).

Je crois connoître, mes amis, deux cent mille hommes dans l'Empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête; & de ces dignes chefs vous en avez encore: la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout ſoit perdu avec de pareilles reſſources. Ignorez-vous à quel point la proſpérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un Etat? Rappellez-vous ſeulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues & lâchement abandonnées (b); mais l'Eſpagne, la Gréce, l'Italie, la République de Carthage, & tous ces Royaumes d'Aſie, depuis le Nil juſqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'a-

(a) Leonard. Aretin. *De Bell. Ital. adverſus Gothos. L. 4.*

(b) Les Empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles Provinces de la Gaule. *Facta eſt ſervitus noſtra pretium ſecuritatis alienæ.* Sidon. Apollin. *L. 7. Ep. 7.*

bord qu'une Légion (a), laissa en mourant quarante-sept mille Citoyens sous les armes; & jugez de ce que peut le Regne d'un homme habile, actif & vigilant. L'Etat est ruiné, dit-on. Quoi, l'Hespérie & la Sicile, l'Espagne, la Libie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Asie qui faisoient la richesse de Darius & d'Alexandre, sont-elles devenues stériles? Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils y soient heureux; ils y viendront en foule; & pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, & qui seul rendroit cet Empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel est-il donc ce plan? demanda l'Empereur. Le voici, reprit Bélisaire.

La guerre, comme nous la faisons, excéde les armées par de trop longues marches & par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le tems de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de Vétérans & de Soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épou-

(a) La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied & de 300 hommes de cheval. *Voy.* Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

vante, la désolation, le ravage ont fait de rapides progrès *(a)*. Pour opposer à ces torrens une digue toujours présente, je demanderois qu'on rendît tout cet Empire militaire: ensorte que tout homme libre seroit Soldat, mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque Préfecture composeroit une armée, dont les Cités formeroient les cohortes, les Provinces les légions, avec des points de raliement, où le Soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers *(b)*.

(*a*) Sous Auguste, les marches ou frontieres n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les légions à poste fixe. Mais le nombre des Provinces qu'il falloit garder s'étant accrû, les légions n'y pouvoient plus suffire ; & Constantin, en les retirant dans l'intérieur des Provinces, y avoit foiblement suppléé par des lignes de Vétérans.

(*b*) La terre donne à ses Laboureurs le courage de la défendre: elle met ses fruits, comme un prix, au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xenoph. Traité du ménage.*

Dans un vaſte Empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cauſe commune. Des peuples ſéparés par les mers s'intéreſſent peu l'un & l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien ne ſçait pas pourquoi on le fait paſſer en Aſie: il lui eſt égal que le Tigre coule ſous nos loix, ou ſous les loix du Perſe. La diſcipline le retient, l'eſpoir du butin l'encourage; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cauſe qui n'eſt pas la ſienne. Au lieu que dans mon plan, la Patrie n'eſt plus un nom vague, une chimére pour le Soldat; c'eſt un objet préſent & cher, auquel chacun eſt attaché par tous les nœuds de la nature. „ Citoyens, pourroit-on leur dire, en „les menant à l'ennemi, c'eſt le champ qui vous „a nourris, c'eſt le toit qui vous a vus naître, „c'eſt le tombeau de vos peres, le berceau de „vos enfans, le lit de vos femmes que vous dé„fendez „. Voilà des intérêts ſenſibles & puiſſans. Ils ont fait plus de Héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet ſur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la diſcipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeuneſſe laborieuſe & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les Villes & les campagnes, préſervée par le travail des vices de l'oiſiveté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier ſignal de la guerre. Parmi ces troupes, la déſertion ſeroit un crime contre nature *(a)*; tout ce qu'il y a de plus ſacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'Etat n'en auroit pas moins ſes légions Impériales, qui, comme autant de fortereſſes mouvantes, ſe porteroient d'un poſte à l'autre, où le danger les appelleroit. L'eſprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce ſeroit à qui mériteroit le mieux de paſſer dans ces Corps illuſtres; & au lieu de ces levées à la hâte, que la faveur, la colluſion, la fraude ou la négligence font accepter ſans examen *(b)*, nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaiſon des forces de l'Empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ſes tems même les plus

(*a*) *Communis utilitatis dereliƈtio contra naturam eſt.* Cic. *Off.* 3.

(*b*) *Hinc tot ubique ab hoſtibus illatæ cladeſ, dum longa pax militem incurioſiùs legit; dum poſſeſſoribus indiƈti tyrones per gratiam aut diſſimulationem probantur.* Veget. *L. 1. Ch. 7.*

heureux *(a)*? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes & sans pain?

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un Empire tout militaire les peuples seront bien soumis? Qui m'en répond? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & sage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux? Non, dit Justinien; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuans, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome *(b)* lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes sçavent ce qui leur manque, & ce qui leur est dû; qu'ils ne seroient point insensibles au soin qu'un Prince bienfai-

(*a*) Sous Auguste 23 Leg., sous Tibére 25, sous Adrien 30, sous Galba 372000 hommes, moitié troupes Romaines, moitié auxiliares.

(*b*) *Hi mores vulgi: odisse præsentia, præterita celebrare.... Ingenio mobili, (plebem) seditiosam, discordiosam, cupidam rerum novarum, quiete & otio adversam.* Salluſt.

faisant prendroit de soulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit seroit payé par leur amour. Qu'il essaye d'être envers eux juste, sensible, secourable; qu'il n'emploie à regner sous lui que des gens dignes de le seconder; qu'il veille en pere sur ses enfans; je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques mécontens, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle? C'est au Prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppression, à craindre qu'ils ne l'abandonnent; mais celui qu'on sçait occupé du repos & du bonheur des siens, n'a point d'usurpateurs à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits qu'on osera troubler son regne? Est-ce dans les campagnes où regneront l'aisance, le calme & la liberté; dans les Villes où l'industrie & la fortune des Citoyens, leur état, leurs droits & leur vie seront sous la garde des loix; dans les familles ou l'innocence, l'honneur, la paix, la saintete des nœuds de l'himen & de la nature auront un asyle sacré; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans? Non, si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant,

qu'il y ait du risque & de l'audace à rendre ses sujets puissans, pour les rendre heureux & tranquilles; c'est cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine; & je leur dirois hautement: Je vous mets à tous les armes à la main, pour me servir si je suis juste, & pour me résister si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire! Mais je me croirois bien prudent, de m'assurer ainsi à moi-même & aux miens un frein contre nos passions, & sur-tout une digue contre celles des autres! Avec ma couronne, & au-dessus d'elle, je transmettrois à mes successeurs la nécessité d'être justes; & ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un Monarque eut jamais laissé. Je sçais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instans de sa vie? Un Prince est au-dessus des loix: vos loix le disent (a) & cela doit être; mais ce seroit la premiere chose que j'oublierois en montant sur le trône; & malheur au flatteur infâme qui m'en feroit souvenir. Adieu mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un Empire. Il est tems de nous reposer. Cependant il me reste

(a) *Princeps legibus solutus est.* Pandect. *L. 1, T. 3.*

encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensiblement, & à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibére.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'Empereur en s'en allant. Mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune Prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas, aura-t-il besoin d'un long regne, pour achever cette grande révolution. Je ne sçais, dit Tibére, mais il me semble avoir vu dans le projet de ce Héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; & si le reste veut du tems, ce tems du moins n'est pas si éloigné, qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibére, lui dit l'Empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas tems de commencer à vivre, quand on n'a plus besoin que de sçavoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.

CHAPITRE XV.

Le jour suivant l'Empereur & Tibére étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le Héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air sérein: & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un Héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du ciel me reduiroit peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime (*a*): voilà ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des momens de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma rui-

(*a*) *Nulla sine Deo mens bona est.* Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

ne, je me disois, Courage, Bélisaire, tu es sans reproche, & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore; & quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage: Hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse & ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête; ton pere n'est pas plus méchant que toi; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon ame, l'enveloppera dans son sein; & nous verrons si les méchans y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & persuade, pleure en m'écoutant; mais ce sont de plus douces larmes; & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer, comme

un tyran triſte & farouche qui ne demande qu'à punir? Je ſçais bien que lorſque des hommes jaloux, ſuperbes, mélancoliques nous le repréſentent, ils le font colére & violent comme eux (*a*); mais ils ont beau lui attribuer leurs vices; je tâche moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins ſuis-je aſſuré que mon erreur eſt innocente (*b*). Dieu m'a créé foible, il ſera indulgent; il ſçait

(*a*) Mais d'autre côté, avec quelle préſomption un Coeur ſenſible qui étend la bonté & la clémence juſqu'aux égaremens les plus impardonnables, ou ce qui ſouvent revient au même, un eſprit léger qui regarde les plus grands crimes comme des paccadilles & comme des ſuites inévitables de l'état borné de notre nature, s'arroge-t-il le droit de ſe donner lui-même pour regle de l'Etre ſouverain, d'en ravaler la ſainteté & d'en limiter la juſtice vengereſſe? L'EDIT.

(*b*) Cette erreur ne ſera pas trouvée aſſurément auſſi innocente qu'elle le paroit d'abord. Nier une ſeule perfection de l'Etre ſouverain, ou la rabaiſſer au deſſous de l'idée de ſon immenſité, c'eſt le dèshonorer. Du moins cette erreur ſeroit-elle propre à nous inſpirer une fauſſe tranquillité à l'égard de notre état vicieux & corrompu, dont la ſeule nature abandonnée à elle-même ne ſauroit ſe diſſimuler le ſentiment, & à nous faire mépriſer d'une maniere criminelle tous les ſecours qui nous ſont offerts pour y rémédier: effet qui ne ſe manifeſte que trop clairement dans la ſuite de ce paſſage. L'EDIT.

bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser: c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas (a). Je lui suis plus fidéle encore, & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'Empereur; & je suis bien sûr que l'Empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas! Ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Bélisaire; mais je suis bon; & autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue (b).

(a) L'homme ne sauroit offenser Dieu qu'en violant les loix divines: mais aussi chacune de ces violations l'offense-t-elle immédiatement. Or si ces loix sont connues, comme elles sont gravées profondément en caracteres ineffaçables dans nos coeurs, il y a sans doute de la folie ou de la malice à les violer. La foiblesse humaine n'excuse rien: elle nous porte au contraire à nous convaincre plus vivement de la nécessité d'un arrangement ultérieur, qui rempliſſe le vuide de la Loi naturelle, & qui nous procure les moiens de satisfaire aux volontés de l'Etre suprême. L'EDIT.

(b) Bélisaire étant répréſenté ici comme attaché à la Religion purement naturelle, qu'il ne connoit pas même dans toute son étendue, & qu'il ne fait qu'es-

Et qui de nous est juste; dit l'Empereur? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire: car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui: vous le voyez si favorable! Hélas, dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sçais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un Dieu? Si cet Etre incompréhensible se plait à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfans & ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'Empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard: se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon: je m'en tiens-là.

tropier, l'idée qu'il a de la probité & de la vertu d'un homme abandonné à lui-même & qui est celle des Pharisiens, a grand besoin de Correctif. Nous trouverons ci-après l'occasion d'en parler plus au long. L'EDIT.

N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonins? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette Cour, toute composée de vrais amis du Prince; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, & remplir leur ame de cette joie pure, qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la Cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste & plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins, qui ont fait les délices du monde *(a)*. C'est avec eux

(*a*) Dans la Société civile il n'y a que l'intérêt commun, qui décide la bonne & la mauvaise réputation des Particuliers. Ce n'est pas aux motifs des actions qu'on a égard devant ce tribunal; c'est aux suites qu'elles ont, pour le genre humain ou du moins pour une grande partie des membres qui le composent. Voilà la seule considération, dans laquelle *Titus*, *Trajan*, les *Antonins* & les autres Princes qui leur ressemblent, méritent les éloges que la postérité répand encore aujourd'hui sur leur cendre. Mais cette manière de distribuer la gloire & le déshonneur est en même tems une preuve évidente des bornes étroites de notre esprit, qui le plus souvent, pour apprécier le mérite d'une action, a be-

& tous les gens de bien, de tous les païs & de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire se

soin d'être frappé vivement. C'est ici, comme partout ailleurs, que l'entendement divin surpasse infiniment le nôtre. Celui-là examine tous les motifs, & malheur alors à toutes les vertus philosophiques de ces Héros payens, si en ces momens elles se présentent ou comme des vices déguisés, ou comme des suites involontaires d'un coeur naturellement tendre ou même lâche! Mais quelles sont ces idoles de l'Antiquité, auxquelles la flatterie prodigue si souvent un encens injuste? *Titus*, pendant qu'il étoit associé à son pere pour le gouvernement de l'Empire, étoit fier, cruel & voluptueux. Il fut encore le meurtrier de *Cécinna*. Si pendant le court espace de son regne de deux ans il se gardoit de ces vices, ce ne fut qu'hipocrisie et peut-être ne vécu, t-il pas assés long-tems pour se montrer en effet tel qu'il étoit. *Trajan* étendoit sa bonté naturelle jusqu'au criminels & aux méchans, à la seule exclusion des *Chrétiens* dont il fut le persécuteur. Son regne fut l'époque de la licence effrénée, où chacun pouvoit agir comme bon lui sembloit. Sa vertu tant vantée n'étoit que commodité & foiblesse. D'ailleurs *Trajan* étoit vain, ambitieux, débauché, ivrogne, & coupable du plus honteux débordement. *Tite Antonin* souilloit ses vertus par des voluptés contre la Nature. S'obstinant à méconnoitre la vérité, qui sautoit aux yeux, il demeura attaché à l'idolâtrie. *Marc-Aurele*, l'idolâtre le plus insensé que *Rome* ait peut-être jamais vu, avec toute sa philosophie se rendoit ridicule par sa superstition parmi les payens même. Sa bonté qui ne procédoit que d'une vanité outrée de vouloir passer pour débonnaire & pour bienfaisant, dégénéra enfin en

trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon. Et les méchans, lui dit Tibére, qu'en faites-vous? — Ils ne ſeront point-là. J'eſpere y voir, ajouta-t-il, l'auguſte & malheureux vieillard, qui m'a privé de la lumiere: car il a fait du bien, & il l'a fait par goût; & s'il a fait du mal, il l'a fait par ſurpriſe. Il ſera bien aiſe, je crois, de me retrouver mes deux yeux! En parlant ainſi, ſon viſage étoit tout rayonnant de joie; & l'Empereur fondoit en larmes, penché ſur le ſein de Tibére.

Mais bientôt l'attendriſſement faiſant place à la réflexion, vous eſperez trouver, dit-il à Béliſaire, les Héros Payens dans le Ciel *(a)*!

négligence impardonnable. Tandisqu'il ſe livroit à des réfléxions philoſophiques ſur la juſtice & ſur la clémence, il laiſſoit à l'avidité de ſes Gouverneurs la liberté de piller impunément les Provinces, pour éviter, diſoit-il tout ſoupçon de ſévérité. Avec tout cela il perſécutoit cruellement les vrais adorateurs de Dieu. Ne vouloir peupler le Ciel que de tels Héros de la vertu, c'eſt aſſurément avoir des idées peu dignes de la perfection de l'Etre ſouverain. L'EDIT.

(*a*) Les Peres de l'Egliſe ont décidé, que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laiſſer mourir hors de la voie du ſalut, celui qui auroit fidélement ſuivi la loi naturelle. Mais on ſçait que Juſtinien étoit fanatique & perſécuteur. (Cette Note a encore une

Y pensez vous? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire: vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse? Je suis un pauvre homme, qui n'ai d'autre consolation que l'avenir que je me fais. Si c'est une illusion, laissez-la moi: elle me fait du bien; & Dieu n'est en point offensé: car je l'en aime davantage. Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Aristide, de Marc-Auréle & de Caton, il y ait un éternel abîme; & si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'Etre excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'Empereur à Tibére, en honorant dans ce Héros cet enthousiasme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Bélisaire ne s'est jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond! hélas! & qui peut l'être, dit le vieillard? Quel homme assez audacieux peut dire avoir sondé les décrets éternels? Mais Dieu nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord ensemble, la lumiere de la foi & celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel & irrésistible (a) nous assure, la

longue suite qui se trouve jointe à la fin de l'Original, où nous renvoyons le Lecteur, pour ne pas donner trop d'étendue à cette remarque. L'EDIT.)

(a) Le *Sentiment moral* a causé en tout tems des troubles infinis dans l'Eglise, étant devenu une source

foi ne peut le désavouer. La révélation n'est que le supplément de la conscience: c'est la même voix qui se fait entendre du Ciel & du fond de mon ame. Il n'est pas possible qu'elle se démente, & si d'un côté je l'entens me dire que l'homme juste & bienfaisant est cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances *(a)*. Et qui vous ré-

féconde de bien des sectes et Hérésies. Il faut donc, pour le déterminer, une circonspection extrême que, le seul usage légitime de la Lumiere de la Révélation peut donner. L'EDIT.

(*a*) Mais qui sont ces hommes justes & bienfaisans, si dignes de la bienveillance éternelle de la Divinité? Ce n'étoit ni *Titus*, ni *Trajan*, ni l'un, ni l'autre des *Antonins*, qui n'étoient pas même justes à tous égards, & dont la bonté qui n'étoit que trop souvent foiblesse n'avoit d'autre vue que celle de les faire passer parmi les hommes pour de bons Princes. C'est à quoi ils ont réussi & au de-là de leur attente. Si l'on veut que l'Etre suprême leur donne une félicité éternelle pour récompense de leur vertu mince & intéressée, il faudroit qu'il leur accordât plus qu'ils n'ont jamais demandé. Mais supposé même que ce peu de bonnes qualités civiles méritassent une retribution infinie, les grands vices dont ils ont souillé leur mémoire & dont l'Oeil qui voit tout aura remarqué en eux sans doute de plus fréquens & de plus insignes, n'en mériteront pas assurément une punition moins illimitée, pour ne rien dire de leur opiniâtreté impardonnable à méconnoitre le vrai Dieu & de la

pond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur ſoit une révélation ſecrette? Si elle ne l'eſt pas, Dieu me trompe, dit Béliſaire, & tout eſt perdu. C'eſt elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en préſcrit le culte, elle qui me dicte ſa loi. Auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence à ce qui ne ſeroit qu'une erreur? O, qui que vous ſoyez, laiſſez-moi ma conſcience: elle eſt mon guide & mon ſoutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, ni le juſte, ni l'honnête; le menſonge & la vérité, le bien & le mal ſe confondent; je ne ſçais plus ſi j'ai fait mon devoir; je ne ſçais plus s'il y a des devoirs: c'eſt alors que je ſuis aveugle; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne ſeroit celui qui obſcurciroit en moi cette lumiere intime.

cruelle perſécution de ſes adorateurs. Que les jugemens des hommes ſont injuſtes! L'Hiſtoire célébre les Vertus de ces Princes, pour exciter les autres à une imitation plus pure, comme nous louons dans les enfans une bagatelle pour les mieux encourager à bien faire. La flatterie ou plutôt l'amour de la ſingularité en ſaiſiſſant cette bagatelle, méconnoit des fautes beaucoup plus conſidérables, croit celle-là digne d'une rémuneration ſans bornes & prétend que la Divinité ne doit peupler ſon Ciel que des ennemis de ſon nom & des perſécuteurs de ſes favoris. L'EDIT.

Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible & trompeuse? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au sentiment que j'en ai conçu, n'est pas de cette religion. Vous l'avouerai-je? Ce qui m'y attache, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu: Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables: quoi de plus simple & de plus naturel! Vouloir du bien à qui nous fait du mal; quoi de plus grand, de plus sublime! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu; quoi de plus consolant pour l'homme! Après cela qu'on me propose des mysteres inconcevables; je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espere pour eux en la bonté d'un Pere dont tous les hommes sont les enfans, & en la clémence d'un Juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Juſtinien, vous allez ſauver bien du monde! Eſt-il beſoin, dit Béliſaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je ſens comme vous, dit l'Empereur, qu'il eſt plus doux d'aimer ſon Dieu que de le craindre; mais toute la nature atteſte ſes vengeances, & la rigueur de ſes décrets. Moi, dit Béliſaire, je ſuis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (a). Telle eſt ma religion. Qu'on la propoſe à tous les peuples, & qu'on demande ſi elle n'eſt pas digne de vénération & d'amour; toutes les voix de la nature vont s'élever en ſa faveur. Mais ſi la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main, ſi les Princes qui la profeſſent, faiſant de ce monde un

(a) On attribue ici à Béliſaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les Optimiſtes. *Bonus eſt (Deus): bono nulla cujuſquam boni invidia eſt: fecit itaque quam optimum potuit.* Senec. Epiſtol. *L. 15. Quidquid nobis negatum eſt, dari non potuit.* Idem. De Beneficiis. *L. 2. C. 28. Magna accepimus; majora non cepimus.* Ibid. *C. 29.*

Deum ſine conſilio agentem ne cogitare quidem facile eſt: quæ autem fuiſſet cauſa propter quam male mihi conſultum fuiſſet? Marc. Anton. *L. 6.*

un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choſes l'une, ou que leur religion eſt barbare comme eux, ou qu'ils ne ſont pas dignes d'elle.

Vous élevez-là, dit Juſtinien, une queſtion bien ſérieuſe! Il ne s'agit pas de moins que de ſçavoir ſi un Prince a le droit d'exiger dans ſes Etats l'unité de dogme & de culte. Car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer ſur des rebelles obſtinés que par la force & les châtimens.

Comme je ſuis de bonne foi, dit Béliſaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer ſur les mœurs & intéreſſer l'ordre public, eſt du reſſort du Souverain, non pas comme Juge de la vérité & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en réſulte: car le premier principe de toute croyance eſt que Dieu eſt ami de l'ordre, & qu'il n'autoriſe rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'Empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'ayent des rapports intimes & néceſſaires avec la croyance? Je reconnois, dit Béliſaire, qu'il y a des vérités qui intéreſſent les mœurs; mais obſervez que Dieu en a fait des vérités de ſentiment, dont aucun homme ſenſé ne doute. Au lieu que les

vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien: Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens *(a)*. Or, si la Providence a rendu indépendant de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons & les

(a) La religion de Bélisaire n'est qu'un mélange de fanatisme & de libertinage. Ses vérités de sentiment, ses préceptes de morale ne sont que la simple Loi naturelle. Que si quelcun doute encore de l'insuffisance de cette Loi, telle qu'elle est à présent, pour notre entière félicité, qu'il aille consulter les plus sincères d'entre les philosophes payens. C'est une Loi sans motifs, par conséquent c'est une Loi défectueuse. Il n'y a que la Révélation qui la rétablisse, qui la complète & qui la munisse des motifs les plus puissans, & les plus inséparables des mystères de la foi, sur lesquels ils se fondent. On ne peut donc dire que la fin principale en soit la Révélation des mystères, considérés comme tels, ni même nier que ceux-ci influent beaucoup sur les moeurs, lesquelles peuvent bien, indépendamment de cette influence, être civilement bonnes, mais jamais pures & justes aux yeux de l'Etre Souverain. Si sans la Révélation il pouvoit y avoir par-tout des hommes véritablement vertueux, celle-ci seroit bien superflue, & conséquemment Dieu en la publiant auroit agi sans raison suffisante, ce qui répugne absolument à la perfection de son Etre. L'EDIT.

mauvais succès des choses d'ici-bas; pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle? Qu'ils examinent de bonne foi, si en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & sujet plus ou moins fidéle. Cet examen sera leur régle: & vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes; mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du Ciel? Ah! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire; & qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'Empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la verité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur? que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main? & que la persécution changera d'étendarts & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien proté-

ge; & les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux Princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes; hé bien? lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'Eternel? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi, ce point unique? Chacun prétend que c'est lui; mais sur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C'est donc à lui, & à lui seul, à se décider sur un choix, d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m'obliger à penser comme vous! Et si vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré? Hélas! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance? Mille autres, d'aussi bonne foi, ont été séduits & trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-

ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi! Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélites; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites, les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage Roi des Goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs Princes. Il étoit Arien; mais bien loin d'exiger qu'on adoptât ses sentimens, il punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infâme & sacrilége. „ Comment „ ne me trahiriez-vous pas, disoit-il, moi qui „ ne suis qu'un homme, puisque vous trahissez „ pour moi celui que vos peres ont adoré „ ? L'Empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un crime à ses sujets d'être fidéles à leur croyance; il en faisoit un à ses Courtisans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur

ame pour gagner sa faveur. O plût au ciel que Justinien eût renoncé comme eux au droit d'asservir la pensée? Il s'est laissé engager dans des querelles interminables; elles lui ont coûté plus de veilles que ses plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit? des séditions, des révoltes & des massacres. Elles ont troublé son repos, & le repos de ses Etats.

Le repos des Etats, reprit l'Empereur, dépend de l'union des esprits. C'est une maxime équivoque, dit Bélisaire, & dont on abuse souvent. Les esprits ne sont jamais plus unis, que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Sçavez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique & intolérante? c'est l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher: c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice & à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avali, rebuté, privé des droits de Citoyen & de Sujet fidéle; & toutes les fois que dans un Etat on fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la Patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il

influe sérieusement sur l'état des Citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent (a) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel; & voilà de quels Dieux un Souverain crédule & violent se rend l'implacable Ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel; que le zéle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée? dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos Edits que le soleil se leve, & que les étoiles brillent au ciel? La vérité luit de sa propre lumié-

(a) *Privatæ causæ pietatis aguntur obtentu, & cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedissequam.* (Le Pape Léon à l'Empereur Théodose.)

re; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des buchers. Dieu remet aux Princes le soin de juger les actions des hommes: mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire: c'est-là que l'homme rentre sous l'empire des loix; & plus cet empire se renfermera dans ses limites naturelles, moins il aura besoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La Justice est le point d'appui de l'autorité; & celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense? Demandez à vos Généraux si l'on persuade à coups d'épée? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile; Salomon y arriva furieux & désespéré. „ „ Tout est perdu en Afrique (me dit-il): les

„Vandales ſont révoltés; Carthage eſt priſe, „elle eſt au pillage; & dans ſes murs & dans „les campagnes on nage dans des flots de ſang; „& cela, pour quelques rêveurs qui ne s'enten„dent pas eux-mêmes, & qui jamais ne ſeront „d'accord. Si l'Empereur s'en mêle, s'il don„ne des Edits pour des ſubtilités qu'il n'entend pas „lui-même, il n'a qu'à mettre ſes Docteurs à la „tête de ſes armées: pour moi j'y renonce; je „ſuis au déſeſpoir „. Ainſi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raiſon. C'eſt bien aſſez des paſſions humaines pour troubler un ſi vaſte Empire, ſans que le fanatiſme encore y vienne agiter ſes flambeaux.

E qui appaiſera les troubles élevés? demanda l'Empereur. L'ennui, répondit Béliſaire, l'ennui de diſputer ſur ce qu'on n'entend pas, ſans être écouté de perſonne. C'eſt l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance; bientôt la mode en paſſera; & ils prendront d'autres moyens pour devenir des perſonnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arêne. S'ils étoient ſeuls, ils s'embraſſeroient. Mais on les regarde; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ſes raiſons me perſuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'Empereur, c'eſt qu'il rend le zéle d'un Prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préſerve! dit Béliſaire. Je ſuis bien ſûr de lui laiſſer le plus infaillible moyen de la rendre chere à ſes peuples; c'eſt de faire juger de la ſainteté de ſa croyance par la ſainteté de ſes mœurs; c'eſt de donner ſon regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aiſé, en faiſant des heureux, que de faire des proſélites, & un Monarque juſte a lui ſeul plus d'empire ſur les eſprits, que tous les perſécuteurs enſemble. Il eſt plus commode ſans doute de faire égorger les hommes que de les perſuader; mais ſi les Souverains demandoient à Dieu: Quelles armes emploirons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être? & que Dieu daignât ſe faire entendre, il leur répondroit: *Vos vertus!*

Quand l'ame de Juſtinien, que cette diſpute avoit émue, ſe fut calmée dans le ſilence, il ſe rappella les maximes & les conſeils des Sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animoſités cruelles. Quel contraſte, diſoit-il en lui-même! Voilà un homme

blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence; & les Ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur! Bélisaire est pieux & juste; il aime son Dieu, il désire que tout l'adore comme lui; mais il veut que ce culte soit volontaire & libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zéle qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain l'Empereur & Tibére, en allant revoir le Héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau; & l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du Château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure; & on les emmenoit captifs.

L'Empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre: de-là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à



H. Gravelot Inv. J.M. Stock Sculp.

craindre; & si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur Chef? A six mille d'ici, répondit l'Empereur, au Château de Bélisaire. De Bélisaire! dit le Bulgare. Quoi, vous connoissez ce Héros! Assurément, dit l'Empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le Chef, vous n'avez rien à craindre : nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois; & sa fille toute tremblante le serre dans ses bras, avec des cris perçans. Mon pere, dit-elle, ah mon pere! faut-il encore nous séparer!

A l'instant même on vient leur dire que la cour du Château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre, & le Chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs, Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je

suis Tibére, dit l'un d'eux, & mon pere est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares, dit le Chef; & nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne céde au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un Prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'Empereur & Tibére tendirent les bras à leur Libérateur; & Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes, Quoi, dit-il, vos mains sont captives! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'Empereur l'étonnement, la joie & la confusion! O vertu, dit-il, en lui-même, ô vertu, quel est ton pouvoir! Un pauvre aveugle, du fond de sa misere, imprime le respect aux Rois! désarme les mains des barbares! & rompt les chaînes de celui..... Grand Dieu! si l'univers voyoit ma honte!..... Ah! ce seroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & soyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous est promise.

Leur Chef, en quittant Bélisaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de son Roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le Héros, pour qu'un si vaillant Prince soit l'allié de ma Patrie, & l'ami de mon Empereur.

O Bélisaire! s'écria Justinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit causé, ô Bélisaire! quel ascendant vous avez sur l'ame des peuples! les ennemis mêmes de l'Empire sont vos amis! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je suis fort bien avec leur Roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc, lui demanda Tibére? Dans sa tente, dit le vieillard: j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur Roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons; & le lendemain je

me ſuis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Juſtinien, ce Roi ſçait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu? Il en avoit bien quelque envie, dit Béliſaire; mais ſes vues & mes principes ne ſe ſont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger! Me venger, moi! la digne cauſe pour mettre mon pays en feu! je l'ai remercié, comme vous croyez bien; & il m'en eſtime davantage.

Ah! quels remors! Quels remors éternels pour l'ame de Juſtinien, lui dit Juſtinien lui-même, s'il ſçait jamais quel a été l'excès de ſon ingratitude! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu? Et n'eſt-il pas indigne d'en avoir jamais, après ſon horrible injuſtice?

Non, reprit Béliſaire, ne l'outragez pas. Plaignez, reſpectez ſa vieilleſſe. Vous allez voir comment il a été ſurpris. Ma ruine a eu trois époques. La premiere fut mon entrée dans Carthage. Maître du Palais de Gelimer, je fis de ſon trône un Tribunal où je ſiégeai pour rendre la juſtice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus impoſant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma penſée; & lorſqu'on s'aſſied ſur un trône, on a

bien

bien l'air de l'eſſayer. Je fis donc là une imprudence: ce ne fut pas la ſeule. J'eus la curioſité de me faire ſervir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les Officiers de leur Roi. C'en fut aſſez pour faire croire que je voulois prendre ſa place. Le bruit en courut à la Cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; & Juſtinien récompenſa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif, avec ſa femme & ſes enfans, & les tréſors accumulés que les Vandales, depuis un ſiécle, avoient ravis aux nations. L'Empereur me reçut dans le Cirque; & en le voyant ſur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à ſon ſujet, avec une grace mêlée de douceur & de majeſté, je treſſaillis de joie, & je dis en moi-même: Cet exemple va lui donner une foule de Héros: il ſçait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire; on ſe diſputera l'honneur de le ſervir. Mais ſi mon triomphe lui préparoit des ſuccès, il m'annonçoit bien des traverſes! Ce fut dès lors que l'envie ſe déchaina contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposerent silence; mais lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'Empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de son armée seroit le fruit de mon obstination; & lorsque réduits à l'extrémité les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des ambassadeurs, que Justinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, & que ce seroit le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie: je différe de consentir à la paix qu'il fait proposer; la ville se rend; & je suis accusé de révolte & de trahison. Ce n'étoit pas sans quelque apparence, comme vous voyez: j'avois désobéi, j'avois fait encore plus. Les Assiégés mécontens de leur Roi, m'avoient offert sa Couronne: un refus pouvoit les aigrir; je les flatai par ma réponse, & cette acceptation, en effet simulée, passa pour sincere à la Cour. Je fus rappellé; & mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux piéds de

l'Empereur ce Roi des Goths (a), dont on m'accusoit d'avoir accepté la Couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fusse humilié: mon cortége faisoit ma pompe; & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient satisfait une vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçoit qu'il n'étoit point dissuadé: & par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à son ame, fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'Empereur, déja prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un sujet, que la voix publique élevoit jusqu'au ciel? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusoit? Auriez-vous fermé l'o-

(a) Vitigès.

reille aux réflexions de la Cour, sur l'insulte faite à la majesté par ce tumulte populaire? Mon voisin, le plus grand Prince est homme; il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir; & quand Justinien n'auroit pas eu la force de se vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous surprendre. Il le fit cependant: il se mit audessus des foiblesses de la vanité, & des soupçons de la jalousie; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défense de ses Etats. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carriere. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires, de ma triste inutilité; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'Empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition, dont l'issue décidoit du sort de l'Etat. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos *(a)*. La fortune

(a) *Dum interea civitas omnis tumultuando maximum in modum perturbaretur.., Belisarius, cla-*

me seconda; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles; & le succès d'une embuscade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la Ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissois en moi-même; mais le moyen de l'appaiser? L'Empereur étoit vieux; cet âge a des foiblesses; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendoit, firent croire à ce Prince qu'on étoit las de son regne, & qu'on l'avertissoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin se saisirent de son ame; & sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration, dont les complices sont morts dans les tortures, sans en avoir nommé le Chef. La calomnie a suppléé au silence des coupables; & ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accu-

rissimus olim præfectus, etsi præsenectute in curvitatem jam declinasset, mittitur tamen per Imperatorem in hostes.... Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit, nec sane minorem ex eo retulit gloriam, quam ex Vandalis olim Gothisque devictis. Agathias. L. 5.

soit. J'ai été arrêté, le peuple s'en est plaint; une longue prison l'a ému de pitié; l'indignation a produit la révolte; & l'Empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en est témoin; mais le ciel qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux Souverains d'y lire; & celui que vous accusez est plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abusé comme lui.

Oui sans doute, il est malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Justinien, en se précipitant sur lui, & en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur, lui demanda Bélisaire? C'est le tourment d'une ame déchirée, lui dit Justinien. O mon cher Bélisaire! ce maître injuste, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité, c'est lui, c'est lui qui vous embrasse. Vous, Seigneur! s'écria le Héros. — Oui mon ami, mon défenseur, oui le plus vertueux des hommes, c'est moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laissez-moi

subir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai souillé, une couronne dont je suis indigne. C'est la poussiere que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'est-là que mon front doit cacher l'opprobre dont il est couvert.

Hé bien! lui dit Bélisaire, qui le retenant dans ses bras le sentoit suffoqué de sanglots, hé bien, Seigneur! allez-vous succomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme si vous étiez le premier homme que la calomnie eût séduit, ou que l'apparence eût trompé! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux? Non, grand Prince, un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & consternée se relève au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug de barbares; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits; mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous

n'êtes pas un tyran. Bélisaire est aveugle; mais il vous le pardonne; & si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah! rempliſſez un seul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je suis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'Empereur, en le serrant de nouveau dans ses bras, venez m'aider à expier mon crime; venez l'exposer dans toute son horreur aux yeux de ma perfide Cour; & que votre présence, en rappellant ma honte, atteste aussi mon repentir,

Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude: il fallut, pour le consoler, qu'il consentît à le suivre. Alors Justinien s'adressant à Tibére, Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami! & quels bienfaits égaleront jamais le service que vous m'avez rendu? Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas assez riche pour m'en récompenser. Mais chargez Bélisaire de la reconnoissance. Tout pauvre qu'il est, il posséde un trésor que je préfére à tous les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit Bélisaire: & je ne puis mieux le placer. A ces mots il fit

appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embraſſez les genoux de l'Empereur, & demandez ſon aveu pour donner votre main au vertueux Tibére. Au nom, à la vue de Juſtinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Beliſaire, fut le frémiſſement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, & détourne la vue. Juſtinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder: vous me verrez baigné de larmes: elles expriment le repentir qui me ſuivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Béliſaire me le pardonne; & voici le moment de vous montrer ſa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Juſtinien une conſolation d'unir Eudoxe avec Tibére; & il commença dès ce moment à ſentir rentrer dans ſon cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus ſoudaine & moins attendue n'avoit renverſé les idées & les intérêts de la Cour. L'arrivée de Béliſaire y jetta le trouble & la conſternation. Le voilà, dit l'Empereur à ſes courtiſans, le voilà ce Héros, cet homme juſte, que vous m'avez

fait condamner. Tremblez, lâches: ſon innocence & ſa vertu me ſont connues; & votre vie eſt dans ſes mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints ſur tous les viſages: on croyoit voir dans Béliſaire un Juge inéxorable, un Dieu terrible & menaçant; il fut modeſte comme dans ſa diſgrace, il ne voulut connoître aucun de ſes accuſateurs; & honoré juſqu'à ſa mort de la confiance de ſon maître, il ne lui inſpira jamais que l'indulgence pour le paſſé, la vigilance ſur le preſent, & une ſévérité impoſante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, & pour la gloire de Juſtinien. Ce vieillard foible & découragé, ſe contenta de lui donner des larmes; & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

F I N.

L'HEUREUSE
FAMILLE.
CONTE MORAL.

Il laboure le champ que labouroit son pere.
Racan.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0241-6

A MADAME LA....

Je le sais, mon ouvrage n'est rien; mais, souvent c'est par des riens qu'on prouve le desir de plaire. Vous recevrez avec bonté celui-ci, vous le recevrez comme un hommage de mon cœur.

L'HEUREUSE
FAMILLE.

CONTE MORAL.

Le jeune Basile étoit le fruit d'une union mal assortie. Sa mere, d'une ancienne maison de Périgord, mais réduite à une extrême pauvreté, s'étoit déterminée à épouser un laboureur aisé, plutôt que de s'abaisser à servir. Son mari étoit neveu d'un prêtre respectable, qui lui avoit donné une éducation superieure à celle que reçoivent les habitans de la campagne. Un caractere bienfaisant, une grande modération, une probité exacte, le faisoient également estimer de ses supérieurs & de ses égaux. Amélie, c'étoit le nom de sa femme,

au lieu de ne conſerver que l'élevation de ſentimens qui eſt de tous les états, avoit gardé dans une condition honnête, mais trop peu conſidérée, un orgueil qu'on ne pardonne pas même à la nobleſſe opulente. Elle ſe ſouvenoit toujours du nom qu'elle avoit porté, & ne ſe rappelloit point aſſez que la miſere l'avoit forcée à le perdre. Allard, qui, par ſes vertus, par ſa ſenſiblité, par ſes mœurs, ennobliſſoit ſon état, cherchoit à le lui faire enviſager avec moins d'horreur. Ses efforts étoient vains. Il avoit employé, pour adoucir l'humeur de ſa femme, tous les moyens dont une ame tendre ſait faire uſage. Il avoit voulu pénétrer dans ſon cœur, en lui faiſant goûter ces plaiſirs ſi vrais, ſi touchans, que la nature offre à tous les hommes, & dont ils jouiroient avec plus de tranſport s'ils s'étoient moins éloignés de leur premiere ſimplicité. Ses ſoins étoient rejettés avec dédain; le plus offenſant mépris en étoit la récompenſe. Une pareille conduite le plongeoit dans la douleur, & pourtant ne l'aigriſſoit pas. Il l'aimoit. Si du moins j'avois un enfant, diſoit-il, il me rameneroit le cœur de ſa mere. La nature l'amolliroit ce cœur que la fierté rend inflexible. Amélie ſeroit touchée des tendres careſſes & du

sourire de l'innocence. Je saisirois un instant où elle céderoit à l'impression du sentiment, & je la forcerois de répondre aux miens.

Il se passa plusieurs années avant que ses vœux fussent exaucés: mais enfin Allard se vit pere, & crut toucher au moment de se voir heureux. Il reçut son fils avec les transports de la joie la plus vive; il le serra contre son sein; il le regardoit comme un gage qui désormais alloit assurer sa félicité. Il se trompoit. Le caractere une fois formé se change difficilement. Amélie conserva le sien longtems encore, & son époux eut la crainte de voir son fils en hériter. Né pour aimer & fait pour l'être, il se flatta qu'au moins cet enfant si desiré répondroit à ses sentimens, & que la nature le consoleroit des peines que lui avoit fait éprouver l'amour. Sa tendresse pour son fils ne se borna pas à de vaines caresses. Capable, par les leçons qu'il avoit reçues, par les bonnes lectures qu'il avoit faites, & sur-tout par ses réfléxions, de lui donner d'excellentes instructions, il employa tous ses soins à lui donner une éducation qui le rendît content de son sort, & lui fît éviter les écueils dans lesquels sa mere étoit tombée. Il étoit encore attaché à son

sein, qu'Allard déja cherchoit à deviner ses inclinations, & à étudier en lui ces mouvemens, qui, tous foibles qu'ils sont dans l'enfance, donnent cependant des indices qui font juger de ce que sera l'ame dans un âge plus avancé. Attentif aux plus petites choses (il n'en est point d'indifférentes pour un pere tendre & éclairé) il fit reblanchir l'intérieur de sa maison, il l'ornoit de fleurs & de verdure; il y rassembloit les plus jolis enfans du village; il animoit leurs jeux pour que la joie fût toujours peinte sur leurs visages. Il vouloit que le premier spectacle, qui s'offriroit aux yeux de son fils, fût celui du contentement, & que la premiere impression qu'il reçût, fût celle de la gaieté. C'est peut-être des premieres impressions qui ont frappé nos organes que dépend la tournure de notre caractere. Pourquoi ne seroit-on pas parvenu à lui en donner une plus heureuse en multipliant les images riantes autour de nos berceaux?

Le petit Basile grandissoit, & il laissoit déja entrevoir un cœur sensible, un esprit facile, une conception vive, mais une humeur légere & du penchant à la vanité. Sa figure étoit agréable, sa physionomie fine, & son air enjoué.

A me-

A mesure qu'il se développoit, son pere s'attachoit à lui inspirer ces vertus douces qui font le bonheur de tous les hommes dans quelque condition que la nature les ait placés. Il cherchoit à fortifier les dispositions favorables qu'il remarquoit en lui; il se servoit même de ses défauts, & tâchoit de les faire tourner au profit de ses bonnes qualités. D'abord il ne commença pas à le faire raisonner, mais il l'accoutuma à sentir. Il l'emmenoit avec lui dans la campagne; il choisissoit pour ses promenades le payſages les plus rians; il lui faisoit entendre les concerts des oiseaux, jouir de la fraicheur des forêts, du coup d'œil charmant des côteaux. Il le rendoit témoin des jeux des bergers & de la satisfaction des laboureurs, qui trompoient en chantant la fatigue de leurs travaux. En lui présentant les images gracieuses de la vie champêtre, il espéroit qu'il la lui feroit aimer. Cependant, Allard craignoit avec raison que sa mere ne l'empêchat de céder aux impressions qu'il vouloit lui faire prendre. L'orgueil, qui ne peut plus se nourrir par de vains honneurs, ne s'éteint pas toujours quoiqu'il n'ait plus rien qui le flatte. Il gémit dans l'obscurité & se manifeste par sa propre douleur. Amélie, ne jouissant plus du rang

dont elle étoit descendue, s'efforçoit de faire paroître son fils comme y tenant encore. Les habillemens qu'elle lui donoit n'étoient pas riches, mais ils étoient plus recherchés que ceux qu'on porte au village; du linge un peu plus fin, des cheveux mieux arrangés, de petites choses enfin, que l'œil d'un homme du monde n'auroit pas saisies, lui donnoient un air de parure choquant pour des gens qui ne voyoient en lui que le fils de leur égal. On lui recommandoit sans cesse de ne pas se familiariser trop; on lui vantoit continuellement la noblesse de ses parens; on le plaignoit de n'être pas lui-même noble comme eux; enfin on le rendoit malheureux, en lui faisant regretter de frivoles avantages dont son pere vouloit lui apprendre à se passer.

Allard avoit cette philosophie simple & vraie qui ne cherche pas le bonheur dans l'opulence & dans les titres, & qui le trouve, quand des causes étrangeres ne s'y opposent point, dans la jouissance de ces biens que la nature offre à tous ses enfans, dans l'amour, dans l'amitié & dans la pratique des vertus qui rapprochent les hommes, en les rendant les bienfaiteurs les uns des autres. Pour détruire le germe d'orgueil

qui étoit dans le cœur de son fils, & qu'on ne s'occupoit que trop à favoriser, il travailloit à lui inspirer les tendres sentimens dont il étoit pénétré lui même. Il lui faisoit concevoir la volupté pure que laisse après lui le souvenir d'une bonne action. Autrefois il étoit le consolateur des affligés, le protecteur des foibles, le soutien des hommes plus pauvres que lui; il voulut que son fils le devînt, qu'il jouît souvent du spectacle le plus beau qui soit dans la nature, celui de la joie & de la reconnoissance peintes dans les yeux de l'homme qu'on secourt dans l'instant où il est accablé. Notre voisin est malade, disoit-il quelquefois à Basile, peut-être ses champs seront-ils plus mal labourés que s'il présidoit lui-même au travail de ses ouvriers, menez-y nos chevaux, conduisez vous-même la charue, & lorsqu'il portera dans son domaine ses pas encore chancelans, qu'il voye qu'on n'est pas ingrat des soins qu'il prend pour se faire aimer. Basile y alloit, & peut-être autant par vanité que par bienfaisance; il s'appliquoit à rendre son ouvrage profitable au maître du champ qu'il labouroit. Celui-ci ne jouissoit pas du fruit de ses peines sans marquer sa sensibilité. Il prononcoit le nom de Basile avec attendrisse-

ment; il faiſoit ſon éloge avec cette énergie, avec cette vérité que le ſentiment ſeul inſpire. Allard joignoit ſes louanges à celles qu'on donnoit à ſon fils. Il l'applaudiſſoit avec chaleur des bonnes actions que lui-même l'engageoit à faire. En flattant ſa vanité lorſqu'il faiſoit le bien, lorſqu'il montroit le deſir d'être utile, lorſqu'il rendoit des ſervices avec cet air content qui vaut mieux que les ſervices mêmes, parce qu'il marque la ſatisfaction qu'on trouve à les rendre, il croyoit le détacher des chimères éblouiſſantes dont on l'entretenoit tous les jours. Pour y réuſſir plus ſûrement, il voulut l'enchaîner par les liens ſi doux de l'amitié, par les lien plus doux encore de l'amour. Un frere & une ſœur, Lucie & Marcel, par leur enjouement, par leur âge conforme à celui de Baſile, par leur caractere tourné à la tendreſſe, & Lucie ſur-tout par les charmes de ſa figure, lui parurent propres à faire réuſſir ſon projet. Il les attira chez lui, facilita leurs jeux, égaia leurs occupations, fit naître pour eux des plaiſirs; en y prenant part, il les augmentoit. Les regards paternels ne ſont redoutés que lorſqu'ils ſont toujours ſéveres; mais quand ils ſe tournent avec bonté, quand ils jouiſſent avec complaiſance des amuſemens de la

jeuneſſe, ils les rendent plus innocens, ſans les rendre moins vifs & moins gais.

Baſile avoît ſeize ans. Il éprouvoit audedans de lui-même un changement dont il ne pouvoit ſe rendre compte. Il n'avoit plus les goûts qu'il avoit eus; il s'ennuyoit des choſes qui l'avoient le plus amuſé; chaque jour il perdoit de ſa gaieté, ſans cependant avoir aucune raiſon d'être chagrin. Marcel ſon ami, Marcel même lui plaiſoit moins. Auparavant il lui étoit néceſſaire; il trouvoit les jeux languiſſans dès qu'ils ſe faiſoient ſans lui, mais depuis quelque tems il faiſiſſoit tous les prétextes de l'éloigner. Il aimoit mieux être ſeul, lorſqu'il n'étoit pas avec Lucie. Ils alloient enſemble conduire leurs troupeaux dans les lieux les plus ſolitaires, & paſſoient les jours ſans ſe rien dire & ſans néanmoins s'ennuyer. Ils ſe regardoient tous deux; ils ſoupiroient, & puis ſe regardoient encore. Quelquefois la nuit les ſurprenoit avant qu'ils euſſent ſongé à retourner au village. „ Je ſerai grondée de mon pere, diſoit Lucie; ma mere me grondera, répondoit Baſile; mais, ma chere Lucie, je ne crains pas d'être grondé tous les ſoirs ſi je puis paſſer tous les jours avec vous. Je ne ſais pourquoi, mais je n'ai de plaiſir que-

lorsque nous sommes seuls ensemble. J'aime bien mon pere.... cependant... j'ai honte de l'avouer... Lucie, je vous aime encore mieux que lui. Et moi, reprenoit Lucie... Mais, Basile, nous faisons mal de ne pas aimer nos parens davantage ... ils sont si bons pour nous,,.

Ils n'avoient instruit personne de leurs sentimens, ils les ignoroient eux-mêmes, & cependant ils n'étoient inconnus d'aucuns des habitans du village. Le pere de Basile, les parens de Lucie, voyoient avec satisfaction leur mutuel penchant. Ils les trouvoient dignes l'un de l'autre, & bientôt ils songerent à les unir. Allard surtout, à qui sa tendresse dictoit les vœux les plus ardens pour le bonheur de son fils, souhaitoit de lui voir former des liens, qui l'attachant à son état par les charmes de l'amour & par les douceurs de la vie champêtre, l'empêchassent de regretter un sort plus brillant & moins heureux sans doute. Il avoit fait toutes les démarches nécessaires; elles avoient réussi. Les parens de Lucie, pénétrés de tendresse pour elle, remplis d'honneur & de probité, accepterent avec reconnoissance la proposition d'Allard, moins parce qu'il étoit le plus riche, que parce qu'il étoit le plus vertueux habitant du canton.

Il falloit le consentement de la mere de Basile, son pere le chargea de l'obtenir lui-même. „Mon enfant, lui dit-il, tu sais combien je t'aime. Je suis à présent dans cet âge où l'on ne trouve plus de satisfaction que dans le bien qu'on peut procurer à son fils. Le tien, le tien seul m'occupe: je veux que tu sois content, & goûter avant de mourir le plaisir de voir ton bonheur assûré. Tu es bien jeune encore, mais peut-on être trop tôt heureux? Je songe à te marier. C'est Lucie, cette Lucie qui te plaît tant, quoique tu ne m'en ayes pas parlé, que je t'ai choisie pour épouse. Ses parens te la donneront volontiers; mais, par les plus tendres prieres & les plus douces caresses, force ta mere à ne pas s'opposer à un mariage qui te convient; ceſt avec peine qu'elle se rendra. Affligée d'être la femme d'un villageois, quoique tu ne sois qu'un villageois toi-même, peut-être espere-t-elle encore, par le crédit de sa famille, t'arracher à un état le plus heureux de tous, quand on est né pour y vivre. Respecte ta mere, chéris-la, mais ne te laisse pas séduire par ses discours orgueilleux. Mon fils, mon cher fils, ne songe point à abandonner la vie de tes peres, c'est la vie de la tranquillité, de l'inno-

cence & de la vertu même. Dans les premieres années que tu feras dans ton menage, tu ne trouveras pas de peines considérables. Tu as de la force, j'ai de l'expérience, nous nous aiderons mutuellement. Tu serviras ton pere, tu écouteras ton ami, & tu verras tout prospérer autour de toi. La paix & la joie régneront dans ta famille. Un même esprit nous conduira tous; il rapprochera les âges les plus différens. Encore occupé de toi dans mes derniers instans, ma tremblante main agitera le berceau de tes enfans . . . „ Basile voulut répondre, il ne le put. Sa voix fut étouffée; ses yeux se remplirent de pleurs: la reconnoissance & l'amour filial font aussi couler des larmes. Amelie fut témoin de la fin de cette scene attendrissante. Allard la laissa avec son fils. Il espéra que l'émotion de Basile passeroit jusqu'à elle. En effet, d'abord il réussit à la toucher. Il se jetta dans ses bras, mouilla ses joues des plus douces larmes. Ma mere, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, ma mere, je suis heureux si vous voulez. On me donne Lucie, Lucie la plus belle, la plus aimable fille du village, que tous les jeunes garçons adorent, & qui n'aime que moi. Y pensez-vous, reprit-elle, sans cole-

re, mais avec dédain, y pensez-vous? Est-ce bien mon fils qui songe à une alliance qui me dégraderoit plus encore que je ne le suis? N'ajoutez pas à ma misere; laissez-moi vous donner une épouse qui soit mon égale, & que sans rougir je puisse nommer ma fille. Basile voulut répondre, elle l'en empêcha. Elle employa, pour le gagner, cette adresse qui souvent tient lieu d'esprit aux femmes, & qui, presque toujours, les fait arriver à leurs fins; elle ranima dans le cœur de son fils un mouvement de vanité que l'amour avoit rallenti, mais qu'il n'avoit pu détruire. Elle échauffa son imagination, & parvint à lui faire desirer avec autant d'ardeur de voir rompre son mariage, qu'il avoit eu de joie quand son pere lui avoit appris qu'il étoit conclu. Pour rendre son triomphe plus certain, elle courut l'annoncer aux parens de Lucie. Elle voulut qu'un affront cruel mît une barriere éternelle entre lex deux familles. Elle arrive dans celle de Lucie, & bien-tôt y trouble l'aimable gaieté que l'assûrance d'une satisfaction prochaine y faisoit régner. On se leve, on s'empresse, on l'entoure, on l'écoute avidement; on croit qu'elle vient partager le contentement que l'union des deux amans fait naître; on n'est pas long-

tems dans l'erreur. Un ſourire amer précede la déclaration qu'elle va faire. C'eſt avec le mépris le plus outrageant qu'elle rompt les engagemens que ſon époux avoit pris. Elle porte la douleur dans le cœur innocent de Lucie. Elle voit couler ſes larmes, elle inſulte encore à ſes pleurs. Allard arrive dans cet inſtant cruel: il lit ſon malheur ſur tous les viſages. Il s'en retourne le déſeſpoir dans le cœur. Il revoit ſon fils; il le regarde avec des yeux où la douleur & le mépris ſont peints. Baſile, qui redoutoit ſa colere, ſe trouve ſoulagé par ſon ſilence. Il ne s'apperçoit pas que ce ſilence eſt celui d'une ame ulcérée & fermée au bonheur; il ne tarde pas à ſe repentir de ſa fauſſe démarche; il déteſte ſa foibleſſe & ſa vanité; mais comment compter ſur les regrets d'une ame auſſi légere?

La maiſon d'Allard, auparavant l'aſyle de la confiance, des jeux & du bonheur, eſt devenue le ſéjour de la contrainte, du mécontentement & de l'ennui. Les careſſes que Baſile recevoit de ſa mere ne le dédommageoient pas de cette familiarité dans laquelle il eſt ſi doux de vivre avec un pere tendre. Tantôt il ſe livroit encore à des eſpérances chimeriques; plus ſouvent ils s'abandonnoit au ſentiment de honte que fai-

soit naître en lui sa légéreté, & à la douleur de causer les chagrins du meilleur des peres. Tous ses jours se passoient dans l'incertitude & la langueur. Cependant, dans sa tristesse, il lui restoit une consolation à laquelle il ne devoit pas s'attendre. Marcel qu'il avoit négligé, Marcel dont il avoit délaissé la sœur, demeura constamment fidele à l'amitié. Il cherchoit à dissiper l'affliction qui tuoit son ami. Il auroit voulu ranimer en lui le goût de ces plaisirs qui avoient fait les délices de leur enfance; mais le tems en étoit passé pour Basile. Les passions ardentes ne nous rendent pas seulement malheureux tandis qu'elles nous subjuguent, mais en donnant trop de ressort à nos ames, elles leur ôtent l'amour des choses simples, qui ne revient plus, ou qui ne renâit que lorsqu'un long calme leur a succédé.

Plusieurs mois s'étoient écoulés depuis qu'Allard & son fils vivoient dans cette tranquillité, ou plutôt dans cette mélancolie sombre, plus affreuse peut-être que les chagrins violens, lorsqu' Amélie, qui, par son humeur hautaine & ses conseils dangereux, avoit causé toutes leurs peines, y en ajouta de nouvelles. Vraisemblablement touchée d'avoir occasionné le désor-

dre qui régnoit dans sa famille, mais trop fiere pour vouloir paroître se repentir, elle se laissoit consumer en silence par sa douleur. On la voyoit dépérir, sans pouvoir deviner le principe de son mal. Elle se refusoit également au caresses de son fils & aux attentions de son époux. Allard, aux yeux duquel on n'étoit plus coupable dès qu'on étoit malheureux, cherchoit tous les moyens de ramener en elle le calme & la santé. Ses soins furent inutiles, & l'état de sa femme devenoit tous les jours plus dangereux. Une fiévre ardente, accompagnée des accidens les plus fâcheux, fit bientôt perdre l'espérance de la conserver. Son fils & son époux ne s'éloignoient pas d'elle un instant; ils tenoient chacun une de ses mains dans les leurs; Basile mouilloit de pleurs le lit de sa mere, & Allard la regardoit avec des yeux humides & attendris. Déchirée par ce touchant spectacle, l'amour maternel, la reconnoissance, la tendresse, l'emporterent enfin sur l'orgueil. Elle fit un effort, & passant un de ses bras autour du col de son mari, l'autre autour de celui de son fils, elle les attira tous deux en même tems contre son sein. Elle sembla se ranimer & jouir avec délices de cette situation; mais son émo-

tion étoit trop forte pour qu'elle pût longtems la soutenir. Elle tomba bientôt dans un évanouissement profond. Basile, sans connoissance auprès de sa mere, avoit autant besoin de secours qu'elle-même, & Allard, absorbé par sa douleur, étoit incapable de leur en donner. On vint heureusement les rappeller à la vie; ce ne fut que très-difficilement qu'on parvint à y faire revenir Amélie. A peine eut-elle ouvert les yeux, que l'égarement s'y peignit. Le délire succéda à sa foiblesse; & dans son transport, devenue plus intéressante encore, elle porta l'attendrissement dans tous les cœurs. Malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la retenir, elle s'arracha de son lit, se précipita aux pieds de son fils, qu'elle prenoit pour son époux, & en les baignant de larmes, elle le supplioit de pardonner tous les chagrins qu'elle lui avoit donnés. Elle lui disoit: homme respectable, fais grace à une épouse trop indigne de toi. Fais grace, Allard, mon cher Allard..... Elle serroit les genoux de Basile avec force, & disoit encore: rends à ton fils ton amitié, c'est moi, c'est moi seule qui la lui ai fait perdre. S'adressant ensuite aux témoins de cette scéne déchirante, elle s'écrioit:

il ne me répond pas; joignez-vous donc à moi; forcez le à me rendre sa tendresse que j'ai méprisée, & dont je sens à présent tout le prix.... mais ils se taisent... ils sont muets..... Ils l'étoient en effet. Le Curé, le Médecin, les femmes, tout le monde pleuroit, tandis qu'Allard & son fils poussoient les cris du désespoir.

Revenu de cet état d'immobilité où jettent les spectacles frappans & inattendus, on s'empressa autour d'une malade qui s'acquéroit tant de droits sur les cœurs. On la reporta dans son lit, & M. Chablais, qui, par amour pour l'humanité, s'étoit consacré au service des habitans de la campagne, & qui, par son application extrême, étoit devenu l'un des plus grands médecins de l'Europe, parvint à tranquillifer ses esprits. Il espéra même que la violente agitation dans laquelle ils avoient été, loin de lui être nuisible, pourroit lui devenir salutaire. Il ne se trompa pas: les remèdes opérerent. Ils sembloient recevoir de l'efficacité de la main qui les offroit: c'étoit toujours celle d'Allard, ou celle de son fils. Le Médecin n'avoit garde de les éloigner. Souvent c'est en ramenant la satisfaction dans l'ame, qu'on parvient à rendre

au corps la santé. Amélie, sans doute, dut le retour de la sienne à cette volupté pure que fait éprouver la certitude d'être aimée. Elle lisoit dane les yeux de son fils, dans l'altération de sa voix, dans l'inquiétude qui se peignoit dans tous ses mouvemens, combien elle en étoit chérie, & combien son état l'allarmoit. Elle le consoloit, en jouissaut avec délices de sa douleur. Elle voyoit dans les soins de son époux, dans les tendres attentions qu'il avoit pour elle, dans les services empressés qu'il lui rendoit, combien il craignoit de la perdre. Je pouvois donc être heureuse, lui disoit-elle, en s'attendrissant; j'avois trouvé dans vous le meilleur ami, l'époux le plus sensible, l'homme le plus vertueux... Helas! je m'en suis rendue indigne; & ce n'est qu'au moment où je vais n'être plus que j'apprends à connoître le véritable bonheur. Ton cœur me l'a toujours offert, & mon odieux orgueil a toujours dédaigné ton cœur bienfaisant. Si j'étois rendue à la vie, quelle différence tu verrois dans mes sentimens! Allard ne lui répondoit que par ses caresses & par ses larmes. Mais il cessa bientôt d'en verser. M. Chablais lui rendit l'espérance. La convalescence d'Amélie fut assurée; elle fut longue,

& pendant tout ſon cours, la conduite d'Allard ne ſe démentit jamais. Ce fut toujours celle d'un ami ſenſible, qui goute avec tranſport la ſatisfaction de voir ſon ami revenir à lui. Lorſqu'il n'eut plus d'inquiétudes ſur la ſanté de ſa femme, il voulut ſe délivrer de celles que la connoiſſance de ſon caractere pouvoient lui laiſſer encore. C'étoit en penſant qu'il avoit vieilli, & ſon expérience lui avoit appris qu'il falloit ſe défier des réſolutions formées dans ces inſtans où le ſentiment entraîne. Dans ſa chaleur, il dicte ſouvent des promeſſes qu'on oublie quand il ſe refroidit. Peut-être plus que perſonne capable de s'attendrir, ce ne fut cependant qu'à la raiſon ſeule qu'il voulut avoir obligation du retour d'Amélie. La franchiſe a toujours des droits certains, dès que l'humeur & la dureté ne l'accompagnent pas. Ce fut ſans détour qu'il parla de ſes craintes, & qu'il laiſſa paroître ſes deſirs. Le ciel vous a rendue à mes vœux, dit-il à ſon épouſe; il ſemble même qu'il n'ait mis vos jours en danger que pour vous apprendre à connoître & à vous attacher à celui que le devoir, & ſurtout ſa tendreſſe. vous diſoient d'aimer. J'avois, pourſuivit-il, à me plaindre de vous. Votre froideur, vos dédains, votre fierté m'avoient aliéné.

aliéné. Je l'avoue, je croyois que c'étoit pour toujours; mais ce n'eſt pas l'amour qui s'allume dans le cœur de l'honnête homme qui peut entiérement s'éteindre. Le mien ſe ranima; il reprit toute ſa force lorſque je vous vis en péril. Je revins à vous; vous fûtes ſenſible à mon retour; nos larmes ſe mêlerent; le ſentiment les fit couler, & je connus, dans l'excès de ma peine, le charme de répandre des pleurs. Mais bientôt l'amertume de vos regrets, & la violence de vos maux me plongerent dans le déſeſpoir; il fut ſuivi des douceurs de l'eſpérance. En revenant à la vie, vous ramenâtes la ſatisfaction dans mon cœur; vous y fites luire l'aurore du bonheur: je ne l'avois point encore connu. Jamais, ma chere Amélie, jamais vous n'aviez tourné ſur moi des regards attendris... Votre... mais laiſſons les reproches. Ne nous rappellons que l'inſtant qui m'a donné une épouſe. Ayons-le toujours préſent, pour que tous ceux qui le ſuivront, lui reſſemblent. Amélie voulut parler, mais plus on ſent, moins on s'exprime. Elle ſe jetta dans les bras de ſon mari, le ſerra étroitement, & ſes yeux furent les ſeuls interprètes de ſon cœur.

Allard avoit préparé sa conversation, il fut en état de la poursuivre. Ma chere Amélie, continua-t-il, vous ne vous offenserez pas, si votre époux, si l'homme que vous avez forcé par des sentimens plus doux à devenir votre ami, vous parle avec cette vérité que l'amitié exige. Ne craignez pas que je conserve du ressentiment. Si je pense encore aux défauts que vous avez eus, ce sera pour mieux jouir des vertus qui les remplacent. En faisant mon malheur, ils vous rendoient malheureuse. On l'est toujours quand par hauteur on s'éloigne des gens parmi lesquels le sort force de vivre. Rapprochez-vous des femmes que votre mariage a rendu vos égales. Peut-être ne trouverez-vous pas dans leur société autant de dégoût que vous l'avez imaginé. Vous avez passé votre premiere jeunesse dans une maison que vos parens nommoient château. Votre naissance ne vous permettoit pas de vous y livrer à des occupations qui font éviter l'ennui aux habitantes de la campagnes & qui même les satisfont, parce que c'est pour des objets chéris qu'elles travaillent. Des ouvrages souvent pénibles, mais partagés par leurs parens, les soins qu'exigent d'elles leurs familles, le mouvement, la gaieté, la vie champêtre leur donnent des

idées plus intéressantes, plus variées que celles qu'ont ordinairement des femmes d'un ordre supérieur dont l'éducation n'a pu être soignée. Mon oncle m'a souvent dit, il avoit beaucoup voyagé, & sa simplicité, sa droiture, & les connoissances qu'il avoit acquises le faisoient recevoir par-tout avec plaisir; il m'a dit souvent qu'il avoit vu plusieurs fois des seigneurs & des savans même étonnés de l'entretien des villageois, se plaire à leur conversation & admirer la justesse de leurs raisonnemens. Ne dédaignez donc plus des gens qui ne sont méprisables puisqu'ils sont honnêtes & sensés. Traitez-nous en hommes. Tirez de votre état le parti le plus avantageux, faites-vous aimer de tous les habitans du village, vous savez si votre fils, si votre époux vous adorent déja. Je ne vous promets rien, intérrompit vivement Amélie en embrassant son mari, je ne vous promets rien, mais vous verrez.

Dès le moment même elle fut quitter des vêtemens, qui, sans la parer davantage, servoient à la faire distinguer des autres femmes du village. Elle prit un simple corset, un tablier blanc, une coeffure sans fontanges, & dans cet habillement, plus convenable à l'épouse d'Allard, elle

fut trouver sa voisine. Etonnée de recevoir une visite d'Amélie & de la voir sous ces champêtres habits, la bonne Toinette ne peut s'empêcher de marquer sa surprise. Eh bon Dieu! lui dit-elle, c'est vous qui venez mise comme nous autres paysannes, qui venez dans la maison d'un pauvre laboureur? Mon mari, lui repondit Amélie, m'a fait ouvrir les yeux. Ses soins, sa bonté, sa tendresse ont fait naître dans mon ame la reconnoissance & l'amour. Le sentiment y a rappellé la raison. Je rougis à présent d'une conduite qui me faisoit détester. Je hais mon orgueil, ma sotte vanité. Je veux jouir de ces biens qu'Allard assure que l'on goûte mieux au village que par-tout ailleurs. Je veux être aimée; je vous demande votre amitié, poursuivit Amélie, je vous offre la mienne, & je vous aurai la plus grande obligation si vous l'acceptez. Bonne, gaie, vive, franche, Toinette reçut avec plaisir les avances d'Amélie. Bîen-tôt la confiance s'établit entr'elles. Leur conversation s'anima & devint intéressante. Toinette parla de son ménage, de son mari, de ses enfans, du bonheur des familles unies, de la satisfaction qu'on éprouve quand on vit bien avec ses voisins, de celle qu'on trouve quand on les

oblige & quand on reçoit d'eux des services qui prouvent qu'on en est aimé. Elle mettoit dans ses discours tant de chaleur, tant d'énergie, qu'Amélie fut émue & attendrie. Elle sentit cette impression vive que fait naître le récit des choses honnêtes & le tableau de cette vie douce qu'on ne trouve qu'au sein de la tranquillité & de la vertu. Quoi! s'écria-t-elle, j'ai pu vivre si près du bonheur & ne pas le goûter! il a fui la maison d'Allard depuis que j'y suis entrée. O mon amie! ô ma chere Toinette! aidez-moi à l'y ramener. Toinette pour tout avis lui conseilla de renoncer *à la gloire*, d'écouter son cœur, de chérir son mari, d'aimer son enfant, de s'occuper gaiement comme elle des soins de son menage & de se faire des amies avec qui elle pût s'entretenir librement de ses plaisirs & de ses peines. Avant de la quitter, Amélie la remercia, l'embrassa tendrement, & la pria de venir passer l'après-vêpres chez elle.

Le premier pas & le plus difficile lorsqu'on veut revenir au bien, c'est de surmonter cette mauvaise honte qui si souvent empêche de changer de conduite. Amélie avoit du courage dans l'ame; elle ne craignoit pas de paroître se dementir; parce qu'elle étoit bien sûre qu'elle ne se

démentiroit plus. Elle fut à l'égliſe avec un maintien modeſte mais aſſuré; en ſortant elle prit aſſez ſur elle-même pour faire des avances aux femmes qu'elle avoit le plus dédaignés. Elle rencontra la mere de Lucie, elle rougit & laiſſa paroître le regret qu'elle ſentoit de l'avoir offenſée.

Les habitans du village, ſurpris de la ſimplicité des vêtemens d'Amélie, plus étonnés encore de ſon air affable, ne ſavoient à quoi attribuer un changement pareil. Ils aimoient tous Allard, ils furent tous enchantés & coururent le féliciter. Son cœur nageoit dans la joie; il la goûtoit pour la premiere fois dans toute ſa vivacité, dans toute ſa pureté. Elle lui prêta des aîles pour retourner chez lui. Il y trouva Amélie ſerrant ſon fils contre ſon ſein. Il les mit tous deux entre ſes bras & reſta dans cette douce attitude juſqu'à ce que Toinette vint l'y ſurprendre. Dans le raviſſement d'un pareil ſpectacle, elle frappa des mains, ſauta dans la chambre, les embraſſa tour-à-tour, & courut, emportée par le ſentiment, raconter dans tout le village ce dont elle avoit été témoin. C'eſt une nôce, mes enfans, que je vous annonce, dit-elle aux garçons & aux jeunes filles. Allez cher-

cher les haut-bois & les musettes, nous danserons. Moi je vais vous faire préparer à souper: elle revole chez elle, enleve toutes les provisions qui s'y trouvent, les porte chez Amélie, lui confie son projet; Amélie l'applaudit avec transport. Allard, Basile & les deux femmes se mettent à l'ouvrage. Le feu s'allume, les broches tournent, & bientôt le souper est prêt. Chacun apporte des tables, des bancs, des chaises. Le Curé envoye ses meubles & son vin. Il vint lui-même présider à la fête, non pas pour en gêner la liberté, mais pour en partager le plaisir. M. Germain avoit déja béni la table; on étoit prêt à s'asseoir, lorsqu'Allard s'apperçut que Lucie & sa famille manquoient au festin. Les démarches honnêtes ne vous coûtent plus rien, dit-il à sa femme, allez chercher des gens qui nous ont aimés, que nous avons offensés, & qui peut-être voudront bien encore se rapprocher de nous. Elle serra la main de son mari & s'en alla avec Toinette & son fils chez les parens de Lucie. D'abord elle eut de la peine à les vaincre, mais Basile à leurs genoux, & Toinette les entraînant, les decidérent à venir. Allard les vit arriver avec reconnoissance, & leur présence augmenta

son contentement. Lucie n'avoit jamais été si belle. Son sein étoit agité, & la timidité coloroit ses joues des mêmes roses que le plaisir répandoit sur celles de Basile. Tous les yeux se tournoient sur ce couple charmant, tous les cœurs desiroient de le voir bien-tôt uni.

Amélie, aidée de son époux, faisoit les honneurs de la fête avec ces graces que la gaieté seule peut donner. Elle renaissoit à la nature, & s'abandonnoit avec delices aux sentimens qu'elle inspire, quand, pour en augmenter les charmes, son frere parut au milieu de l'assemblée. Ce qu'elle desiroit le plus, c'étoit de l'avoir pour témoin de son bonheur: ce qu'il souhaitoit le plus lui même, c'étoit de la savoir heureuse; mais il croyoit la connoître trop pour pouvoir l'espérer. Dans son ravissement, il multiplioit les questions. Amélie ne voulut pas satisfaire elle même sa curiosité. Elle le fit placer à côté de M. Germain qu'elle chargea de l'instruire. Le digne Pasteur lui raconta l'histoire des deux époux. Il lui parla avec admiration, avec enthousiasme de la conduite d'Allard; il donna les plus vifs éloges au retour d'Amélie. Il s'exprimoit avec cette chaleur, cette rapidité, cette énergie qui caractérisent les discours de l'hom-

me de bien, lorsqu'il s'abandonne au plaisir de louer la vertu. D'Ormond l'écoutoit avec attention & avec reconnoissance. Son cœur alloit au devant des paroles du respectable Curé. Ses yeux cherchoient ceux de sa sœur & lui peignoient ses transports.

Le souper fini, les musettes se firent entendre. Allard & son épouse ouvrirent le bal champêtre. Amélie fut prendre ensuite le pere de Lucie. Ce fut avec les marques d'une véritable amitié qu'ils s'embrasserent. Lucie remplaça Amélie. Le choix de son pere auroit paru bisarre si l'on n'en eût pas pénétré le motif. En embrassant sa fille, avec cette complaisance qu'un tendre pere ne dissimule point, il lui dit de prendre Basile. Elle trembla en allant à lui. L'amour, le plaisir, la pudeur agitoient tous ses sens. Basile trembloit aussi en la voyant venir; son cœur ému palpitoit de joie & d'amour. Tous les regards se fixerent sur eux. D'Ormond jouit, pour la premiere fois de sa vie, du spectacle le plus doux que la nature puisse offrir, celui de deux qui amans joignent à la jeunesse & aux graces naïves cette aimable candeur plus touchante que la beauté même. Leur danse finie, les jeunes villageois en formerent de nouvelles. La sérénité brilloit sur leurs fronts, le contentement

animoit leurs sauts. C'étoit ainsi, dans la jeunesse du monde, que l'homme s'égaïoit au sein de l'innocence & célébroit par des fêtes rustiques & par des danses les actions agréables à la divinité. Les premiers rayons de l'aurore firent cesser le bal. Chacun alla reprendre son travail, emportant avec soi cette impression douce qu'on conserve encore après avoir goûté des plaisirs purs & vrais.

Enchanté de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, pénétré d'un tendre respect pour le caractere d'Allard, d'admiration & d'amitié pour sa sœur, se sentant de l'inclination pour son jeune neveu, d'Ormond résolut de passer ses jours parmi des gens qui ne pouvoient manquer de le rendre heureux. Il étoit las de la vie errante qu'il menoit depuis long-tems. La société, dans laquelle il avoit été forcé de vivre, ne convenoit point à sa façon de penser. Philosophe dans un état où l'on n'est gueres occupé que de très-petits détails, où l'on dort pour éviter l'ennui, où le bruit & le tumulte sont pris pour de la gaieté, dans un état enfin où l'homme qui pense est souvent regardé comme un être extraordinaire & bisarre, il soupiroit après l'instant de pouvoir rompre des chaînes dont il se sentoit accablé; mais l'extrême modicité de sa fortune ne

lui avoit pas permis jusqu'alors de se livrer à son goût pour l'indépendance & pour la tranquillité. Dans la maison d'Allard, il sentit que trop peu riche pour le luxe il l'étoit assez pour le bonheur. Il résolut de s'y fixer. On sembloit y goûter les charmes d'une existence nouvelle & plus douce. La concorde y avoit ramené la confiance & la riante familiarité. Heureux enfin l'un par l'autre, Allard & Amélie ne s'occupoient plus que du bonheur de Basile. Lucie, la charmante Lucie, pouvoit seule l'assûrer. M. Germain, le pere, l'ami de tous ses paroissiens, fut chargé de faire de nouvelles démarches pour l'obtenir. Il n'eut pas de peine à réussir. Les conseils de l'honnête homme ont sur les ames simples & vertueuses toute la force des loix. Tout fut bientôt arrangé entre les parens. Ils desiroient avec la même ardeur la félicité de leurs enfans, & ce fut avec un empressement égal qu'ils les conduisirent aux pieds des autels. Basile & Lucie s'y jurerent un amour éternel. Leur serment leur coûta peu; ils se promettoient d'être éternellement heureux.

Lucie, en entrant dans la famille d'Allard, en augmenta le bonheur: Amélie & son époux la regardoient comme un présent dont le ciel avoit voulu récompenser leur vertu. D'Or-

mond lui trouvoit un caractere doux, aimable, gai, ſenſible, égal, dont ſon imagination lui avoit bien tracé le modele, mais qui ne croyoit pas dans la nature. Baſile .... il connoiſſoit encore mieux ſon prix, il étoit ſon époux.

Le bon Allard, philoſophe à ſa maniere & peut-être de la façon la plus ſûre, puiſqu'il ſuivoit en même tems les leçons de l'expérience & les inſpirations de la nature, en jouiſſant du préſent, penſoit à la foibleſſe humaine, & ſavoit que même au ſein du bonheur l'ame n'eſt pas exempte des dégoûts. Il communiqua ſes idées à d'Ormond & de concert ils s'occuperent des moyens de les prévenir. En multipliant les occupations ſans pourtant les rendre fatigantes, en les tournant ſur des objets agréables & utiles, ils les changerent toutes en plaiſirs.

Né peu riche, mais n'ayant jamais eu que ces goûts reſpectables qui ne ruinent point, l'amour des lettres & la libéralité d'Ormond avoit conſervé en entier la ſomme modique dont il avoit hérité de ſon pere. Il n'avoit que vingt mille francs; mais il étoit vraiment ſage. Cette foible ſomme lui parut non ſeulemont ſuffiſante pour fournir à ſes beſoins, mais encore pour augmenter l'aiſance des vertueux amis que ſon cœur avoit adoptés. Il en conſacra une partie

à l'acquisition d'une maison riante, située sur le penchant d'un côteau; le reste fut employé à acheter les terres qui l'environnoient.

Il forma son établissement d'après les principes de ce philosophe si capable de faire des Prosélytes à la nature, si nous avions le courage d'être véritablement heureux. Il trouvoit dans sa niéce le naturel honnête & *aimant* de Julie. Il ne lui manquoit que son éducation, & ses lettres pouvoient y supléer. Il les mit entre les mains de Lucie, qui crut y reconnoître une partie des choses qu'elle avoit déja vaguement pensées, sans avoir pu parfaitement les développer. Son livre devint son trésor. Après avoir rempli les devoirs de la religion, elle s'enfermoit les Dimanches avec lui. Elle s'attachoit sur-tout à étudier la conduite de Julie dans l'intérieur de son ménage. Elle adoptoit tout ce qui pouvoit convenir à sa situation, & quittoit sa lecture, non pas avec plus de tendresse pour ses parens, mais avec une intelligence plus éclairée & de nouveaux moyens pour leur plaire.

D'Ormond avoit rendu sa champêtre habitation aussi commode que simple. La vue en étoit charmante, des prairies où un ruisseau bordé de saules faisoit mille détours, des champs

couverts de bleds magnifiques, & des vergers dont les arbres plioient sous les fruits, environnoient cette agréable demeure. Le jour qu'il en prit possession fut un jour de fête; mais une fête donnée par d'Ormond, & dont Lucie faisoit les aprêts, ne pouvoit être ni tumultueuse, ni brillante. La douce gaieté, les graces ingénues, & la simplicité champêtre en faisoient tout l'agrément, & les productions de la nature toute la magnificence. Seule dans la confidence de son oncle, Lucie avoit fait ses préparatifs dans le plus grand secret & avec cette délicatesse de goût qui se rencontre dans tous les états & que perfectionne l'envie de plaire.

Allard & Basile revenoient de leur travail. La chaleur avoit été vive, & ils sembloient avoir besoin de prendre de la nouriture & du repos, lorsque d'Ormond leur proposa d'aller jouir de la fraicheur du soir sur le penchant du côteau. Amélie, qui avoit appris à sentir le prix des attentions & des soins, s'opposoit à cette promenade; Allard, qui sentoit encore mieux la nécessité de la complaisance, céda avec un air satisfait au desir de d'Ormond. Quelle fut leur surprise, lorsqu'arrivés à la porte d'un jardin, dont ils ne connoissoient pas encore le maître, ils la virent s'ouvrir & reconnurent Lucie, qui,

proprement vêtue, un gros bouquet de roſes à ſon côté & des fleurs dans ſes cheveux, venoit à eux avec empreſſement! Elle ne leur donna pas le tems de parler. Elle prit Allard d'une main, Amélie de l'autre, & les conduiſit ſous un berceau de ceriſiers. Baſile ſuivoit en ſilence; d'Ormond jouiſſoit de leur étonnement & de leur plaiſir. Ils trouverent ſous le berceau une table proprement ſervie. Elle étoit couverte de légumes excellens apprêtés par Lucie, de laitage, d'œufs frais & des meilleurs fruits de la ſaiſon. Des bancs de gaſon ſervoient de ſieges; le feuillage légérement agité par le vent du Nord étoit entrelacé de fleurs, & les oiſeaux, qui ſeraſſemblent au coucher du ſoleil, faiſoient entendre leur douce mélodie. La fraicheur & la beauté du ſoir, le chant du chardonneret & de la fauvette, le murmure d'une fontaine, le parfum des fleurs & ſur tout le ſentiment de tendreſſe & de ſatisfaction qui pénétroit les convives, faiſoit régner parmi eux un ſilence délicieux. Le cœur du bon Allard palpitoit de joie, & ſes yeux nageoient dans les larmes. Amélie regardoit tour-à-tour avec attendriſſement ſon époux, ſon fils, ſon frere & ſa fille. Le viſage de Baſile exprimoit la reconnoiſſance & l'amour. Celui de Lucie étoi

encore embelli par des graces nouvelles & par la gaieté. D'Ormond sentoit qu'il commençoit seulement à vivre. Lucie & lui rompirent enfin le silence. Ils chanterent ensemble les charmes de l'amour, les douceurs de l'amitié, les plaisirs de la vie innocente & tranquille. D'Ormond avoit une voix agréable & flexibie: le sentiment avoit dicté ses chansons. Lucie n'avoit eu de maître que la nature, mais son organe étoit enchanteur. Leurs sons résonnerent jusqu'au fond des ames & en augmenterent le ravissement. Il redoubla encore, lorsqu'après le souper d'Ormond conduisit ses parens dans des chambres charmantes par leur propreté, & leur annonça qu'ils étoient chez eux. En vain auroient ils voulu lui repondre; il ne purent que le serrer avec transport dans leurs bras.

Trop animés, trop contens pour pouvoir se livrer au sommeil, Allard & Amélie passerent la nuit à s'entretenir de leur bonheur. Votre frere, disoit Allard, est un Ange envoyé du ciel pour mettre le comble à notre félicité. Je ne desirois plus rien, répondoit Amélie, puisque j'avois recouvré ton cœur; mais mon frere, en rendant notre vie plus aisée par ses bienfaits, me délivre de la crainte de te voir souffrir dans tes vieux jours. Sa conversation

sation amusera tes loisirs & notre travail fournira à tes besoins. Heureusement il ne nous a pas rendus assez riches pour que nous puissions nous y soustraire, & nos enfans ne languiront pas dans l'oisiveté... Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, plus heureux encore Basile & Lucie s'abandonnoient aux transports de l'amour, & d'Ormond savouroit cette volupté pure qui récompense toujours les actions de l'homme sensible & généreux.

Dès que le jour parut, il conduisit Allard & son fils dans toutes les parties de leur domaine. Voilà, dit-il au jeune homme, ce que vos soins doivent faire valoir; ces terres cultivées par des mains vertueuses & robustes suffiront à l'entretien de votre famille, aux besoins du pauvre, & vous fourniront les moyens de rassembler souvent chez nous nos véritables amis. De retour à la maison, d'Ormond fit voir à Basile des attelages de bœufs vigoureux, & tous les instrumens nécessaires à l'agriculture M. Germain lui avoit trouvé des domestiques forts & sages. Il les présenta à leur nouveau maître, & leur dit que dès le lendemain il les conduiroit lui-même au travail. Lucie fut chargée de l'intérieur du ménage; Allard & sa femme en eurent l'inspection générale. Dès le premier jour ils monterent les choses au ton sur lequel elles de-

voient toujours subsister. Ils inspiroient l'amour du travail par les louanges qu'ils lui accordoient, la fidélité par la confiance, le zele par la bonté.

Basile, devenu plus gai parce qu'il avoit enfin appris à connoître le bonheur de son état, animoit les ouvrages champêtres par des chants, par des propos joyeux, & par un air satisfait. C'étoit avec plaisir qu'on alloit dès le grand matin avec lui se livrer aux travaux les plus pénibles. On rioit en se fatiguant: mais la joie diminuoit la fatigue. Quand le soleil devenoit trop ardent, on voyoit arriver un dîner abondant que Lucie & les filles qui l'apportoient, venoient partager avec Basile & ses ouvriers. On s'établissoit sur le gason, à l'ombre d'un hêtre; on mangeoit comme on avoit travaillé; on trouvoit au fond des bouteilles du courage pour le reste de la journée. Le soir un bon souper & plus encore un air content servoient de récompense. Basile passoit alternativement des bras d'Amélie dans ceux de son pere; Lucie l'en tiroit pour le serrer dans les siens. D'Ormond, trop sage, trop éclairé pour mépriser la conversation des bons villageois, les amusoit pendant la veillée, en leur racontant des histoires singulieres & instructives; souvent il applaudis

soit aux réflexions que ses récits faisoient naître. D'autres fois il s'occupoit avec eux de ces jeux que le bel esprit gâte ou dédaigne, mais que l'aimable innocence chérit. On remarquoit qu'il n'étoit point fâché, lorsque le juge ordonnoit à la jeune païsanne fraiche & timide de l'embrasser pour racheter son gage. Les dimanches & les fêtes étoient entierement consacrés à la piété & aux amusemens. Ces jours-là, la famille toujours rassemblée augmentoit ses plaisirs en les variant. Tantôt, entourant d'Ormond, elle écoutoit avec attention la lecture qu'il lui faisoit d'un livre intéressant. Le sage Allard, sa femme plus instruite qu'on ne l'est au village, Lucie éclairée par la nouvelle Héloïse, & plus encore par son ame sensible, Basile élevé par son pere, formé par son oncle & perfectionné par Lucie, n'auroient pas entendu patiemment les pieuses absurdités de la légende ou le récits extravagans de quelques romans barbares. D'Ormond avoit rassemblé pour eux ces ouvrages simples & sublimes, qui, peignant la nature & la vertu d'après elles-même, les font aimer vivement, parce qu'ils en tracent un portrait fidele. Cette Sara *(a)* sur-tout que l'Angleterre

(*a*) Conte moral qui parut en 1665. Le grand nombre d'éditions qui en furent faites & enlevées sur le

envie sans doute, mais que la France a eu l'honneur de produire, faisoit leurs delices. A leur lecture succédoient souvent des danses sous l'ormeau, auxquelles Allard, sa femme, d'Ormond & M. Germain lui-même présidoient. D'autres fois Lucie donnoit après vêpres des collations à ses compagnes. Pour les rendre plus gaies, Basile y invitoit aussi ses amis. La présence de ces respectables parens, sans gêner la liberté, y maintenoit la décence. Ils favorisoient les tendres amans qui aspiroient au bonheur d'être époux; mais ceux qui n'en cherchoient que les plaisirs, sans vouloir en porter le nom réspectable, étoient pour jamais bannis d'une societé où le contentement étoit toujours accompagné de la vertu. Les jours de fête, un souper plus abondant & plus recherché qu'à l'ordinaire étoit offert par Lucie à M. Germain, à M. Chablais, & à Toinette. Ils étoient les bienfaiteurs de l'heureuse famille, il étoit juste qu'ils partageassent quelquefois son bonheur.

Basile, guidé par son pere, voyoit ses travaux récompensés par l'abondance. Ses champs, mieux cultivés, étoient les plus féconds du vil-

champ, fait plus d'honneur à la nation qu'à l'auteur même, & n'annonce pas la décadence du goût chez les lecteurs.

lage, ses vignes produisoient le meilleur vin, ses troupeaux multiplioient davantage, & ses arbres etoient presque toujours chargés de fruits. Tout prosperoit entre ses mains; sans la générosité qui l'en garantissoit, il se seroit bientôt vu dans la richesse: mais le pauvre avoit sur son cœur des droits inconteslables & sacrés: le tiers de ses recoltes lui étoit assuré, un autre servoit à l'entretien du ménage, & le troisieme suffisoit pour payer les impôts, pour fournir aux dépenses extraordinaires, & pour procurer des fonds à sa bienfaisance. Basile se servit de ces derniers pour faire une dot à la jeune Anathe que son ami Marcel aimoit, comme lui-même aimoit Lucie.

Allard & sa famille couloient ainsi dans le sein de l'innocence & de l'amitié des jours vertueux & tranquilles. Leur maison étoit l'asyle de la paix & de la gaieté. Ils y trouvoient les secours d'une bienveillance réciproque, les exemples de l'honnêteté, & toujours le sourire de la tendresse. Allard jouissoit de son ouvrage. C'étoit lui, qui, par sa modération, par sa patience avoit porté la lumiere dans le cœur d'Amélie. En la forçant à la reconnoissance, il l'avoit ramenée au devoir, au bonheur. Amélie n'avoit d'autres peines que celles que lui cau-

soit la crainte de perdre trop tôt un ami respectable, un époux adoré. Basile, dans la force de l'âge, fils sensible & chéri, mari tendre de Lucie, vivoit pour le sentiment & pour l'amour. Lucie trouvoit la satisfaction dans les soins qu'elle rendoit à ses parens, dans leurs caresses, & dans les yeux de son époux. Elle ne regardoit jamais son cher Basile sans se rapeller avec transport, avec reconnoissance, qu'il avoit ouvert son ame à la vive impression du plaisir. D'Ormond sentoit qu'il avoit enfin trouvé le genre de vie le plus convenable à son caractere. L'âge d'or renaissoit pour lui. S'il peut encore exister, c'est pour l'homme bienfaisant & sensible qui coule ses jours sous un toit rustique, parmi des cultivateurs honnêtes, vertueux, reconnoissans, & dans l'heureux accord de l'amitié, de l'amour & de l'innocence.

Le ciel devoit à Basile & à Lucie des enfans qui marchassent sur leurs traces. Il écouta les vœux de la nature; Allard eut la satisfaction de presser ses petits enfans contre son sein.

F I N.

FRAGMENS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

AVIS.

ON joint ici quelques morceaux de Philoſophie, du méme Auteur, & d'un genre analogue à celui de Bélisaire. Il y a quelques années que ces Eſſais ont paru, mais dans un Livre qui n'eſt pas dans les mains de tout le monde.

FRAGMENS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

La gloire est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille & personnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & soutenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête, l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature: ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion; elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire: l'une est fondée sur un faux merveilleux; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux especes de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde: mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le regne de l'illusion, & s'évanouit avec elle: telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne; elle usurpe celle des talens & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne: elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin; & pour l'en convaincre, il suffit d'un revers: *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori; il est disgracié; on le méprise. Mais ce retour n'est que pour le peuple; aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien, l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au sommet de la fortune, qu'il parvienne au comble de la faveur; c'est un phénomene que le vulgaire n'ose contempler d'un œil fixe; il admire, il se prosterne; mais le sage n'est point ébloui: il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle sa lumiére, n'est rien qu'un éclat réfléchi superficiel & passager.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable; &, à la honte des hommes, il faut des siécles pour l'effacer; telle est la gloire des talens supérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus

grand nombre. Leur Chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je suis vainqueur;* & l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur:* de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Sçavez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célébrent les Conquérans? vous applaudissez à des gladiateurs, qui s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloge: aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arêne; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plûpart lentes & tranquilles; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province; il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon sens de se reunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les Soldats de César:

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre: „Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais „nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-„il pas permis à ceux qui vivent dans les bois „d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens „?

N'y aura-t-il pas du moins une classe d'hommes assez au-dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez éloquens, pour soulever le monde contre ses oppresseurs, & lui rendre odieuse une gloire barbare?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un siécle à l'autre; c'est par eux qu'elle est fixée & transmise; en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conséquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obscurcit par la tradition; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient absurde en passant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige; bientôt on le mépriſe comme un conte ſuranné; & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit des ſiécles reculés, que ce qu'il a plû aux Ecrivains célébres.

Louis XII diſoit: „ Les Grecs ont fait peu „ de choſes; mais ils ont ennobli le peu qu'ils „ ont fait par la ſublimité de leur éloquence. „ Les François ont fait de grandes choſes & en „ grand nombre; mais ils n'ont pas ſçu les écri„ re. Les ſeuls Romains ont eu le double avan„ tage de faire de grandes choſes, & de les célébrer dignement „. C'eſt un Roi qui reconnoit que la gloire des Nations eſt dans les mains des gens de lettres;

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop ſouvent oublié la dignité de leur état; & leurs éloges proſtitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains ſur le reſte des hommes, il vous répond hardiment,

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de Cortès & de Montézuma, des Mexiquains & des Espagnols: ils vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran; que les Mexiquains étoient des barbares, & les Espagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un personnage, une Patrie; & il semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La Patrie d'un sage est la terre, son héros est le genre humain.

Qu'un Courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, & le rend moins dangereux. On doit se défier de son témoignage: il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même & ses semblabes, la nature & la vérité?

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, com-

me un tableau magnifique à peindre. En admirant la cauſe, on a loué les effets; ainſi les tyrans de la terre en ſont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit miſe. Alexandre avoit ſans ceſſe devant les yeux la fable d'Achille; Charles XII, l'hiſtoire d'Alexandre! de-là cette émulation funeſte qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suéde; le poëme d'Homére, les malheurs de l'Inde; puiſſe l'hiſtoire de Charles XII ne perpétuer que ſes vertus!

Le Sage ſeul eſt bon poëte, diſoient les Stoïciens. Ils avoient raiſon: ſans un eſprit droit & une ame pure, l'imagination n'eſt qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirene.

Il en eſt de l'Hiſtorien & de l'Orateur comme du Poëte: éclairés & vertueux, ce ſont les organes de la juſtice, les flambeaux de la vérité; paſſionnés & corrompus, ce ne ſont plus que les courtiſans de la proſpérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philoſophes ont uſé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

„Sçavez-vous (dit Pline à Trajan) où réside „la gloire véritable, la gloire immortelle d'un „Souverain? Les arcs de triomphe, les ſtatues, „les temples même & les autels, ſont démolis „par le tems; l'oubli les efface de la terre. Mais „la gloire d'un Héros, qui, ſupérieur à ſa „puiſſance illimitée, ſçait la dompter & y met„tre un frein, cette gloire inaltérable fleurira „même en vieilliſſant„.

„En quoi reſſembloit à Hercule ce jeune in„ſenſé qui prétendoit ſuivre ſes traces (dit Sé„néque en parlant d'Alexandre) lui qui cher„choit la gloire ſans en connoître ni la nature „ni les limites, & qui n'avoit pour vertu qu'une „heureuſe témérité? Hercule ne vainquit jamais „pour lui-même; il traverſa le monde pour le „venger, & non pour l'envahir. Qu'avoit-il „beſoin de conquêtes, ce Héros, l'ennemi „des méchans, le vengeur des bons, le pacifi„cateur de la terre & des mers? Mais Alexan„dre, enclin dès l'enfance à la rapine, fut le „déſolateur des Nations, le fléau de ſes amis „& de ſes ennemis. Il faiſoit conſiſter le ſou„verain bien à ſe rendre redoutable à tous les „hommes; il oublioit que cet avantage lui étoit „commun, non ſeulement avec les plus féro-

„ces, mais encore avec les plus lâches & les „plus vils des animaux, qui se font craindre „par leur venin„.

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint: la crainte lui tient lieu d'amour: il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas, que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit. L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible & timide. Persuadez à ceux qui le servent, qu'ils se perdent en le servant; que ses ennemis sont leurs fréres, & qu'il est leur boureau commun; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable: quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroit réduite la force & la

gloire des Conquérans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hazard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste: on l'adorera, si on ne l'abhorre: la superstition ne connoit point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un Conquérant: foible moyen de le dégrader! Ce n'est pas lui qui a vaincu, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre & de mourir sous ses drapeaux? Cet ascendant sur les esprits, suffiroit lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à detruire le merveilleux des conquêtes; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaisante & généreuse, que l'activité d'un esprit

supérieur, appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages; & de la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînées par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité: c'est alors que vous serez les Némésis de votre siécle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modéles; ils se verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glo-

rieuſes. Que l'on ſuppoſe ce concert unanime, tel qu'il devroit être: tous les Poëtes, tous les Hiſtoriens, tous les Orateurs ſe répondant des extrémités du monde, & prêtant à la rénommée d'un bon Roi, d'un Héros bienfaiſant, d'un Vainqueur pacifique, des voix éloquentes & ſublimes, pour répandre ſon nom & ſa gloire dans l'univers; que tout homme, qui par ſes talens & ſes vertus aura bien mérité de ſa Patrie & de l'humanité, ſoit porté comme en triomphe dans les écrits de ſes contemporains; qu'il paroiſſe alors un homme injuſte, violent, ambitieux, quelque puiſſant, quelqu' heureux, qu'il ſoit, les organes de la gloire ſeront muets; la terre entendra ce ſilence; le tyran l'entendra lui-même, & il en ſera confondu. Je ſuis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain on n'attend plus que ma chûte.

Quel reſpect n'imprimeroient pas le pinceau de la poëſie, le burin de l'hiſtoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faiſoit trembler les Empereurs.

La fauſſe gloire des Conquérans n'eſt pas la ſeule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais

les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans des efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile: telle est la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont leur merveilleux: ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poësie, la charme de la musique, l'illusion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les tems surtout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la musique & la poësie civilisoient les hommes, où la sculpture & la peinture imprimoient à la terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des especes comprises sous le nom générique de gloire:

soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eut faits à la terre; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares; & que les arts considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus, & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde: ainsi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile, ne mérite aucune attention; ce qui est aisé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y em-

ploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise, & de la rareté des moyens.

Suivant cette regle, les talens appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Ministre, un Législateur seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette regle encore, les mêmes talens ne sont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits & la constitution des choses; favoriser, par exemple, la poësie dans des tems de barbarie & de férocité, l'éloquence dans des tems d'abattement & de désolation, la philosophie dans des tems de superstition & de fanatisme. La premiere adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles; la seconde relévera le courage des peuples, & leur inspirera ces résolutions vigoureuses qui triomphent des revers; la derniere dissipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne sont pas exclusifs: que les talens qui les opérent se communiquent & se confondent; que la philosophie éclaire la poësie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs trésors; le parti le plus avantageux seroit de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, suivant les hommes, les lieux & les tems. Ce sont des moyens bien puissans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples! La sagesse des anciennes Républiques brilla sur-tout dans l'emploi des talens capables de persuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié, lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; & non-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la derniere est glorieuse, la premiere ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens: Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la Patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un Héros: rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-dessus de lui-même; & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Décius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfans, comme Brutus & Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine: il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise.

Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opére, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent, ou si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours: car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste, *cum tot sustineas, & tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux. Le don de regner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu: ils tiennent lieu de tout, & rien n'y supplée: cette vertu, c'est d'aimer les hommes; ce talent, c'est de les placer. Qu'un Roi veuille courageusement le bien; qu'il y emploie avec discernement les moyens les plus infaillibles; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui: & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus sublimes se donnent rendez-vous, pour se trouver ensemble dans tel siécle & dans tel pays; on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les ani-

me, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'eſt donc à juſte titre qu'on attribue à un Roi, qui a ſçu regner, toute la gloire de ſon regne: ce qu'il a inſpiré, il l'a fait, & l'hommage lui en eſt dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de ſon Etat, en fait un Corps dont il eſt l'ame, encourage la population & l'induſtrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes: ce Roi, ſans coûter une larme à ſes ſujets, une goutte de ſang à la terre, accumule, au ſein du repos, un tréſor immenſe de gloire, & la moiſſon en appartient à la main qui l'a ſemée.

Mais la gloire, comme la lumiere; ſe communique ſans s'affoiblir; celle du Souverain ſe répand ſur la Nation; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le Grand. Celui des ſujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'eſt un Miniſtre éclairé, laborieux, acceſſible, également

dévoué à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien : mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui se l'attache. En effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées : c'est l'avantage des Fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès, tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préférent, ou par raison, ou par amour : *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam (a).*

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulut assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'est la chimere des usurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un Empire pour lui-même, taille dans un peuple com-

(a) *Instit.* Proem.

me dans le marbre sans en regretter les débris; celui qui fonde un Empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie sans le briser. En général, la personalité dans la cause publique, est un crime de lése-humanité: l'homme qui sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace; tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuste; nous avons invité les dispensateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les succès mêmes des Conquérans ambitieux; mais nous sommes bien éloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle est le bouclier, & du trône dont elle est la barriere.

Que celui qui sert son Prince ou sa Patrie, soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la Justice ou des mains de l'Ambition, il n'est ni Juge ni garant des projets qu'il exécute; sa gloire personnelle est sans tache; elle doit être proportionée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la

rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos & de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand Capitaine, éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des Guerriers: car celle même des Législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifices: leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux, sur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats exposés, par leur situation, à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le Corps qui se distingue: car si la gloire n'est pas l'objet de chaque Soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire pense en

homme, une légion penſe en héros; & ce qu'on appelle *l'eſprit du Corps*, ne peut avoir d'autre mobile que la gloire.

On ſe plaint que notre hiſtoire eſt froide & ſéche, en comparaiſon de celle des Grecs & des Romains. La raiſon en eſt bien ſenſible: l'hiſtoire ancienne eſt celle des hommes, l'hiſtoire moderne eſt celle de deux ou trois hommes: un Roi, un Miniſtre, un Général.

Dans le Régiment de Champagne, un Officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté; tout le Corps reſte immobile, & perſonne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même ſilence. Hé quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point! L'on vous entend, s'écrie une voix; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le ſommes tous; vous n'avez qu'à choiſir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le Soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui ſon âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faiſoit porter de main en main. Un Grenadier le préſentoit à ſon camarade, afin qu'il le prît dans ſes bras; Mets-le ſur mon dos, dit celui-ci; s'il y a

un

un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir *(a)*. Nous les reléguons dans des Mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un Historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sçait bien que les Philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout: *non vis esse justus sine gloriâ; at, me hercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagere, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se

(a) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en Citoyen & qui voit en homme d'Etat, a été chargé par le Ministere de rassembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéressans qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur Livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne; auroit-il pu se résoudre à mourir deshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la foiblesse de notre nature: la religion seule en est capable; & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un Philosophe ancien disoit: *comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge?*

A l'exemple de la Théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux & un monde plus juste.

„La gloire accompagne la vertu, comme „son ombre, dit Sénéque; mais comme l'om„bre d'un corps tantôt le précéde, & tantôt „le suit, de même la gloire tantôt dévance la „vertu, & se présente la premiere, tantôt ne „vient qu'à sa suite, lorsque l'envie s'est reti-

„rée ; & alors elle eſt d'autant plus grande „qu'elle ſe montre plus tard„.

C'eſt donc une philoſophie auſſi dangereuſe que vaine, de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le déſir de ſe ſurvivre. Cette philoſophie a trouvé quelques ames ſublimes qui ont fait le bien, dans la ſeule vue de remplir leur deſtination. Mais on ne doit jamais compter ſur des caracteres de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne ſoit pas l'écueil de ſon courage & de ſa conſtance.

Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards du moment: rebuté, ſi ſon ſiécle eſt injuſte; découragé, s'il eſt ingrat; impatient ſur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il ſeme; il préfére une gloire précoce & paſſagére à une gloire tardive & durable: il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui ſe tranſporte dans l'avenir & qui jouit de ſa mémoire, travaillera pour tous les ſiécles, comme s'il étoit immortel. Que ſes Contemporains lui refuſent la gloire qu'il a mé-

ritée, leurs neveux l'en dédommagent: car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Hé! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siécles à venir, qu'aux climats éloignés? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le désir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous aggrandit, qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes & de notre siécle; & quiconque le raisonne, n'est pas digne de le sentir. „Mépriser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser les „vertus qui y menent„: *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*

DES GRANDS.

On donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premieres places de l'Etat soit dans le Gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magistrats ne sont Grands que par le Peuple & pour le Peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils la déposoient en même tems que le Soldat quittoit les armes; & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les Grandeurs soient électives, & que personne

n'en soit exclu par état. Dès qu'une seule classe de Citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouvernement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des Grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les Grands sont despotes, & les Peuples esclaves. Si les Nobles sont des tyrans, le mal est sans remede. Un Sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des Grands tend à se réunir dans un seul: le gouvernement touche à la Monarchie, ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister, qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les gouvernemens. Le Peuple, pour supporter l'autorité exclusive des Grands, doit être heureux comme à Venise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la Noblesse Vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité! Les Courtisanes & le Carnaval de Vérise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des Grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple: par l'autre le

peuple se trouve six mois de l'année au pair des Grands, & oublie avec eux, sous le masque, sa dépendance & leur domination.

La Liberté romaine avoit chéri l'autorité des Rois: elle ne put souffrir l'autorité des Grands. L'esprit Républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premieres places, mais il ne voulut pas en être exclu; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot la République n'est une, que dans le cas du droit universel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses Magistrats & ses Juges, mais qu'il les méconnoisse après les avoir élûs. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement Républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement Monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la possédent jamais; c'est par eux qu'elle passe: ce

n'eſt point en eux qu'elle réſide; ils en ſont comme les canaux; mais le Prince en ouvre & ferme la ſource, la diviſe en ruiſſeaux, en meſure le volume, en obſerve & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, repréſentent le Monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement eſt corrompu dans les Grands, il faudra bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le peuple, pour maintenir dans un juſte équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais ſi cet ordre eſt compoſé de fidéles ſujets & de bons patriotes, il ſera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéiſſance & de l'autorité.

Il eſt de l'eſſence du gouvernement Monarchique, comme du Républicain, que l'Etat ne ſoit qu'un, que les parties dont il eſt compoſé forment un tout ſolide & compacte. Cette machine vaſte, toute ſimple qu'elle eſt, ne ſçauroit ſubſiſter que par une exacte combinaiſon de ſes pieces; & ſi les mouvemens ſont interrompus ou oppoſés, le principe même de l'activité devient celui de ſa deſtruction.

Or la poſition des Grands dans un Etat Monarchique, ſert merveilleuſement à établir & à

conſerver cette harmonie & cet enſemble, d'où réſulte la continuité réguliere du mouvement général.

Il n'en eſt pas ainſi dans un gouvernement mixte, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince diſpenſe les graces, les Grands ſeront les mercénaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat: au nombre des ſubſides impoſés ſur le peuple, ſera compris tacitement l'achat annuel des ſuffrages, c'eſt-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du peuple. Le Prince aura le tarif des voix: & l'on calculera dans ſon Conſeil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat Monarchique bien conſtitué, où la plénitude de l'autorité réſide dans un ſeul, ſans jalouſie & ſans partage, où par conſéquent toute la puiſſance du Souverain eſt dans la richeſſe, le bonheur & la fidélité de ſes Sujets, le Prince n'a aucune raiſon de ſurprendre le peuple: le peuple n'a aucune raiſon de ſe défier du Prince: les Grands ne peuvent ſervir, ni trahir l'un ſans l'autre; ce ſeroit même en eux une fureur abſurde que de porter le Prince

à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers Sujets, premiers Citoyens, ils ſont eſclaves ſi l'Etat devient deſpotique; ils retombent dans la foule ſi l'Etat devient républicain; ils tiennent donc au Prince par leur ſupériorité ſur le peuple; ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par-tout ce qui leur eſt commun avec le peuple, liberté, propriété, ſûreté, &c. Ainſi les Grands ſont attachés à la conſtitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'Ariſtocratie. Mais quand le peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité: condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent il ne ſe réſoudront jamais: car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la Monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tour-

nent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la situation de la France, lorsque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaste, ramena les Grands sous l'obéissance du Prince, & les peuples sous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la Monarchie, de rétablir dans sa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le sens opposé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif tres-mal combiné, & sans cesse en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces Co-Etats avoient été réunis en un; mais les grands Vassaux conservoient encore dans leurs Domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers Souverains; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces Souverains, s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis opposoient à l'autorité du Monarque des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des peuples

accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus si redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence: leurs Gouvernemens héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les Seigneurs oublierent leurs Vassaux, & ils en furent oubliés; leurs Domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la Cour n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du Royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plûpart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait les Grands, comme elle fait les Nobles, & rend la Grandeur ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naissance, & les Ducs & Pairs de la vo-

lonté de nos rois. Les premieres places de l'Etat s'appellent dignités dans l'Egliſe & dans la Robe, grades dans l'épée, places dans le Miniſtére, Charges dans la maiſon Royale; mais le titre de Grand, dans ſon étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du Royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en eſt plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achéte l'unité du pouvoir & de l'obéiſſance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre ſous la tutele inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les uſurpations, les vexations & les violences; il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les Grands ſont dans la Monarchie Françoiſe, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les Monarchies de l'Univers. La nation les reſpecte ſans les craindre; le Souverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre:

pour le bien, leur crédit est immense; ils n'en n'ont aucun pour le mal; & leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garans pour l'Etat, du zéle & du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en Asie, les Grands sont les esclaves du tyran, & les tyrans des esclaves; ils tremblent & ils font trembler: aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achetent par leur servitude auprès du maître, leur autorité sur les Sujets: également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat: chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus: aussi veillent ils nuit & jour à la barriere qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser; ils lui crient, Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de sa sueur & de son sang; & si quel-

quefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instans encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge: le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique; & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le Souverain, mais chacun des Grands, dans la partie qui lui est confiée, tient la place de la loi. Il faut donc, pour que la justice y regne, que non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes soient infaillibles, exempts d'erreur & de passion, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous comme la loi; c'est-à-dire quil faut que les Grands d'un Etat despotique soient des Dieux. Aussi n'y a-t-il que la Théocratie qui ait le droit d'être despoti-

que; (10) & c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y consentir.

(10) Un Gouvernement despotique est un Gouvernement arbitraire à tous égards, qui agit ou sans motifs, ou du moins sans motifs de raison & de justice. Comment donc attribuer à l'Être le plus intelligent & le plus juste un Gouvernement despotique ou même le seul droit d'une telle domination; droit, qui ne peut convenir à aucun Etre borné & qui est encore plus incompatible avec les perfections de l'Etre infini? L'EDIT.

DE LA GRANDEUR.

En physique & en géométrie le terme de Grandeur est souvent absolu, & ne suppose aucune comparaison: il est synonyme de quantité, d'étendue. En morale il est relatif, & porte l'idée de supériorité. Ainsi quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut dégré d'élévation au-dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice; & c'est-là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les definir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire la fermeté, la droiture, l'élévation des sentimens, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorsqu'on voit dans l'Iliade, qu'au-

cun de ſes compagnons ne pouvoit remuer ſa lance. Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui veut des meſures ſenſibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel ſurtout que dans les tems où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiécles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux, & robuſte.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa pureté philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il est vraisemblable que celui des Rois d'Egypte, qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, se croyoit le plus grand de ces Rois: c'est à-peu-près ainsi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattans qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur personne. La réponse du Pirate à Alexandre, *Quia tu magna classe, Imperator,* exprime avec autant de force que de vérité, notre maniere de calculer & de peser la grandeur humaine.

Un Roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon;* on ne dira jamais, *Il fut grand.* Louis IX seroit oublié, sans la déplorable expédition des Croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible par ses mœurs, inébranlable par ses loix, invincible par la sagesse & l'austérité de sa discipline? Est-ce à Rome

vertueuse & libre que l'on pense, en rappellant sa grandeur? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle sa grandeur, ce qui entraîna sa ruine: l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaste, dont l'étendue faisoit la foiblesse, & qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'esprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ses projets ce plan de justice & de sagesse, qui annonce une ame élevée & un génie lumineux? ce plan qui embrasse & dispose l'avenir, où tous les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens? *Detecto fine terrarum, per suum redituros orbem, tristis est* (Sénec.). Les vues de

César étoient plus belles & plus sages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, & oublier ou reconnoître le Citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à-peu-près de même de tous les Princes, auxquels la flatterie ou l'admirattion a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Législateur, *C'est un grand homme*. *Huc & illud accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia constans sibi.* (Sénec.)

Il est une grandeur factice ou d'institution, qui n'a rien de commun avec la grandeur personnelle. Il faut des Grands dans un Etat, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a dont imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvoit aggrandir; & cette élévation artificielle a pris le nom de grandeur. Ce terme au singulier est donc susceptible de deux sens, & les Grands n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les Grandeurs) ne présente plus rien de personnel, c'est le terme

abstrait de Grand dans son acception politique; ensorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractéres qui distinguent ce qu'on appelle les Grands, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le grand homme.

Mais un Grand dans un Etat, tient la place d'un grand homme; il le représente; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place; ils le sont quelquefois à beaucoup d'égards; & notre siécle en a des exemples; mais sans faire la satyre d'aucun tems ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion & toute application personnelle.

Un Grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point, mais l'extérieur peut se préscrire; on l'étudie, on le compo-

se: c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractére & les mœurs des Nations. Une gravité taciturne est ridicule en France; elle l'auroit été à Athénes. Une politesse légere eût été ridicule à Lacédémone; elle le seroit en Espagne. La popularité des Pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent sans étude & sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être Grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un Grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne.* Ainsi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choses; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit son effet: le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité; il a confond ula personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser: car l'illusion est la reine du peuple.

Mais qu'il nous soit permis de le dire: les Grands sont quelquefois les premiers à détruire cette illusion, par une hauteur imprudente.

Celui qui dans les grandeurs ne fait que représenter, devroit sçavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ses confidens, pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, & qui n'en a point, se montre à l'audience d'un Grand avec sa simplicité modeste; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protége & qui humilie, le sage n'en sera ni offensé, ni surpris: c'est une scene pour le peuple. Mais quand la foule s'est écoulée, si le Grand conserve sa gravité froide & sévere, si son maintien & son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme simple se retire en souriant, &

en

en disant de l'homme superbe ce qu'on disoit du Comédien Baron: *il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même; car le sage est bon Citoyen. Il sçait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens: il respectera dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'Etat qui demanda que les Grands soient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecùs induta facies . . . . Tenue est mendacium: perlucet, si diligenter inspexeris.* (Senec.) Dans un monde cultivé, sur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des Grands; & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus séverement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui

a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appésantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place; c'est lui arracher la plus chere partie de son existence; réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres; & tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit in altum. (Claud).

C'est ainsi que la plûpart des Grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul mécontent qui a leur secret, suffira pour le répandre; & leur personnage n'est plus que ridicule, dès que l'illusion a cessé.

Qu'un Grand, qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pensent, & qu'il se dise à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance:

„Qui es-tu donc, pour mépriser les hom-
„mes? & qui t'éleve au-dessus d'eux? Tes ser-
„vices, ou tes vertus? Mais combien d'hom-
„mes obscurs, plus vertueux que toi, plus la-
„borieux, plus utiles? Ta naissance? On la re-
„specte: on salue en toi l'ombre de tes ancê-
„tres; mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir
„des hommages rendus au corps? Tu aurois
„lieu de te glorifier, si l'on donnoit ton nom
„à tes aïeux, comme on donnoit au pere de
„Caton le nom de ce fils, *la lumiére de Rome.*
„(Cic. off.) Mais quel orgueil peut t'inspirer
„un nom qui ne te doit rien, & que tu ne
„dois qu'au hasard? La naissance excite l'ému-
„lation dans les grandes ames, & l'orgueil
„dans les petites. Ecoute des hommes qui
„pensoient noblement, & qui sçavoient ap-
„précier les hommes. *Point de Rois qui*
„*n'ayent eu pour aïeux des esclaves; point*
„*d'esclaves qui n'ayent eu des Rois pour*
„*aïeux.* (Plat.) *Personne n'est né pour notre*
„*gloire: ce qui fut avant nous n'est point à*
„*nous.* (Sénec.) Consulte-toi, rentre en toi-
„même: *Nudum inspice, animum intuere,*
„*qualis quantusque sit, alieno an suo magnus.*
„(Idem)„.

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puiſſe ſoutenir cette épreuve; la grandeur factice n'eſt impoſante que par ſes dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortége faſtueux, & des mœurs ſimples: ce qu'elle aura de dominant ſera de l'état, non de la perſonne. Mais un Grand dont le faſte eſt dans l'ame, nous inſulte corps à corps. C'eſt l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-deſſous de moi:* ce n'eſt pas du haut de ſon rang, c'eſt du haut de ſon orgueil qu'il nous regarde & nous mépriſe.

Mais ne faut-il pas un mérite ſupérieur, pour conſerver des mœurs ſimples dans un rang élevé? Cela peut être, & cela prouve qu'il eſt très difficile d'occuper décemment les grandeurs ſans les remplir, & de n'être pas ridicule partout où l'on eſt déplacé.

Un Grand, lorſqu'il eſt un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui eſt le ſinge de la dignité, ni à ce faſte impoſant qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe

montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le devance, la vénération l'environne; ſa vertu le couvre tout entier: elle eſt ſon cortége & ſa pompe. Sa grandeur a beau ſe ramaſſer en lui-même, & ſe dérober à nos hommages; nos hommages vont la chercher *(a)*. Mais qu'il faut avoir un ſentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger! Qui d'entre les Grands de notre âge voudroit être ſurpris, comme Fabrice par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes?

(*a*) *Voy.* la Bruyere, Du mérite perſonnel.

F I N.

a Leipſic,
de l'Imprimerie de Breitkopf. 1767.

ADDITION

A la Note de la Page 187.

SUarès & presque tous les Auteurs de son tems, enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la religion chrétienne suffit pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement (11); qu'il suffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi *l'existence de Dieu & sa providence, & d'observer fidélement la Loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'Eglise; & les Auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Haber, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

Innocent XI, & le Clergé de France, dans l'assemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les Infidéles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles, que Dieu leur accorde, observer la Loi naturelle; & que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

(11) La juste détermination de l'ignorance invincible & de celle qui peut être vaincue, est un point trop difficile est trop important pour pouvoir être discuté ou même touché ici. Mais la *Foi implicite* paroit du moins n'être qu'une illusion, qu'il faut abandonner à ceux, qui prétendent faire leur salut par des chimères. L'EDIT.

S. Thomas, dans son Commentaire sur le Livre des Sentences, se propose la difficulté des Incrédules.

Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest: sed aliquis natus in silvis, vel inter Infideles, non potest distinctè de fidei articulis cognitionem habere: ergo non damnatur; & tamen non habet fidem explicitam: ergo videtur quod explicatio fidei non sit de necessitate salutis. Voici sa réponse. *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, nunquam Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat: unde explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio; vel per revelationem (intimam), quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii ut in actum fidei erumpat.* Distinct. 25, quæst. 2, art. 1.

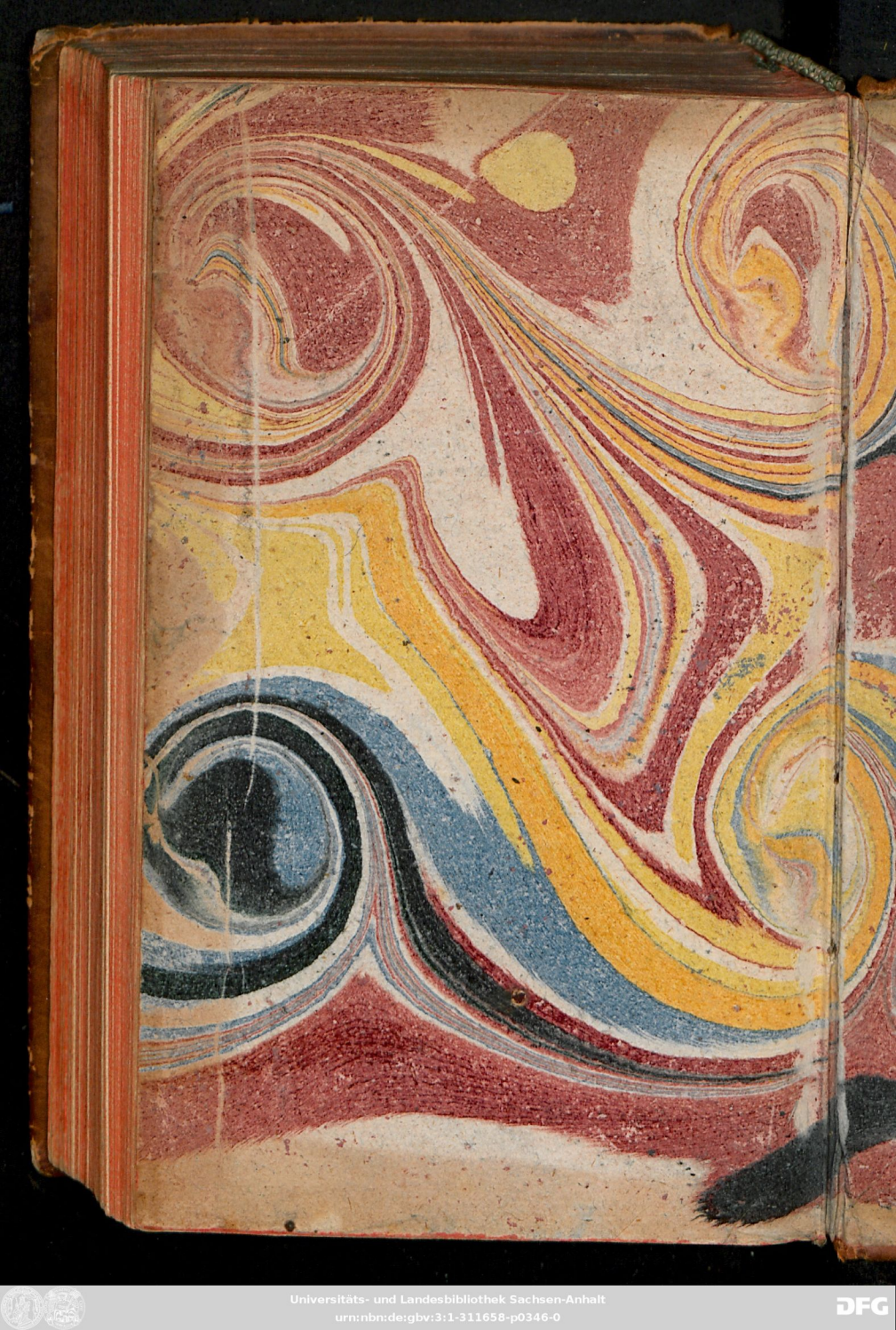
Dl
4120

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0344-8

Dl 4180

ULB Halle 3
005 607 663

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0345-4





Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0347-5

LISAIRE

Par

MARMONTEL,

e l'Académie Françoiſe.

ſi quandò impetum capit (Deus) *ſpectan-*
ros, colluctantes cum aliquâ calamitate.
Senec. De Provid.

Nouvelle Edition,

de nouvelles remarques et de
belles figures, et augmentée

de

REUSE FAMILLE,

nte moral, par le même.



vilége de S. A. S. l'Electeur de Saxe.

A LEIPSIC,

egfried Lebrecht Cruſius.

MDCCLXVII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-311658-p0349-0